



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

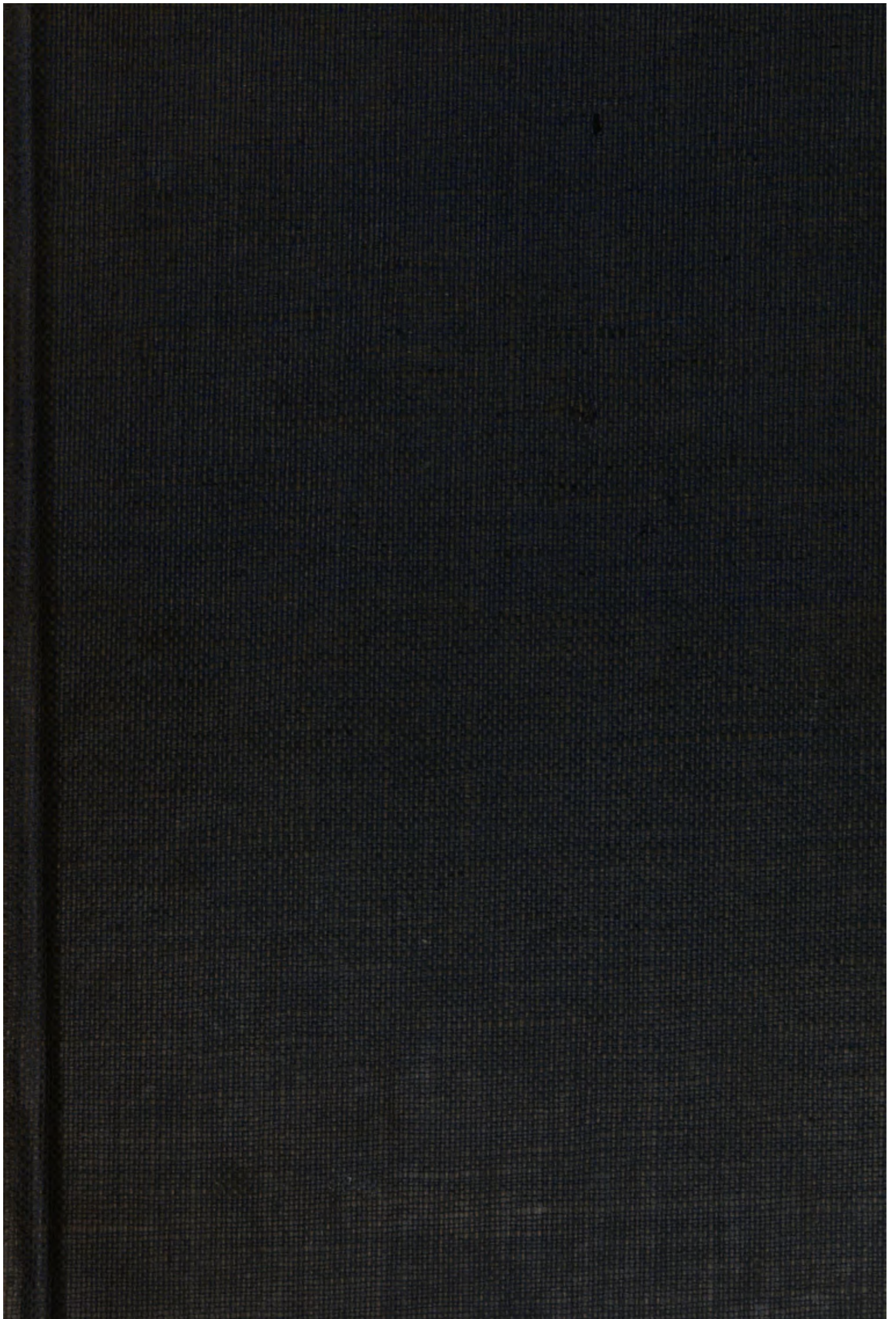
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~251 CC 27~~



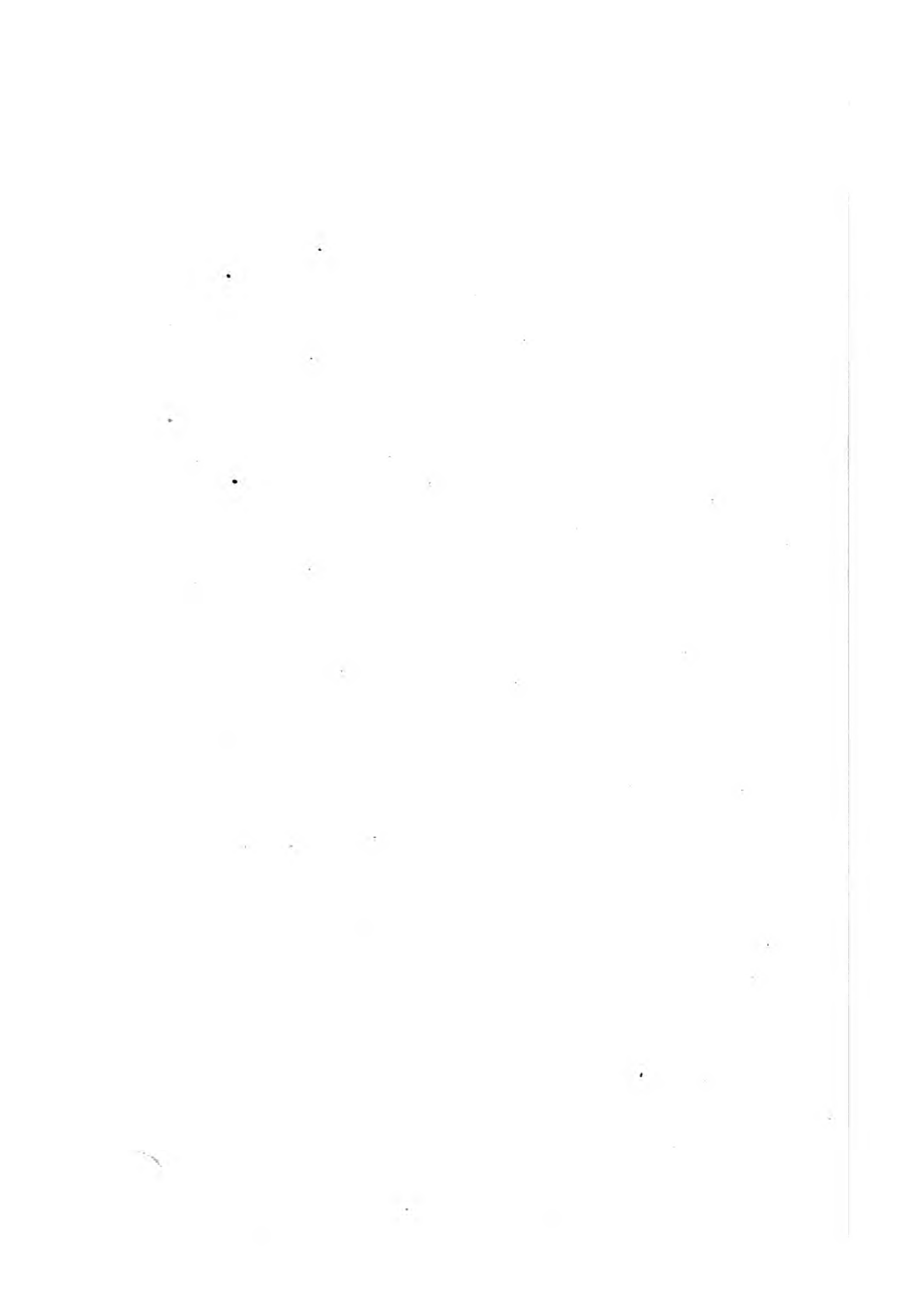
1/k 5975 A.8

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

VIII



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

VIII

MORGANE - ELËN



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—
MCMXXVI

IL A ÉTÉ TIRÉ

*Cinquante-neuf exemplaires sur papier d'Arches
numérotés à la presse de 1 à 59,
et deux cent quatre-vingt-dix-sept exemplaires sur pur fil
numérotés de 60 à 356.*

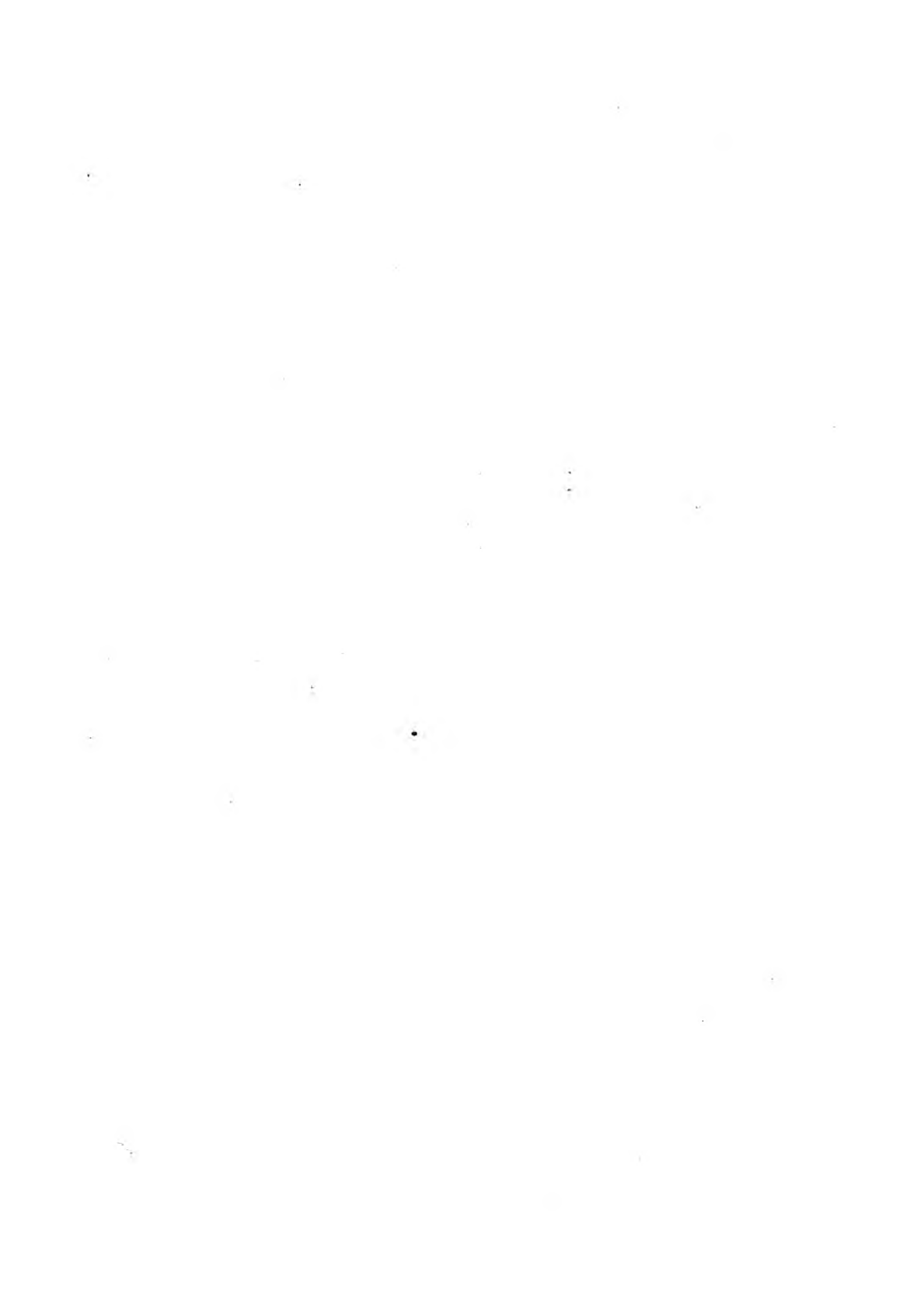
**Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.**

MORGANE

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN PROSE

• Agressi sunt mare Tenebrarum
• quid in eo esset exploraturi... •
P. H.



PERSONNAGES

FERDINAND I^{er}, Roi des Deux-Siciles et de Jérusalem

SERGIUS D'ALBAMAH,

LORD ACTON.

LE MARQUIS D'AST.

LE COMTE DE THURN, grand justicier.

LE MAJOR EAQUE.

LE COMTE DIOMÈDE RICCI, écuyer du Roi.

LE VICE-AMIRAL SPECIALE DE SAINTOS.

LE COMTE ETTORE DE MONTECELLI, chambellan
de la Reine.

LORD JAMES PEMBROKE, baronnet de CLEESBUR.

LE CHEVALIER LUIGI D'ASSUNTA, commandant des
batteries de Saint-Erasme.

LE GOUVERNEUR DE CITTA-LAZZARA.

FRANZ, intendant du château de LUZ.

MARIE-CAROLINE, REINE des Deux-Siciles.

LA DUCHESSE MORGANE DE POLEASTRO.

LADY EMMA-LYONNA HARTE, duchesse d'HAMIL-
TON, ambassadrice d'Angleterre.

LA COMTESSE SIONE DE SAINTOS, filleule de MOR-
GANE.

LE PAGE LEONE.

LA PRINCESSE HORATIA SOFONISBA, première
dame d'honneur de la Reine.

LA CHANOINESSE EUFRASIA TORELLI, abbesse des
CAMALDULES DE SALERNE.

LA SORCIÈRE MONNA JAHÉLI.

UN CHAMBELLAN DU ROI, UN OFFICIER, UNE SENTI-
NELLE, LES INSURGÉS, ETC.

Officiers, Pages, Seigneurs et Dames de la Cour ;
Religieuses du Cloître de Salerne ; Geôliers, Bourreaux,
Soldats, Moines, etc.

La Scène est, aux 1^{er} et 2^e actes, en Calabre et sur
la frontière ; aux 3^e et 4^e, à Naples ; au 5^e, à Salerne.

L'action se passe en 179..

Toutes les indications prises du Théâtre

MORGANE

ACTE PREMIER

Une grande chambre d'apparat dans la forteresse de Città-Lazzara, sur la frontière des Calabres citériennes. — A droite, premier plan, cheminée surmontée d'une glace de Venise aux torchères allumées. — Troisième plan, croisée. — A gauche, premier plan, porte basse touchant le chevet d'un grand lit d'ébène à colonnes torsées et d'un style ancien. Riches draperies de damas noir frangé d'or. — Troisième plan, derrière le lit, porte.

Torsade entre les colonnes : c'est le timbre de nuit communiquant avec l'intérieur du donjon.

Au fond, porte d'honneur entre deux grandes croisées encadrées de larges rideaux de même étoffe que ceux du lit : panoplies sur les murs entre les croisées et la porte.

Au fond, lustre chargé de bougies éteintes.

Ameublement somptueux, noir et pourpre : — auprès d'un guéridon de marbre, au milieu de la scène, un peu à droite, grand fauteuil surmonté d'une couronne ducale.

Presque au fond, à gauche, table de jeu toute ouverte et sur laquelle brillent des flambeaux près des cartes et des dés.

Tapis. — A travers les croisées, on aperçoit de temps à autre les sentinelles se promenant sur l'esplanade du Fort. — Au lever du rideau, le marquis d'AST est assis

dans le fauteuil, le menton dans la main, sombre, en pourpoint de voyage, un collier d'ordres au cou. — LEONE, son page, est debout, appuyé à l'une des colonnes du lit.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS D'AST, LEONE

D'AST

Leone ?

LEONE

Monseigneur !...

D'AST

Sois à minuit près de la porte secrète du Fort : l'un des chevaux doit être sellé pour une femme.

LEONE

Les chemins qui conduisent à la plaine sont dangereux : les ronces couvrent des pierres et des cavernes... les voyageurs n'auront pas l'avantage du clair de lune.

D'AST

Bien.

Un silence : il se lève.

Dis-moi, page, ce départ brusque au sortir d'un bal de la cour de Naples, il y a trois jours, cette arrivée nocturne dans une prison d'État de la Calabre, ont dû te surprendre de la part d'un seigneur aussi taciturne et aussi régulier que moi ?

LEONE, froidement.

Monseigneur, j'ai pensé qu'il se présentait une aventure curieuse et terrible...

D'AST, grave.

Je t'ai choisi pour le voyage, Leone, à cause de ton goût pour le danger ; et puis, tu es un enfant silencieux. Sois armé cette nuit !

LEONE

Le lieutenant de la forteresse m'a remis cette clef pour Votre Excellence...

D'AST cache la clef dans sa poitrine ; puis, lui offrant un collier.

Voici, en échange, une chaîne d'or dont tu sauras bien te défaire, n'est-ce pas ?

LEONE, souriant et fier.

Je ne puis accepter, Monseigneur ; pardonnez ; je suis bon gentilhomme, je ne sers que par dévouement. Si vos ordres me déplaisaient, je vous quitterais.

D'AST

Ah ? — Soit !...

Leone se retire.

SCÈNE DEUXIÈME

D'AST, seul.

Réflexions faites, enfreindre les mandats positifs de Milady Hamilton contre la Duchesse Morgane, cela s'appelle trahir. C'est risquer ma tête imprudemment ; mais il est possible que je gagne, contre cet enjeu, ce qu'on n'ose pas rêver sans folie !...

Il songe.

L'heure de ce coup de dés approche : il faut tenter la partie, ce soir, sous condition que les dés seront pipés en ma faveur : voilà tout. — Un page se trouve de trop noble maison pour accepter un joyau du Marquis d'Ast ?... Eh bien, de son côté, puisqu'il est question de la tête, le Marquis d'Ast est en droit de s'estimer un trop grand seigneur pour admettre le hasard dans sa compagnie.

SCÈNE TROISIÈME

D'AST, LE MAJOR EAQUE, DES OFFICIERS

LE MAJOR EAQUE

Monsieur le Marquis, je vous annonce l'arrivée d'une visiteuse de haut parage... la Duchesse de Poleastro. Les attelages sont dans la cour d'honneur : la Duchesse est à cheval.

D'AST, à voix basse, lui montrant la clef.

Est-ce bien dans cette chambre qu'elle doit passer la nuit ?...

LE MAJOR EAQUE, de même, indiquant du regard la porte près du lit.

Dans cette chambre.

Aux officiers.

Messieurs, la présence du Marquis d'Ast en cette citadelle ne doit pas être révélée dans la conversation, devant la Duchesse.

Les officiers s'inclinent.

D'AST, très bas, au major Eaque.

Vous recevrez les épaulettes de colonel, monsieur.
Je me charge des sentinelles de cette plate-forme.
Au revoir !

Passant devant les officiers

Messieurs...

Il s'incline et sort par la porte du deuxième plan, à gauche, au moment où les deux battants de la porte d'honneur s'ouvrent au fond de la scène.

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES, *moins le* MARQUIS D'AST
LE GOUVERNEUR, MORGANE, L'ÉTAT-MAJOR
PAGES *tenant des torches.*

MORGANE est vêtue d'une amazone de moire violette aux boutons d'argent mat. Elle porte un feutre en peluche gris-perle dont la plume blanche est retenue par une améthyste à monture ciselée : le col et les manchettes sont peu apparents : trois lignes de points de Gênes. La robe se relève, au côté, sur les deux glands noués d'une ganse d'argent qui se rattache à la ceinture. Aumônière de moire violette ; gants perle.

La duchesse paraît une femme de vingt-six à vingt-huit ans ; elle s'appuie d'une main sur le bras du Gouverneur, de l'autre elle tient une fine et mince cravache dont le pommeau se termine par une améthyste de la même monture que celle du feutre.

MORGANE, souriante.

Rassurez-vous, Messieurs : je ne suis point de nature à m'émouvoir pour quelques gouttes de pluie !... Et, pour tranquilliser tout à fait votre

sollicitude, monsieur le Gouverneur, je vous dirai qu'un jour, par un temps d'orage, me trouvant à cheval aux environs de Fiesole, près de ma jeune cousine, la Comtesse Sione de Santos, que j'aime avec tendresse, la foudre tomba, très soudainement, à nos pieds. Le fracas fut si violent que la douce enfant s'évanouit. Comme le tonnerre roulait ses globes de feu, je me pris d'impatience... Je le poursuivis et je le chassai à coups de cravache.

LE GOUVERNEUR, indiquant le fauteuil ducal.

Daignez vous reposer, Madame.

MORGANE, vers les officiers, cérémonieuse.

Je ne m'attendais pas à trouver si brillante compagnie dans ces montagnes.

Elle s'assoit. Les officiers, après les saluts d'usage, se sont dispersés autour de la table de jeu et en groupes différents. Le thé et les liqueurs circulent : les pages s'empressent. — A demi-voix, au Gouverneur, qui se tient debout près d'elle :

Monsieur le Baron, je pars avant le jour : voulez-vous que nous causions de suite ?...

LE GOUVERNEUR

Volontiers, madame la Duchesse. Vous êtes envoyée vers moi ?...

MORGANE, tirant de son aumônière des parchemins scellés.

Voici les pouvoirs de la Reine et la lettre de Milady Hamilton, ambassadrice d'Angleterre. Vous avez, sans doute, préparé les dossiers relatifs aux anciennes affaires du ministre, Lord Acton ?...

Ils ont trait, je crois, au temps où Lord Acton était simple officier de marine. Ces papiers sont compromettants et inutiles. Ayez la complaisance de me les remettre et ma mission sera terminée.

LE GOUVERNEUR, parcourant les lettres.

Fort bien, Madame... Seulement, les parchemins qui nous restent sont de fort peu d'importance. Lorsque le Marquis d'Ast était inspecteur général des forteresses siciliennes, il a mis en ordre, lui-même, ces dossiers, dans la visite qu'il nous a faite, et s'est chargé d'en faire parvenir les notes principales à Lord Acton.

MORGANE

Ah !...

A part.

Que signifie ceci ?...

Au Gouverneur.

Enfin, donnez, Monsieur...

Le Gouverneur présente à la duchesse un portefeuille ; la duchesse examine les papiers un instant ; puis, à part.

Je saurai pour quel autre motif Lady Hamilton m'a priée de venir à Città-Lazzara : c'est un éloignement... Elle ne pouvait ignorer la nullité de ces pièces !... Aurait-elle deviné que je cherche un roi ?
A ce moment, au dehors, un chant sauvage, de triomphe, s'élève, dans le vent et l'ombre.

LA VOIX DE SERGIUS

Ton âme a triomphé des chaînes !
Ne songe plus aux vœux trahis :

Tu vois les libertés prochaines !...
Tu marches sous les anciens chênes
De ton pays !

MORGANE, distraite, après un moment de silence.

Quelle est cette étrange voix ?...

LE MAJOR EAQUE

Celle d'un prisonnier, madame la Duchesse ;
le n° 25, je crois. Son cachot se trouve situé pré-
cisément au-dessous du salon, ce qui laisse parvenir
la chanson, malgré la nuit et la tempête, jusqu'ici.

MORGANE, préoccupée et sombre.

Malgré la nuit, dites-vous, et la tempête ?...

LE GOUVERNEUR

Le n° 25 ?... C'est alors le Chevalier d'Albamah !...

MORGANE, toujours indifférente et feuilletant les papiers.

Et... pour quel crime ?...

LE GOUVERNEUR

C'est un prisonnier de guerre. Un jeune homme.
Il est là depuis un an. Il nous a même été pénible
de l'enchaîner ; cependant, comme il nous refusait
sa parole...

MORGANE

Oh ! c'est triste, ceci !... Comment, un jeune
homme !... Un prisonnier de...

Elle s'arrête ; puis, à part.

Quelle idée ?... au fait, ce serait une distraction :
la soirée au milieu de ces officiers de province
n'étant pas une perspective des plus gracieuses...

Haut.

Monsieur le Gouverneur, je désire que ce prisonnier inconnu doive au moins quelque bonne fortune à ma présence ici : veuillez faire venir ce gentilhomme. Je puis être de quelque secours à sa détresse et je dois me souvenir de mon voisin d'une nuit dans ce lugubre château !...

LE GOUVERNEUR

Duchesse, à l'instant même !...

Il donne un ordre à un officier qui s'éloigne aussitôt.

UN OFFICIER, à un autre, à voix basse.

Ces grandes dames !... c'est étonnant.

SCÈNE CINQUIÈME

LES PRÉCÉDENTS, LEONE, *entrant par la porte du fond, à gauche.*

LEONE, apercevant Morgane.

O Dieu !

Il descend la scène et s'appuie contre la table du premier plan, à gauche.

Comme elle est belle !

MORGANE, à elle-même.

C'est singulier : la mystérieuse prison !

LA VOIX D'UNE SENTINELLE, au dehors.

Qui vive ?

UNE VOIX

Prisonnier d'État !... Service du Gouverneur !...

Bruit de crosses et de mousquets tombant sur l'esplanade.

LA SENTINELLE

Passez !

LE GOUVERNEUR

Voici le prisonnier, Madame... Messieurs, l'épée à la main !...

MORGANE

Présentez-le-moi.

La porte du fond s'ouvre à deux battants : SERGIUS D'ALBAMA, chargé de chaînes et entouré d'un peloton de soldats commandés par un officier l'épée nue, paraît sur le seuil aux lueurs des torches et des éclairs ; il reste immobile.

SCÈNE SIXIÈME

LES PRÉCÉDENTS, SERGIUS D'ALBAMA

LE GOUVERNEUR, se levant

Entrez, Monsieur.

Aux geôliers.

Otez les chaînes.

L'ordre s'exécute.

Mon gentilhomme, les hasards de la guerre sont cruels : n'importe ! voulez-vous me faire l'honneur de choquer mon verre !... Allons ! un flacon de Porto, sans façons, entre soldats, pour la santé d'une dame auguste à laquelle vous devez cette heure d'infraction au règlement.

MORGANE, à part.

Voilà, je crois, un homme qui va fuir.

SERGIUS, au Gouverneur.

Merci, Monsieur ; permettez-moi de refuser :
je ne bois du vin que libre.

LE GOUVERNEUR

J'ai l'honneur de présenter à sa grâce, la Duchesse
de Poleastro, selon sa volonté, le Chevalier d'Al-
bamah.

SERGIUS, à part, en se relevant de son salut.

Le visage est pareil à la nuit.

MORGANE, présentant sa main à baiser.

Chevalier, j'ai l'espoir de vous offrir encore ma
main en des jours plus heureux.

SERGIUS, incliné sur la main et regardant autour de lui,
rapidement ; à part.

Le lit ? Deux portes !... Le hasard me devait
cela !...

Haut.

Je me souviendrai de cette parole, Madame.

LEONE, à part.

Serait-ce elle que le Marquis d'Ast voudrait
emmener, dans une heure !...

LE GOUVERNEUR

Au fait, vous étiez de ceux de l'Archiduc ? Com-
ment n'êtes-vous pas libre ! Vos amis n'ont donc
rien tenté...

SERGIUS, fièrement.

Les hommes comme moi n'ont pas d'amis.

MORGANE

Vous avez dû laisser dans le monde un attache-

ment : désirez-vous que l'on fasse parvenir quelques nouvelles ?...

SERGIUS

Oh ! je remercie votre grâce du plus profond de mon cœur ; mais celle que je devais épouser, je l'ai perdue. Elle doit porter, à cette heure, un autre nom que le mien, si elle n'est pas morte.

A part :

Sione ! Sione !... pauvre enfant.

LE GOUVERNEUR

Avez-vous des observations à présenter sur le régime de la Forteresse ?

SERGIUS

Aucune, Monsieur : je me trouve parfaitement bien, ayant, de tout temps, préféré la vue des pierres à celle de mes semblables.

MORGANE, à part.

Voilà un homme qui va fuir demain !...

LE GOUVERNEUR, indiquant un fauteuil au chevalier et s'appuyant lui-même.

Pourquoi donc êtes-vous oublié ici ?... Voyons ! C'est surprenant !...

Sergius, en souriant, s'assoit les jambes croisées et jouant avec ses chaînes.

SERGIUS

Mais au contraire : c'est naturel, je vous assure, Monsieur. Parce qu'autrefois, sans autre orgueil que celui de ma jeunesse, j'ai prodigué mon sang et mon amour pour ce que les faiseurs de lois ont

appelé le Devoir, afin de vivre longtemps... oui, pour le triste plaisir de la fidélité. Je ne me repens d'aucune action contenant une expérience : les longues nuits du cachot m'ont éclairé sur la valeur de bien des paroles : je sais, actuellement, ce que pèsent la foi jurée, le dévouement, l'amitié sainte, l'amour noble et pur, l'abnégation et la gloire ! Si je sors jamais de ces murailles, je suivrai, vous pouvez le tenir pour irrévocable, une route assez opposée à celle qui m'y a conduit. Mon âme s'est éteinte !...

LE MAJOR EAQUE

Monsieur le Chevalier !... entre nous, ces bonnes intentions n'induisent pas à favoriser votre élargissement !...

SERGIUS, le toisant, et après un silence.

Monsieur, je croyais avoir dit que je ne demandais rien. La liberté, je ne sais d'où elle viendra : j'ignore comment se présenteront les circonstances ; je ne perds pas de temps à combiner sur le sable : je compte sur le divin Hasard, qui ne trahit jamais ceux qui l'aiment !...

MORGANE, à elle-même.

Voilà un homme qui va fuir cette nuit !...

LE MAJOR EAQUE, avec suffisance.

Il y a des obstacles dans le monde, Chevalier !...

SERGIUS, montrant les mousquets et les épées qui l'entourent.

Un seul, et qui m'est indifférent. Une fois dehors, une fois ressuscité, j'irai jusqu'où ma pensée me

portera. Je le dis avec franchise ! il n'est pas de sommet que je ne tenterai, sans hésitation, au mépris de toute loi de la force organisée ! Quand bien même il s'agirait de renverser un trône ou de le conquérir, si j'ai cet idéal, je ne reculerais pas ; et qui sait ?... peut-être ne serais-je pas le premier de ma race...

A ces paroles, Morgane tressaille, se lève à demi, le regarde fixement comme dans une surprise silencieuse ; SERGIUS continue avec le plus grand calme.

Oui ; se développer à travers ses passions et ses rêves, sans autre frein que soi-même, quoi qu'il puisse advenir et sans remords, telle sera pour moi, désormais, la définition du Devoir !... ni rois, ni dieux, ne sauront m'entraver.

D'un ton enjoué.

Vous voyez, messieurs, que si l'enfer est « pavé de bonnes intentions », je prends assez le moyen de faire mon salut.

MORGANE, à elle-même.

Oh !...

LE MAJOR EAQUE

Ce sont là des théories de prisonnier : elles conduisent à l'échafaud. Vous reviendrez là-dessus, je l'espère pour vous, monsieur.

SERGIUS

Ma conscience a la voix aussi haute que celle d'un grand nombre ! Elle m'affirme que je vaud mieux qu'un roi qui m'oublie dans une prison

et qu'une patrie qui trahit son enfant en le privant de sa part de jeunesse et de soleil !

LEONE, à part, les yeux brillants.

Oh ! c'est très bien, cela ! c'est d'un héros !

SERGIUS

Quant à l'échafaud, je vous ai fait part, selon votre désir, de mes opinions sur la mort. De quelque manière qu'elle se présente, les hommes comme moi savent en rire et la braver.

LE MAJOR EAQUE, d'un ton brutal et goguenard.

Alors, c'est que vous êtes un peu fou, mon camarade !...

Il rit et lui tourne le dos.

UN OFFICIER, riant aussi.

Oui : c'est un original auquel le silence aura porté à la tête !...

Cercle de rieurs.

SERGIUS, sans hausser la voix.

Tellement que si je tenais votre vie, à tous deux, au bout d'une épée,

Avec un grand mépris.

je ne vous la prendrais pas.

Il regarde la duchesse en souriant.

LE GOUVERNEUR, à demi-voix et avec reproche, au Lieutenant.

Major, vous oubliez qu'une injure ne peut atteindre un prisonnier !...

LEONE, qui s'est contenu jusque-là, s'avançant.

Elle m'atteint, moi !...

LE MAJOR EAQUE, se détournant, le verre en main.
Qui t'a donné la parole, damoiseau !...

LEONE, froid, la main sur son épée.

Oh ! je suis page de guerre : j'ai dix-sept ans et j'ai servi d'écuyer à deux combats. Je ne sais pas s'il est noble de gagner ses épaulettes à coups de vin d'Espagne, et de prêter à rire aux dépens d'un prisonnier d'État ; mais je sais que je tiens assez bien cette épée pour ne recevoir de leçons de personne !...

LE MAJOR EAQUE, faisant un pas vers lui.

Ah ça ! vrai diable ! jeune muguet ! je vais vous raccourcir les oreilles.

LEONE, en souriant.

Prenez garde que je ne coupe les vôtres !...

Il s'assoit, les officiers se lèvent.

MORGANE, assise, impassible.

Où suis-je, Messieurs ?... Lieutenant, rendez-vous sur-le-champ dans votre cellule : vous y garderez les arrêts jusqu'à mon départ.

LE MAJOR EAQUE, s'arrêtant, un peu déconcerté.

Madame la Duchesse... je ne sais trop jusqu'à quel point je dois obéir.

Un profond silence : Sergius se lève et va s'appuyer contre le fauteuil de Morgane.

MORGANE, imperturbable.

Gouverneur, cet homme aux fers.

LE GOUVERNEUR

Major Eaque, vous venez d'oublier que Madame

la Duchesse de Poleastro représente, ici, la Reine des Deux-Sicules et que Monsieur le Chevalier d'Albamah, depuis le seuil de cette chambre, est devenu son hôte. La cour de Naples saura que Città-Lazzara est maintenue par des officiers décriés qui se provoquent devant une femme et qui manquent de respect à des prisonniers de guerre. Obéissez.

LE MAJOR EAQUE, à part.

Le Marquis choisit bien ses pages... mille tonnerres !... Et s'il m'appelle, d'un coup de timbre, cette nuit ?... Comment le prévenir que je suis arrêté ?... Je ne sais où il est !... *

A un officier qui s'est approché de lui et auquel il remet son épée.

C'est bien, Salvaggio, je vous suis.

Il sort.

SCÈNE SEPTIÈME

LES PRÉCÉDENTS, *moins* LE MAJOR EAQUE

MORGANE

Comment vous nommez-vous, mon bel enfant ?

LEONE

Leone, Madame.

MORGANE

Un beau nom. Venez ici. Veuillez vous asseoir à mes pieds ; sur ce coussin ; là !...

LEONE, *confus.*

Madame...

Il obéit.

MORGANE

Et, surtout, soyez sage, maintenant.

Un silence.

J'écoutais avec intérêt le Chevalier d'Albamah.

SERGIUS, *venant saluer la duchesse.*

Daignez recevoir les adieux d'un exilé, d'un captif inconnu, madame la Duchesse !...

En passant près de Leone, il lui tend la main.

Je suis heureux de l'occasion qui m'a donné de voir un cavalier gracieux et brave !...

Regardant autour de lui.

Monsieur le Gouverneur, Messieurs, au revoir !...

LE GOUVERNEUR

Gardes !...

On entoure Sergius et on l'enchaîne

SERGIUS

Marchons !...

Morgane se lève ; Leone s'éloigne vers la porte basse : la porte du fond se rouvre : Sergius et les soldats quittent la scène.

SCÈNE HUITIÈME

LES PRÉCÉDENTS, *moins* SERGIUS D'ALBAMAH

MORGANE

Il se fait tard. J'accepte vos hommages et vos regrets, Messieurs.

Elle s'incline froidement ; puis, au Gouverneur.

Monsieur le Baron, j'espère que, si vous venez à Naples, vous vous souviendrez de mon palais.

Le Gouverneur et les officiers se retirent dans un profond salut.

LEONE

Que se passe-t-il donc, ici ?...

Il disparaît.

SCÈNE NEUVIÈME

MORGANE, UNE CAMÉRISTE, *entrant à droite.*

MORGANE

Éteins ces lumières, petite fille.

La camériste se met en devoir d'éteindre les cristaux et les candélabres : elle fait retomber les tentures et les rideaux des croisées pendant l'*a-parte* de Morgane qui s'est accoudée, pensive, à la table du lit.

O destinée écrite ! O stupeur ! O hasard !... Il a fallu ce malentendu de Cour ! Il a fallu que je vinsse ici !... que ce soir même !... Il paraît que certains êtres s'attirent à travers les murs. Le solide aventurier !... Il est plus complet que mon espoir.

La camériste s'approche après avoir rangé la table de jeu et une fois les bougies éteintes : elle se tient silencieusement devant Morgane.

Je me déferai seule, mon enfant.

Elle désagrafe deux ou trois boutons de son amazone, ôte son feutre et le pose sur le lit.

La camériste s'incline et se retire.

SCÈNE DIXIÈME

MORGANE, *seule*, puis SERGIUS D'ALBAMA

MORGANE, se levant, après un coup d'œil autour d'elle.

Cependant, je ne puis pénétrer l'intention de cette obscure Lady Hamilton !... Pourquoi cette ambassade ! Il est impossible qu'elle ait soupçonné les événements que je prépare... N'importe !.. Veillons.

L'appartement n'est plus éclairé que par la lampe, sur la table ; au dehors, bruit du vent et de la pluie frappant les vitres. La duchesse, après être allée donner un tour de clef aux trois portes, se rassoit devant la table et reprend sa rêverie.

Jusqu'à ce charmant page qui l'a vaillamment admiré, tout de suite !..

Elle s'arrête

Comme ses yeux calmes les pénétraient, lesamnaient et les bravaient !... Il tenait son lambeau de chaînes comme un sceptre : ses vêtements déchirés avaient des reflets de pourpre : nos regards se sont étreints une seconde : il parlait pour moi.

Réfléchissant profondément.

Je ne me fie pas aux choses extraordinaires ; mais, ou je suis la dupe de mon imagination, ou cet homme-là me paraît être décidément la grande épée et le front d'airain que je cherchais, et sans lesquels je ne pouvais me déterminer à la révolte !..

Il me fallait un bras sur lequel m'appuyer, non par défaillance, mais par attitude, et je crois que je viens de le trouver.

Elle reste le front dans sa main ; puis :

Ah ! n'hésitons pas ! c'est l'homme qu'il me faut.

Elle tire sa montre, regarde l'heure, puis baisse l'abat-jour de sa lampe ; sa tête devient dans les ténèbres.

Il est minuit et demi : bien ; demain soir, je serai dans mon château de Luz et je ferai partir des courriers pour Santos et pour Montecelli ; Ricci, d'Assunta, Cleesbür, viendront à franc étrier : nous serons réunis quelques heures après : j'exposerai le projet de suite ; nous prendrons jour ; et sus au trône !...

Exaltée et grave.

A moi la puissance royale ! Je chargerai, moi-même, s'il le faut, les canons qui, dans l'incendie de Naples, annonceront au monde le sacre de la Reine Morgane de Sicile !...

Une trappe, grossièrement scindée, se soulève dans le plancher. Sergius, un couteau-poignard entre les dents, apparaît, et, d'un coup d'œil, explore silencieusement la chambre. Morgane ne le voit pas, ne l'entend pas. Au bout d'une minute, Sergius se dresse tout à fait, referme la trappe sans bruit, et vient se poser, le couteau à la main, pieds nus, avec des allures de bête fauve, contre le fauteuil de la duchesse.

Prisonnier, cependant !

Sergius lève, terrible, son couteau-poignard sur elle, après un geste de décision, sans la reconnaître, dans l'obscurité.

N'importe !... Il faut que sa délivrance, aussi hâtée que possible, s'accomplisse ! Deux mots au Marquis d'Ast suffiront, je l'espère, et dussé-je aller trouver moi-même le chancelier du royaume...

Sergius, à un mouvement de tête de Morgane, s'est arrêté, stupéfait, le bras levé, la reconnaissant.

Je n'ai pas de temps à perdre et, puisqu'il me paraît de l'étoffe des rois, que la destinée s'achève !...

Elle rêve. Il prend doucement sur la table le mouchoir de batiste. Le regard de la duchesse de Poleastro devient fixe tout à coup ; puis, après un profond silence, sans bouger et d'une voix sourde :

Il y a quelqu'un derrière moi.

Le chevalier, brusquement, la saisit à bras-le-corps et lui appuie d'une main le mouchoir sur les lèvres.

SERGIUS, à voix basse.

Silence !... Oh ! Madame !... Silence.

MORGANE, après un instant, écartant la main de Sergius et le regardant en face.

Il était fort inutile de me recommander le silence, Monsieur. Je suis de celles qui ne se troublent jamais.

SERGIUS

Où donne cette porte ?

MORGANE

Oh ! sur le poste des batteries des pierriers.
Montrant la porte du lit.

Celle-ci donne sur le palier qui conduit aux chambres questionnaires ; écoutez : il y a deux escaliers conduisant aux casernes : la porte du

troisième, celui du milieu, donne sur la montagne même et les grands chemins !...

SERGIUS, allant décrocher une épée à l'une des panoplies.

Combien de sentinelles ?...

MORGANE

Deux seulement, ce soir, éloignées de dix pas l'une de l'autre ; la nuit est sombre : les éclairs et les torrents de pluie vous seront utiles. Mais pas de bruit ! pas de sang !... Vous êtes agile et robuste, étranglez, prenez un uniforme, et au large !...

SERGIUS

La frontière ?... A quelle distance ?...

MORGANE

Cinq ou six portées de carabine : vingt degrés par le Nord. Vous connaissez-vous aux étoiles ?...

SERGIUS, un doigt sur les lèvres.

On vient !

Bruit de crosses de fusil sur le rempart.

VOIX au dehors.

Qui vive ?

MORGANE, bas et vite.

Rien. On relève la sentinelle qui veille à ma porte : rien, vous dis-je.

LA VOIX DU MARQUIS D'AST

Ronde de nuit !...

MORGANE, tressaillant, à part.

Cette voix !... j'aurais juré !...

SERGIUS, immobile près de la porte du fond.

Ils passent !...

Un silence.

Adieu.

Il se dirige vers la porte.

MORGANE

Un instant !... c'est un peloton de cuirassiers qui relève aussi les deux hommes dont je vous ai parlé : vous aller tomber sous leurs balles. Jetez-vous dix minutes sur ce lit, jusqu'à ce que tout soit redevenu morne.

SERGIUS

Votre nom, Madame ?

MORGANE, souriante.

Il n'y a pas de sainte portant mon nom dans le paradis ; je m'appelle Morgane.

SERGIUS

Si je meurs, ce sera le seul que je prononcerai. Le mien est celui d'un grand révolté : Sergius. J'en ai même un autre : celui de mes aïeux qui furent des rois.

MORGANE

Des rois !... qui donc êtes-vous ?...

SERGIUS, souriant et faisant encore un pas vers la porte.

Un « original auquel le silence a porté à la tête ».

MORGANE, attentive depuis une seconde, à voix basse :

Ah ! regardez !...

Elle lui saisit brusquement le bras et lui indique la porte du lit.

SERGIUS, de même.

Quoi ?...

MORGANE, de même.

On essaie d'ouvrir cette serrure, il me semble !...
Voyez !... là, là !...

SERGIUS, s'appuyant sur son épée.

Fort bien. Je crois que je vais mourir ici.

MORGANE, à l'oreille du chevalier.

Ce n'est pas de vous qu'il s'agit, cette fois...
Vite ! dans ces draperies noires !... Cachez-vous,
Monsieur, et ne venez qu'à mon appel.

Sergius, tenant toujours à la main son épée nue, se cache
derrière les draperies du lit.

SCÈNE ONZIÈME

MORGANE, SERGIUS *caché*, LE MARQUIS D'AST

D'AST, paraissant, couvert d'un long manteau et masqué.

Madame la Duchesse, daignez recevoir mes
hommages.

Il écarte son manteau et se démasque.

Je craignais de vous trouver couchée. De cette
façon, notre causerie sera tout à fait officielle et
absolument amicale.

Il ferme la porte et revient se poser, le feutre à la main, devant
la duchesse.

MORGANE, debout, froide, après un moment.

Donc, si j'appelais ?

D'AST, se dégantant.

Ce serait une peine que, si vous voulez bien me le permettre, je vous éviterai d'un mot : il n'y a plus de sentinelles sur les remparts.

MORGANE, indiquant la torsade du lit.

Ce timbre ?...

D'AST

Donne chez l'un de mes amis dévoués : je vous dirai que je commande un peu, ici.

MORGANE, tirant un pistolet de sa poitrine et ajustant le marquis.

Si je vous cassais purement et simplement la tête ?...

D'AST, chiffonnant ses dentelles.

Ce serait difficile. Ce matin, pendant que vous visitiez la forteresse et avant votre promenade aux ruines du temple de Vesta, je me suis amusé, ne sachant que faire (et vous allez sans aucun doute, sourire de cette occupation d'une innocence vraiment primitive), je me suis amusé, dis-je, à mouiller, moi-même, la poudre de vos armes !

MORGANE, dédaigneuse, et jetant son arme.

Est-ce à ma vie que vous en voulez ?...

D'AST, mielleux.

Vous accorderez bien, madame la Duchesse, que si tel eût été mon projet, il ne m'eût pas été difficile, depuis six ans, lorsque vous alliez, au printemps, revoir l'un de vos manoirs siciliens, de faire cacher une vipère rouge sous votre oreiller ?...

MORGANE

Ah ! vous êtes amoureux de moi jusqu'à débiter par des violences ?...

D'AST

Que la Duchesse de Poleastro se rassure ; elle ne serait pas d'aujourd'hui à s'en apercevoir : j'ai simplement quelque admiration pour elle.

MORGANE

Cependant, vous m'avez suivie.

D'AST

Précédée de vingt-quatre heures. Les hiboux et les orfraies du donjon, sous les fenêtres de la chambre ruinée que j'habite, sont venus me donner l'aubade toute la nuit, dans la trop expansive joie de leurs sinistres amours. Étant superstitieux, j'ai pris cela pour l'avertissement d'une mort prochaine : aussi vais-je repartir : mon page est en bas, me tenant des chevaux tout sellés.

MORGANE

Hâtez-vous donc, alors, Monsieur. Qu'avez-vous à me dire ?...

D'AST

Un conte de fées.

Ils s'assoient, l'un vis-à-vis de l'autre, séparés par la table.

Il y a quinze ans florissait dans Londres une jeune enfant d'une beauté séduisante nommée Emma Harte. C'était la petite servante d'une taverne d'artistes auxquels elle versait fort gra-

cieusement le whiskey. La jeune Emma s'embellissait jusqu'à devenir étincelante, elle raffolait candidement de théâtres, d'oripeaux et de parades illuminées. Un bon charlatan la recueillit, tout à coup, sur le pavé d'un carrefour, et l'excellent homme, saisi par les merveilles de ce visage, résolut d'en faire sa fortune. Incontinent donc, il en octroya la vue, moyennant vingt-cinq guinées, je crois : c'était (disait-il, dans le délire d'une bonhomie ingénue), « c'était une déesse !... la déesse Hygie », celle qui présidait à la santé, chez les Gentils. Filou plein de ténèbres, il prétendait obtenir de l'enfer la guérison des humains par l'entremise de sa protégée. Cependant, Emma Harte abandonna bientôt son ami, déchira son galant costume d'Immortelle, entra dans une existence d'aventures et, après quelques passions, se retrouva seule encore. Elle tomba, sous la brusque étreinte du dénûment, jusqu'à chercher du pain, le soir, dans les ruelles sombres qui avoisinent Saint-Paul. Et, sans doute, au milieu de ce silence troublé par les voleurs qui marchent dans le vent, courant, glacée par le brouillard, sous le beffroi de l'église, la charmante fille dut entendre alors, plusieurs fois, tomber sur elle de hasardeux minuits !... Un matin, à Hyde-Park, un gentilhomme au sortir d'un souper rencontra cette malheureuse. Emma Harte, aujourd'hui, peut avoir

vingt-huit ans, environ : sa destinée s'est un peu adoucie. C'est, maintenant, la femme de Lord William Hamilton, frère de lait du roi George et pair d'Angleterre : elle porte soixante-dix millions de diamants sur elle aux fêtes de la Cour : elle s'appelle Milady Emma Lyonna, comtesse Harte, duchesse d'Hamilton, ambassadrice d'Angleterre, favorite de la reine Marie-Caroline de Sicile et c'est une des femmes les plus brillantes, les plus profondes et les plus pénétrantes de l'Univers.

MORGANE

Je sais.

D'AST

Je suis son ambassadeur près de vous. Elle nous a réservé, ici même, cet entretien. Ainsi, que Votre Grâce veuille bien me répondre comme elle répondrait à celle que j'ai l'honneur de représenter en ce moment.

MORGANE

Je ne lui répondrais pas.

D'AST

Véritablement !...

MORGANE

Je l'écouterais, peut-être.

D'AST

Alors, madame la Duchesse, par déférence pour l'une et l'autre, je parlerai sans vous questionner. Lady Hamilton et moi, nous sommes tombés

d'accord sur le pressentiment d'une trame ténébreuse, imminente, dirigée contre la couronne des Deux-Siciles. Toute affaire de cet ordre entraîne la mort infamante. Vous êtes, vous devez être à la tête de ce complot.

MORGANE, après un moment.

Qui est-ce qui ne conspire pas un peu, dans sa vie, sans le savoir, par désœuvrement !... D'ailleurs, qui vous a permis de me supposer capable d'une telle entreprise ?... D'où me connaissez-vous ?...

D'AST

J'eus l'honneur de vous rencontrer pour la première fois, il y a six ans. Ce fut à Naples, chez le cardinal Severiano Marras, alors président de la Consulte-Majeure, pendant une soirée donnée à l'envoyé plénipotentiaire de France !... Et je me souviens de la toilette que vous aviez choisie. C'était une parure d'argent bruni rehaussée de pierres sombres, de vieux rubis connus du trésor de la couronne hongroise, autrefois ; et des flots de dentelle noire. Vous portiez le deuil de votre mari.

MORGANE, glaciale.

Vous êtes très effrayant.

D'AST

Parfois. Ce soir-là, donc, j'étais simple attaché, j'ai oublié à quelle ambassade : j'étais ruiné. J'avais dépensé ma jeunesse en royales folies : je

vous remarquai. Pour dire la vérité, je vous devinai d'un seul regard. Vous étiez admirée au milieu d'intrigues augustes et courtisée par des princes d'Allemagne. Je compris le dédain, l'ambition et l'énergie de votre âme, et ce grand rêve de puissance qui vous dévorait. Je m'attachai, dès lors, à vous, comme le fer à l'aimant, même, et surtout, dans l'obscurité : la preuve est que vous ne m'avez même pas aperçu. Je vous suivis à Bologne, à Ferrare, à Milan... Tenez ! vous avez fait noyer le chevalier Michèle Ceni sur les galères du Roi !... Vous avez fait sombrer dans la rade de Syracuse un vaisseau d'Angleterre, belle histoire de galions menée avec autant d'habileté que de bonheur !... Vous avez fait exécuter secrètement, c'est-à-dire étrangler dans un cachot de Saint-Erasme, par un brave florentin nommé Ruffo, et déguisé en moine, la comtesse portugaise Concepcion Souza, qui avait porté de l'ombrage à votre ascendant sur le duc de Poleastro : vous avez...

MORGANE

Passons.

D'AST

Il y a, dans votre existence, des secrets si terribles que vous les avez oubliés ; personne, pas même moi, ne les connaîtra jamais : cependant, vous le voyez, madame, je vous ai suivie, discret, incessant, invisible !...

MORGANE

Si j'avais su cela dans le temps, monsieur, je crois que je vous aurais aimé.

D'AST, surpris et troublé.

Duchesse...

La regardant.

Vous êtes pensive ?...

MORGANE

Oui, je me demande à quelle mort atroce je vous expédierai, dès mon retour à Naples.

D'AST, se remettant.

A cause de ma science ?...

MORGANE, avec un mouvement d'épaules
et un sourire dédaigneux.

Non. Pour avoir manqué l'occasion !... Mais laissons cela. Je comprends le piège dans lequel je suis tombée. Il est hardi : voilà tout. Je conspire : soit ! Je vois, je sens qu'il est trop tard pour le nier. Vous n'aviez pas de preuves ! vous m'avez simplement devinée : Lady Hamilton étant une femme de mérite. M'arrêter à Naples était difficile et dangereux : elle m'a déléguée, sous un prétexte, dans une citadelle reculée, gardée par des officiers révoltants, à cinquante lieues de tout secours... J'ai commis l'imprudence d'accepter : c'est bien. Vous avez les pouvoirs discrétionnaires si je ne vous livre pas mes complices et vous venez m'offrir ma grâce et mon exil si je vous abandonne leurs noms, c'est-à-dire leurs têtes.

D'AST

Vous vous trompez, Madame.

MORGANE

Pourquoi donc auriez-vous accepté cette mission ?

D'AST, tranquille.

Pour la trahir. Supposez-vous libre et qu'il vous soit permis d'agir !... Vous êtes seule !... Votre dernier protégé, Giorgio Silva, un cavalier charmant...

MORGANE, l'interrompant sourdement.

Ah !... c'était vous !... bien.

D'AST, achevant sa phrase.

Vient de périr misérablement dans je ne sais quelle embuscade...

MORGANE

Achevez.

D'AST

Eh bien, moi, le commandeur Bruno, comte de Bristol, marquis d'Ast, seigneur sicilien, je viens vers vous. Sur mon âme, je vous jure que je n'aime pas plus que vous ce roi sans volonté, cette reine malade et cruelle. J'exècre ce Lord Acton, un ancien médecin d'une bourgade de France, devenu premier ministre on ne sait comment, ici ! J'ai, dans le cœur, un profond mépris pour cette Lady Hamilton qui ruine les finances du royaume et pour qui le sang des meilleurs gentilshommes de

l'Italie coule sur les échafauds !... Madame, vos projets ! vos complices ! votre but ! Je désire en être ! Et si, comme je le crois, ils sont dignes de votre haute capacité, j'oublierai les ordres formels dont je suis le mandataire contre vous, je deviendrai votre appui : je ne vous serai pas inutile. Bref, nous partagerons les dangers et les triomphes. Leone, mon page, tient, en bas, nos chevaux tout sellés, je vous l'ai dit ! Nous partirons ensemble. Nous agirons de suite.

MORGANE, à elle-même.

Leone !...

D'AST

Si vous vous taisez, je redeviens l'ambassadeur de Lady Hamilton et vous êtes perdue. Vous avez trois minutes pour vous recueillir, madame.

MORGANE, après une seconde d'examen.

Vous êtes sincère, en ce moment. Toutefois, vous jouez de malheur, monsieur. Une heure plus tôt, j'acceptais ! Maintenant, mes décisions sont prises : je refuse.

D'AST, soupirant et fronçant le sourcil.

Ah !

Un profond silence.

Je n'ai plus qu'un raisonnement bien simple à tenir devant vous. •

Comme se parlant à lui-même.

Si je laissais la Duchesse de Poleastro sortir d'ici et rentrer à Naples, Lady Hamilton ferait

passer mon nom au comte de Thurn. Le parchemin, chargé de quelques lignes d'accusation, serait revêtu, dans les trois heures, de la signature de Lord Acton et timbré du sceau royal. Je serais cerné dans un tel endroit le soir même, arrêté, et je comparâtrais secrètement devant la chambre ardente du Monte-Oliveto. Le reste serait, dans les vingt minutes, instruit et jugé. Je sortirais de là pour être transféré à Saint-Elme et incarcéré à côté de l'un des moines dont le couvent touche à la prison. La nuit serait tranquille. Au petit jour, dans la cour intérieure, je serais décapité, sous le voile noir, au milieu d'un détachement de dragons. Madame la Duchesse, je vais vous passer mon épée au travers du corps.

MORGANE, allumant tranquillement un candélabre à lampe.

Vous croyez.

D'AST, tirant brusquement son épée et se levant.

Sur ma foi de gentilhomme, j'aurai l'honneur de vous enterrer moi-même. Les oubliettes de ce vieux donjon sont profondes : tout sera terminé, pour vous, au petit jour.

MORGANE, saisissant le candélabre et bondissant en arrière.

Chevalier Sergius d'Albamah, défendez-moi !

SCÈNE DOUZIÈME

MORGANE, LE MARQUIS D'AST, SERGIUS, *paraissant, entre eux.*

SERGIUS, l'épée à la main.

Plaît-il ?...

D'AST, reculant de stupeur.

Oh !... qui m'a trahi ?...

MORGANE

L'ombre.

D'AST, à lui-même.

Pas d'arme à feu !...

Il se précipite vers la torsade et l'agite vivement.

Arrière !... Le Lieutenant de la forteresse est prévenu par mon coup de timbre. Il monte, les pistolets aux poings ! Sur un signe, il vous fera sauter le front à tous deux !...

SERGIUS, courant sur lui.

Ce démon !...

MORGANE, l'arrêtant.

Le Lieutenant ? Vraiment, les dieux sont contre vous, mon cher commandeur ! Je l'ai fait jeter aux fers dans la soirée : personne ne viendra.

D'AST, après un silence, à part.

Je suis perdu.

On entend au dehors le cri des oiseaux de nuit.

L'orfraie !

MORGANE

Quand le dernier moment d'un homme est venu, cet homme devient obscur pour ceux qui le regardent. Il est couvert sous les deux ailes noires de l'Éternité.

Nouveaux cris des orfraies, derrière les vitres ; Morgane se retourne vers Sergius.

Chevalier, j'ai l'honneur de vous présenter le Marquis d'Ast, un gentilhomme accompli.

Le chevalier s'incline.

Marquis d'Ast, j'ai l'honneur de vous présenter le Chevalier d'Albamah.

D'Ast, redevenu maître de lui, s'incline à son tour.

Vos épées peuvent se toucher.

Élevant son candélabre au-dessus de sa tête :

Souffrez que je vous éclaire !...

Immobile.

J'attends.

SERGIUS, tombant en garde.

Défendez bien votre manteau, mon gentilhomme : je suis vêtu comme un prisonnier : c'est vous dire que je ne sortirai qu'en l'emportant.

D'AST, fondant sur lui.

Allons !... qu'on se défende !...

SERGIUS

C'est la moitié de mon intention.

Duel. — Morgane, élevant son candélabre d'une main et de l'autre soutenant sa toilette de nuit, suit les combattants silencieux dans leurs changements de terrain et les éclaire.

MORGANE, à voix basse.

Y voyez-vous bien, Messieurs ?...

Signe de tête affirmatif des deux gentilshommes.

SERGIUS, au marquis, tout en se battant.

Marquis, dites-moi : les deux chevaux dont vous parliez sont bien reposés, n'est-ce pas ?

D'AST, de même.

Oui, Chevalier, pourquoi ?

SERGIUS

Parce que je compte les faire galoper passablement, cette nuit !

D'AST, tombant.

Ah !... je suis blessé !

SERGIUS, essuyant son épée.

Vous voulez dire que vous êtes mort.

MORGANE, posant son flambeau et jetant une mante sur ses épaules.

Maintenant, fuyons ! fuyons ensemble !...

SERGIUS, s'enveloppant dans le manteau du marquis d'Ast.

Je suis un proscrit, Madame.

MORGANE

Tu m'as conquise, Sergius !... tiens, tiens cette lampe, et viens !

SERGIUS, secouant la tête.

Il est dangereux de me connaître ; m'accompagner est un crime ; vous ne savez pas mon nom.

MORGANE

J'ai hâte de mêler mes cheveux à la tempête !
tu me diras ton nom plus tard.

Elle ouvre la petite porte.

SERGIUS, tenant la lampe.

Madame, c'est votre vie que vous risquez en me
suivant !

MORGANE

Qu'importe !... je te la donne.

La toile tombe.

Fin du Premier Acte.

ACTE DEUXIÈME

La salle des Ancêtres, au château de Luz.

Au fond, porte d'honneur, à vitraux, laissant voir, en s'ouvrant, un grand escalier de marbre, posé de face avec son perron, au sommet, entouré de balustrades d'où tombent les deux rampes ouvragées.

Au deuxième portant, à gauche, porte ; au troisième, fenêtre en ogive aux vitraux à losanges de plomb.

A droite, vaste cheminée de marbre, à grande pendule antique, tenant l'espace compris entre la moitié du premier et tout le second plan ; dessus en velours cramoisi : les courtines encadrent deux grandes armures d'acier, aux rehauts de vermeil, appuyées contre les deux colonnes de la cheminée. Au troisième plan, presque au fond, porte.

Au-dessus des portes, l'écusson de Luz et de Poleastro, soutenu par les deux griffons de sinople, becqués, onglés et timbrés d'or : devant les portes, tentures de pourpre, longues, lourdes et sans ornements ; couronnes ducales sur les écussons, les tentures et le sommet de l'escalier d'honneur. Sur les murailles, tapisseries de haute lice ; portraits de chevaliers. — Rayons de soleil couchant, dans la salle.

Grande lampe d'or, suspendue au plafond par des chaînettes

d'airain. Ameublement noir. Sofa, près l'avant-scène; à droite, coussins; une harpe auprès du sofa. Magnifiques touffes de fleurs de lys dans des vases de marbre noir, sur la cheminée.

Tapis. Au milieu de la salle, grande table, recouverte d'une housse de velours; sur la table, lampe, carte de géographie, compas; une aiguère, une cruche d'argent et un hanap ancien. Au lever du rideau, LEONE, vêtu d'un costume de page, en velours noir, est assis sur la grande table, un fusil de chasse entre ses jambes pendantes.

SCÈNE PREMIÈRE

LEONE, seul.

Oh ! ce fut à cette minute !... lorsqu'un rayon de ma torche tomba sur eux près du pont-levis de Città-Lazzara ! Sur le manteau du chevalier, j'aperçus des taches de sang. Quel regard !... Ils fuyaient ! je le compris de suite ! Comment ai-je sauté en selle ? Pourquoi me sembla-t-il naturel de les suivre sans prononcer une parole ? Je ne sais pas. Lorsqu'il me vint de penser à cela, nos chevaux s'enfonçaient au galop dans la forêt.

Il se lève.

Ainsi, j'ai tout quitté !... Je suis à elle, maintenant ; chez elle ! dans le vieux château. — Aimer !... cela suffit. Je suis heureux de mon sort. Je puis voir son visage qui me fait mourir.

Un silence, il écoute.

On marche près de ce salon ?... C'est sans doute l'enfant qui passe, comme une madone dans les longs corridors et les salons abandonnés, au milieu des meubles pâles.

Soulevant une tenture et regardant.

C'est la jeune comtesse : oui, c'est elle ! Toujours cette tristesse !... Elle aussi !...

SCÈNE DEUXIÈME

LEONE, LA COMTESSE SIONE DE SAINTOS
FRANZ, puis MORGANE

Entre Sione de Saintos, appuyée d'une main sur l'épaule du vieux Franz, dont les cheveux sont blancs et bouclés : il porte le pourpoint de soie noire, la chaîne d'acier au cou, le grand bâton d'ébène à la main. Il est sans épée et tête nue. La jeune enfant paraît de dix-sept à dix-huit ans : elle est vêtue de blanc, sans parure, une fleur de lys dans ses cheveux blonds. Elle tient, de son autre main pendante, un bouquet de fleurs et de verdure : elle est pâle ; elle a sur la poitrine une croix d'argent tenue par une ganse noire. Un grand lévrier suit l'intendant et l'enfant, paisible.

LÉONE, s'approchant.

Mademoiselle de Saintos veut-elle faire un tour à cheval, dans le parc, en attendant la nuit ?

SIONE, s'asseyant sur le sofa.

Merci, Leone. J'attends ici ma marraine. Elle va venir. J'ai cueilli ce beau bouquet pour elle, vous voyez ?...

Leone s'éloigne vers la fenêtre, à gauche, s'accoude et regarde au loin dans la campagne... — A elle-même :

Oh ! les fleurs !... je ne les aime plus...

Elle tire de sa poitrine un bouquet séché et ancien ; plus bas,
à Franz :

Voici les dernières qu'il vint m'offrir !... Elles sont bien fanées, je trouve, depuis un an que je les porte ; mais elles ont toujours gardé leur parfum, pour moi. Puisque je vais me consacrer à la mort, dès ce monde, je veux donner à la mort ces fleurs des jours heureux. Ma mère était sicilienne ; elle repose près de Naples ; avant de partir, j'irai les jeter sur son tombeau : c'est tout ce qui me restait de la vie !...

FRANZ, debout près d'elle.

Êtes-vous bien sûre, ma chère demoiselle, de ne pas regretter le monde, une fois entrée au monastère ?...

SIONE

Le monde ?... Non.

Se reprenant :

Oh ! pardonne-moi, mon bon Franz ! Je prierai Dieu pour tous ceux qui m'ont aimée !...

La comtesse de Saintos se lève, s'approche de la harpe, et, comme par contenance, fait vibrer quelques accords doux et religieux : le lévrier s'est couché à ses pieds : elle chante :

Fais que mon cœur soit immaculé
Pour que je ne sois pas confondue !...

La porte s'ouvre, au fond de la scène. Morgane, en grande tunique de velours noir, un cercle de pierreries au front, apparaît au sommet de l'escalier de marbre et descend lentement les marches. Leone s'approche, monte quelques

degrés : la duchesse appuie la main sur le poing qu'il lui présente. Ils descendent et se trouvent en scène au moment où Sione achève le second vers.

FRANZ, se retirant et hochant la tête.

La douce demoiselle !... Cela devait être !...

Sione se retourne et aperçoit, derrière elle, Morgane, souriante et debout.

SCÈNE TROISIÈME

SIONE DE SAINTOS, MORGANE, LEONE

MORGANE

Sione me tiendra rigueur !... Je viens troubler ses cantiques.

SIONE, l'attirant vers le sofa.

Oh ! mettez-vous là, que je baise vos cheveux !... Voyez, ma belle marraine, les roses mousseuses et les fleurs d'olivier que je vous ai cueillies : vous plaisent-elles, dites ?...

Leone s'est éloigné vers la fenêtre, où il reprend son attitude.

MORGANE, assise et l'embrassant.

Gracieuse enfant !... Merci.

SIONE, à part.

La quitter !... Elle aussi... Mon cœur se serre...

MORGANE

A quoi penses-tu, Sione ?

SIONE, à part.

Le moment est venu, du courage !...

Haut.

Je viens...

A part.

Sainte Vierge !...

Haut.

Je vous aime bien, marraine, et je viens vous prier de m'aimer encore malgré ce que je vais dire.

MORGANE, rieuse.

Mais, quelle solennité, juste ciel !...

SIONE

Hélas ! pardonnez, et ne me refusez point. J'y songe depuis longtemps... Oh ! je me suis défiée de moi-même, et je vois que c'est immuable.

MORGANE

Qu'est-ce qui est immuable, mon enfant ?

SIONE

J'ai pris la résolution de me consacrer à Dieu.

MORGANE, après un moment de silence.

Chère ange, tu n'y songes pas ?... Sais-tu seulement à quoi tu renonces ?

SIONE

Je sais, du moins, ce que j'espère obtenir.

Leone quitte la fenêtre et se met à jouer, par terre, avec le lévrier.

MORGANE

T'ensevelir à ton âge sous un voile noir !

SIONE, naïvement.

Ce voile m'ira très bien, ma marraine, je vous assure.

MORGANE

Moins bien que ta couronne de comtesse ; et cela veut dire que tu aimes encore ton jeune officier inconnu du château de Saintos.

SIONE, tressaillant.

Je vous certifie, ma chère marraine, que, s'il venait me demander ma main, je lui répondrais : il est trop tard.

MORGANE, souriante.

Tu serais inflexible à ce point ?

SIONE

Et vous ne savez pas ce que j'ai souffert à cause de lui ! Le soir, lorsque nous allions, en nous promenant, dans la grande allée du château, je l'aimais, parce qu'il était silencieux. Peu de temps avant son départ, il parla, cependant ; mais c'était de combats, de rêves, de patrie perdue, de mort glorieuse et désespérée !... Puis, il m'a dit qu'il m'aimait !... qu'il m'adorait, qu'il me faisait ses adieux, et, sans attendre ma réponse, il partit, me laissant sur le banc des grands tilleuls où nous étions assis, me laissant seule, toute surprise et toute désolée. Je le vis passer, au galop, devant la grille : il se rendait à une bataille ; il y est mort, je pense, car il n'est pas revenu et ne m'a jamais adressé de ses nouvelles, après plus d'un an !...

MORGANE

Tu pensais toujours à lui, n'est-ce pas ?

SIONE

Oh ! ce fut une obsession ! je ne savais ce que j'avais ; par moments, l'air me manquait ; je ne pouvais respirer : je me cachais pour pleurer tout à mon aise.

Elle se penche sur la duchesse, en sanglotant.

MORGANE

Mon enfant !... Mon enfant !...

SIONE, essuyant ses yeux.

Puis, vous êtes venue me prendre, ma ma...
raine ; je vous racontai son arrivée en l'absence
du Baron de Santos et l'hospitalité qu'il avait
acceptée dans le manoir. Ensuite, notre chère
Emma nous a visités : que sais-je !... nous avons
voyagé ensemble ; elle me consolait et je vous
aimais... puis cela s'est effacé, parce que tout ce qui
est de ce monde s'oublie et passe. J'ai cessé de
pleurer ; j'ai prié avec ferveur ; je n'aime plus.

MORGANE

Ne parle pas de la Duchesse d'Hamilton, et, sur-
tout, ne lui confie plus tes secrets, mon enfant :
nous nous boudons, elle et moi.

Un silence.

Mais j'ai toujours emporté de cette histoire un
sentiment de sympathie pour ce jeune homme et
je le crois tout à fait digne de ma belle filleule.

SIONE

Si vous l'aviez vu !

MORGANE

Je le vois dans tes yeux. Pourquoi n'as-tu jamais voulu me dire son nom ?... Peut-être est-ce un gentilhomme de la cour ?

SIONE

Son nom, marraine ?... C'est mon dernier secret ; je vous le dirai dans le baiser d'adieu, sous le portail du cloître, le jour...

MORGANE

Du tout : nous retrouverons ce bel inconnu et tu l'épouseras.

SIONE

Je n'épouserai personne, pas même lui.

MORGANE

Ah ! tu ne m'aimes donc plus, Sione ?

SIONE

Marraine, vous me faites pleurer !... Mais je ne puis oublier le ciel !

MORGANE, à part.

L'oublier ?... Ne dirait-on pas qu'elle s'en souvient ?

Haut.

Cher ange, tu me rends jalouse du ciel. J'en veux à tes encensoirs, à tes cierges et aux accords de l'orgue sous les piliers, à ces guirlandes tressées pour les repositoires de la Madone ! Tout cela m'a pris la moitié de ton âme, et tu vas cesser de m'aimer au milieu de ces filles pâles qui marchent

silencieusement, sous les voûtes, dans leurs processions nocturnes !...

SIONE

Pourquoi dites-vous cela ?... Vous restez dans le monde... Il faut bien que l'on prie pour vous !... — et je sais de si jolies prières !...

LEONE, à part.

Pauvre belle enfant !...

MORGANE

Je t'ai laissée grandir trop solitaire, Sione, et ta résolution ne me surprend pas. Si elle est sérieuse, tu seras libre.

Réfléchissant.

Écoute, enfant, je vais partir pour Naples ; tu m'accompagneras : je veux te présenter à la cour, et, si ton désir persiste huit jours seulement, peut-être te dirai-je : « Tu as raison ! »

SIONE

Vous pensez que je puis oublier Dieu pour quelques dorures ?...

MORGANE

Oui.

SIONE

Oh !... ma bien-aimée !... En me rappelant les serments que j'ai reçus, je n'éprouve que de la pitié pour un monde où l'Éternité passe si vite !... Quand partons-nous ?

MORGANE

Demain.

Sione embrasse silencieusement les deux mains de la duchesse, puis se retire par la porte du troisième plan à droite, après s'être retournée et lui avoir envoyé un baiser. Les tentures retombent.

SCÈNE QUATRIÈME

MORGANE, LEONE

MORGANE

Ainsi nous quittent les enfants !

Elle demeure pensive : puis, appelant :

Leone !...

Le page s'approche, tenant la tasse d'argent du lévrier.

Cinq gentilshommes viendront tout à l'heure ; préviens Franz de recevoir ; ils seront en costume de voyage. Tu les introduiras dans ce salon.

LEONE

Oui, Madame.

A part.

Oh ! ma voix tremble quand je lui réponds !...

Il sort.

SCÈNE CINQUIÈME

MORGANE, seule, s'asseyant pensivement.

C'est un rêve de jeune fille!... le mal n'est pas difficile à guérir et ne tiendra pas devant quelques

belles distractions... surtout quand je serai devenue...

Elle s'arrête.

ce que je dois devenir !... Songeons à la lutte, maintenant : elle s'approche !...

Elle arrange, d'une main, ses cheveux presque dénoués par les caresses de l'enfant ; puis, se lève et marche vers la table : elle reste debout, pâle, regardant aux lueurs de la lampe d'or les roses de Sione. Elles les respire et les laisse tomber près d'elle ; puis, s'étirant voluptueusement sur le sofa et griffant de ses ongles la soie des coussins, elle murmure, renversée à demi, les yeux fermés :

Et moi aussi, j'aime !...

Après une seconde, elle se lève brusquement et va remplir le hanap jusqu'aux bords, en penchant la cruche d'argent.

Je m'oublie !... Allons ! des forces ! Il va falloir persuader, vaincre ! Mon âme est si pleine de langageur et de tant d'amour que mes yeux peuvent à peine soulever leurs paupières.

Rêvant.

Oh ! la puissance !... Le front illustre ! la gloire !...

Elle s'assoit dans le fauteuil, près de la table : puis, tristement, élevant son hanap :

Je bois à vous, fraîcheur des bois, herbes mouillées ! A vous aussi, roses sauvages qui croissez sous les chênes, enivrées de la rosée qui tombe des lourds feuillages !... A vous, plages de la mer, où flottent, le soir, les senteurs salées des vagues

remplies d'étoiles et qui vous étendez, comme moi, magnifiques et solitaires !...

Elle s'accoude.

Mon âme, renforcée de ses anciens élans vers vous, s'est recueillie, dans son amour !... et si mon sein s'émeut et se soulève, sous un poids immense, c'est qu'il me semble, en ce moment, que je porte des cieux, des océans et des forêts dans ma poitrine !...

Elle boit le hanap d'un trait ; puis, souriante, et regardant la porte par où est sortie Sione :

Et cette enfant qui s'imagine avoir aimé !...

Un silence.

Oh !... si jamais une femme se plaçait entre lui et moi !... Je ne veux pas y penser. J'aurais alors, je crois, le tact de ceux qui entendent la feuille qui tombe, l'herbe qui pousse et celui des lionnes jalouses qui flairent la proie ou l'ennemi, loin, dans la forêt !

Elle ferme les yeux : entre Sergius, à gauche ; il soulève la draperie et la regarde un moment.

SCÈNE SIXIÈME

MORGANE, SERGIUS, *puis* LEONE

SERGIUS, à lui-même, pensif.

Être libre !... Être aimé !... Il faut que j'essaie de lui faire comprendre que cela suffit. Adieu le

trône de mes aïeux, pour elle ! si elle accepte !...
Sinon, ce sera l'affaire du destin.

Il s'approche doucement et la baise au front.

MORGANE, lui jetant ses bras autour du cou.

Sergius !... Ah !... je pensais à toi !...

SERGIUS, radieux.

Me voici, Morgane, j'arrive.

MORGANE

Et le voyage ?...

SERGIUS

J'ai dévoré trente lieues depuis ce matin ; cette nuit, j'ai consulté les notes que tu m'as laissées à Syra : je sais maintenant ce dont il s'agit et quelle sera ma tâche !... Oh ! ce que tu as rêvé !... C'est terrible et beau comme le soleil levant !... J'arrive à temps, n'est-ce pas ?

MORGANE

Les seigneurs sont en chemin. Dans quelques minutes, je les recevrai.

Sergius s'assoit près d'elle, à ses pieds, sur les coussins.

SERGIUS

Morgane, je vous contemple, vous par qui je suis libre !... Je voudrais faire tenir les joies et les triomphes dans un de vos instants ; je me perds dans un de vos regards et je donnerais toutes nos espérances sublimes, simplement pour mourir le front sur vos genoux !...

MORGANE, brusquement.

Tu n'as jamais aimé, n'est-ce pas ?

SERGIUS, surpris, et, après un instant.

Non.

Un silence.

Cependant, puisque tu le demandes, je te dirai qu'un jour une ombre, une jeune fille a passé devant mes yeux et j'ai compris que l'on pouvait aimer celle-là !..

MORGANE

Ah !...

SERGIUS

J'étais un enfant. Je ne m'en souviens même plus.

MORGANE

Tais-toi !... Je vais te dire. Ceux qui ont passé dans ma vie n'étaient même pas des ombres.

Souriante.

Je ne sais pas si je suis jalouse !

D'une voix bizarre.

Regarde cette coupe ! les poètes disent que les grands conspirateurs comme nous s'imaginaient voir souvent, dans leurs festins, le vin qu'ils allaient boire se changer en sang et qu'alors ils pâlissaient et le repoussaient d'horreur. Regarde ce vin ! comme il est rouge ! comme il roule sa pourpre mystérieusement... Tu m'as demandé si je t'aimais ?... Écoute ! Je songe à cette femme, cette ombre, à cette jeune fille que tu as failli aimer et je regarde ce vin !

Rembrunie.

Oui, je comprends l'idée sombre des poètes !..
Je crois que c'est du sang !...

Se renversant avec mollesse, et buvant.

Je bois, cependant !... avec délices !...

SERGIUS, exalté.

Si tu portais le thyrses aux fleurs d'or, si tes cheveux étaient entrelacés de lierres, tu serais pareille à ces belles faunesses qui couraient dans les bois et se laissaient tomber sur les mousses, avec toute la grâce des panthères cruelles, lèvres entr'ouvertes, joues touchées par les raisins sauvages, ivres d'amour, de liberté et de soleil !... Que tu es belle ! quand j'écoute le timbre sombre et charmant de ta voix, je crois entendre, au lointain, les appels du tambour des bacchantes qui dansent dans les clairières et qui sacrifient, sur des brasiers, des lys et des asphodèles aux lueurs des étoiles !... Vois-tu, je t'aime follement, ma belle duchesse !...

MORGANE

Et si Morgane se lève couronnée d'un diadème, tenant le sceptre au lieu du thyrses, et si la pourpre des raisins sauvages se transforme sur elle en pourpre royale, l'aimeras-tu de même ?

SERGIUS

Que tes bras se referment et je serai le roi de tes royaumes ! Quels cris de gloire valent le silence de ton sein ? A quoi bon tout le reste ?

Souriant.

Pour ce cœur triste, la pourpre des rois ne vaut pas celle de tes lèvres !...

MORGANE

Je te dirai, Sigismond, que la puissance est quelque chose. Lorsque tu es advenu dans ma vie criminelle, un moment j'ai pensé que ton amour allait étendre avec moi le repos et la nuit, que j'allais m'y ensevelir avec mes rêves comme les reines persanes au sein de leurs pierreries ! Eh bien, ton amour a triplé ma soif et mes forces : j'ai la fièvre du trône !...

SERGIUS

Si tu m'en croyais, nous saurions garder pour nous seuls les restes de nos destinées !... et moi aussi j'ai désiré la gloire, la puissance et l'immortalité !... alors, je ne t'avais pas vue.

MORGANE

Ne me tente pas !... Ne me dissuade pas !...

SERGIUS

Abandonnons les trésors de la Sicile ! Il est des îles merveilleuses, encore !... Il est de douces forêts où le vent caresse le soir le feuillage humide, où, dans l'oubli des nuits divines les grandes fleurs de ces pays magnifiques épanchent les parfums qui font aimer ! Connais-tu les attraites de la mousse à l'ombre des lauriers-roses, près de la maison qui abrite l'exil, la maison éloignée des palais ?...

Oh ! si tu savais les enchantements créés par la solitude, la paix profonde et le rêve où l'on marche ensemble !...

MORGANE

Ne parle pas, je t'en supplie, tu me fais mourir !...

SERGIUS

Il ne reste plus assez de place dans mon cœur pour l'ambition humaine !... tu me suffis.

MORGANE, avec une stupeur d'admiration.

Quoi !... tu ne commanderais pas des armées !...

SERGIUS

Ne réveille pas ces pensées en moi !... Si j'étais seul, encore, au milieu de ce sinistre engagement !... Mais je te vois jouer, sans vertiges, avec de tels périls que je me surprends, en songeant à la défaite qui me serait indifférente, à trembler pour toi comme un enfant.

MORGANE, se levant.

Et j'aime ces transes terribles que tu ressens à cause de moi !... Non ! périsse tout, excepté notre amour, plutôt qu'une mort inglorieuse !... Nous vaincrons, te dis-je, et l'heure va sonner !

SERGIUS, grave et lui posant la main sur l'épaule.

C'est toi qui l'auras voulu.

LEONE, annonçant.

Milord James Pembroke !... Le Comte Diomède Ricci !...

MORGANE

Prie ces deux seigneurs d'attendre !...

Leone se retire.

Les dés sont jetés.

Elle joint ses mains sur l'épaule du chevalier, et le regardant, passionnée.

Viens ! il faut que je te dise !...

Ils sortent ensemble, à gauche.

SCÈNE SEPTIÈME

LORD PEMBROKE, LE COMTE DIOMÈDE RICCI,
LEONE

LE COMTE RICCI, vêtu de soie blanche : jeune courtisan.

Nous attendrons !... Eh bien, Milord !... en dépit de quelques broussailles bizarres que les naturels de ce pays ont le front d'appeler des fleurs, ces contrées n'ont rien de commun avec la terre promise, n'est-ce pas ?... Quelles régions horriblement sauvages !... Vous avez fait route avec le Baron de Santos !... Ah ! ah ! l'Amiral ?... Triste compagnon ! bête à s'en réveiller la nuit ! Avez-vous rencontré de jolies filles, au moins ?... Eh ! eh ! Santos est amateur !...

LORD PEMBROKE, jeune gentleman blond, correct et froid.

Mais, nous nous sommes arrêtés deux heures au château de la Baronne de Santos, à laquelle il

m'a fait l'honneur d'une présentation sans cérémonie, comme de raison.

LE COMTE RICCI

Son mari la prétend d'une élégance !... Il en est même impertinent. Dois-je vous féliciter ?...

LORD PEMBROKE, tranquille.

Quarante-six printemps, à peine !

LE COMTE RICCI, reculant.

Mort et furies !...

LORD PEMBROKE

Les lèvres fort ombragées, ma foi, sous un grand diable de nez en éventail !...

LE COMTE RICCI

Par l'enfer !...

LORD PEMBROKE, sans s'émouvoir.

A table, elle a fait preuve, avec une naïveté d'enfant, de connaissances assez étendues, la conversation ayant particulièrement roulé sur l'âge et le cru des vins. Le curieux est que Santos, qui me paraît avoir, également, brillé au rang des connaisseurs, raffole de cette Muse improvisée ! Leur existence est une idylle ! Il en perd la tête ! Jusqu'à la jalousie ! — Chose sans bornes : il est persuadé que je suis moi-même sous le charme ; au dessert, il me lançait des regards presque farouches. L'aventure m'a beaucoup diverti. Quant à la Baronne, c'est, positivement, à lui envoyer une cuirasse le jour de sa fête !

LE COMTE RICCI, éclatant de rire.

Ah ! Ah ! cet excellent Saintos !... Un intrépide marin, toutefois ! Il est des nôtres ; nous allons nous mettre en gaieté. Les demoiselles d'honneur le plaisantent, à la cour, de la façon la plus folle, sur le séquestre et l'incognito de sa femme !... Peste ! je me l'explique maintenant !... Ah ! ah ! ah !...

LEONE, annonçant.

Le Comte Ettore de Montecelli !... Le Chevalier Luigi d'Assunta !

SCÈNE HUITIÈME

LES PRÉCÉDENTS, LE CHEVALIER D'ASSUNTA,
LE COMTE DE MONTECELLI,
puis LE VICE-AMIRAL SPECIALE

MONTECELLI, jeune et brillant seigneur, allant à eux.

Enchanté de vous trouver ici, Messieurs !...

On se serre les mains.

LE COMTE RICCI

Bonsoir d'Assunta ; Madame la Duchesse de Poleastro nous recevra dans un instant.

LORD PEMBROKE, à voix basse, montrant Leone.

Connaissez-vous ce page ?

D'ASSUNTA, jeune officier d'artillerie, de même.

Non, Milord.

LORD PEMBROKE, de même.

Alors... pas un mot sérieux devant lui !...

Signe de tête d'adhésion chez les gentilshommes.

LE COMTE RICCI

Le Baronnet, quand vous êtes entrés, achevait d'éteindre en moi, relativement aux femmes, toute échappée sur l'idéal !... Montecelli, c'est affaire à vous ! un peu de poésie ! Soumettez-nous, comme réconfort, votre dernier sonnet sur cette jeune Silicienne quasi céleste, millionnaire et un peu phtisique, ce qui ne gêne rien !...

MONTECELLI

Messieurs, je ne rime plus. Les rimes sont toujours *insuffisantes* en amour : reconnaissez-le bien ! Un sonnet, mille sonnets ! n'ont jamais conduit personne à la victoire.

LORD PEMBROKE, sentencieusement.

En effet... Pétrarque...

MONTECELLI

Poésie et femme ? Deux ennemis mortels ! Plaire au physique ! c'est le secret. Il faut luire, captiver, enlacer, miroiter, étinceler ! Au fond des choses, croyez-moi, la femme n'a jamais aimé que le serpent.

LE COMTE RICCI, à cheval sur une chaise et souriant.

Allons : tu veux me désenchanter aussi, Comte ?... Jadis tu me vantais le bon sens nécessaire pour se tenir dans les nuages, et tu célébrais la candeur de ta maîtresse sur le mode platonicien !...

MONTECELLI

Oh ! j'en suis revenu ! Les petites saintes, une fois amoureuses, avec leurs robes blanches, se suspendent aux crocs de nos moustaches comme des glaçons pendant l'hiver !... Foin de ces idées sentimentales !

D'ASSUNTA

Ettore a raison, Messieurs. Quant à moi, je m'inquiète, sans excès, de ce que les dames de la cour doivent penser de notre disparition subite ! A l'action ! au pouvoir ! aux épées ! Il faut agir, que diable ! une fois dans sa vie !...

SPECIALE DE SANTOS, entrant sur ces derniers mots.
Avec maturité.

Il frappe doucement sur sa tabatière.

SCÈNE NEUVIÈME

LES PRÉCÉDENTS, LE VICE-AMIRAL SPECIALE
DE SAINTOS, puis MORGANE

D'ASSUNTA, se détournant.

Santos !... Nous sommes le nombre : résumons-nous :

Les cinq gentilshommes se rapprochent. Continuant à voix basse.

Vous savez ce qui va se discuter ici tout à l'heure, Messieurs ?

MONTECELLI, de même.

Sans doute : un royaume !

LE COMTE RICCI

Oh ! toi, d'abord, Comte, tu ne risques pas autant que nous !

MONTECELLI

Cependant, ma tête est aussi précieuse, pour moi, que les vôtres, il me semble !

LE COMTE RICCI

C'est possible ; mais, comme, en ta qualité de poète, tu dois déjà l'avoir aux trois quarts perdue...

SPECIALE DE SAINTOS, à part, amèrement.

Un poète ? C'est dommage : il avait l'air d'un jeune homme capable.

LORD PEMBROKE

Il serait d'un goût douteux de plaisanter avec le bourreau, Messieurs : si ce n'est pas le triomphe, ce sera la mort : point d'illusions là-dessus.

Morgane soulève une tenture, à droite, et les écoute.

LE CHEVALIER D'ASSUNTA, pensif.

Sera-ce le triomphe ?

LEONE, à la fenêtre, montrant le ciel.

Oh ! voyez donc, Messieurs !... le soir est couleur de sang !...

Tout le monde tressaille.

MORGANE, vivement.

Pardonnez-lui, mes gentilshommes !...

Montrant l'Occident.

Cet enfant n'a jamais vu de manteau royal !

MONTECELLI, s'avançant.

Duchesse, nos devoirs !...

Les conjurés ont ôté leurs manteaux et après de cérémonieuses révérences se sont rapprochés de la duchesse.

MORGANE.

Recevez mes remerciements, Messieurs : pour si éloignés que vous soyez du château de Luz, vous êtes exacts !

A Leone.

Ferme les portes et que personne, excepté Franz ou la comtesse de Santos, ne se promène autour de la salle.

Leone s'incline, fait retomber les tentures et sort.

Asseyez-vous, je vous prie.

Les conjurés sont assis autour de la duchesse. Un silence profond règne pendant une minute. Les visages sont pensifs et graves. Morgane déploie la carte de géographie sur la table.

SCÈNE DIXIÈME

MORGANE, ETTORE DE MONTECELLI, LUIGI D'ASSUNTA, LORD JAMES PEMBROKE, SPECIALE DE SAINTOS, LE COMTE DIOMÈDE RICCI, puis SERGIUS.

MORGANE

Messieurs, voici la carte de Naples. — Je serai brève et précise. — Vous savez ce dont il s'agit. Tout est désormais défini, prévu, organisé. Le résultat de ce coup de main contre le trône même des

Deux-Sicules sera pour vous ce que vous demanderez : pour moi ce sera le changement d'une dynastie. J'attends vos questions et j'espère les résoudre l'une après l'autre. — Parlez, Monsieur de Montecelli !...

MONTECELLI

Avant tout, madame la Duchesse, constatons que chacun de nous est redevable à votre puissante bienveillance du poste élevé qu'il occupe dans les affaires : nous sommes donc assurés de votre prudence, et, sans le connaître, nous admettons, comme devant être d'une valeur presque absolue, le projet de révolution que vous daignez nous soumettre. Procédons par ordre : nous commencerons par vous présenter les objections relatives à la politique européenne ; nous contrôlerons ensuite la conception du complot pris en lui-même. — Est-ce votre avis, messieurs ?

TOUS LES CONJURÉS

Oui ! très bien !

MORGANE, jouant avec le compas.

J'attends, monsieur le Comte.

MONTECELLI

En supposant le triomphe en Sicile, quelle sera, d'abord, l'attitude de la France, par exemple, vis-à-vis de nous ?...

MORGANE

En principe, Messieurs, il est radicalement impos-

sible à l'intelligence humaine de prévoir ce qu'un rien peut modifier : pour quiconque lit cent pages d'histoire, il demeure bien démontré que les événements ayant prévalu sont précisément ceux qui, au point de vue de la logique et de la raison, étaient les plus inattendus et les plus étranges. Je ne répons pas du hasard. Cela posé, je vais essayer de vous prouver que la situation actuelle semble, en toute logique, favoriser d'une manière positivement exceptionnelle un changement de gouvernement en Italie.

Au comte de Montecelli.

La France, dites-vous ?... Mais elle s'est révoltée, elle-même !... Le Roi, la princesse, la Reine, sont prisonniers au Temple ! Le Gouvernement provisoire de Paris n'a pas le temps de s'occuper des troubles de la Sicile ; l'Europe va s'armer contre les Français !... Les Français, en attendant, s'imagineront volontiers que nous les imitons et nous donneront leur assentiment fraternel : c'est tout ce qu'ils peuvent faire, en ce moment, pour ou contre nous : passons !

LORD PEMBROKE

L'Angleterre a été, jusqu'à présent, favorisée par le gouvernement de lord Acton...

MORGANE

Milord !... Décidément un peuple commercial

appartient au plus offrant. L'Angleterre est inquiétée par la Bretagne et par le Nord ; les transfuges et les gentilshommes de France l'encombrent pour éviter l'échafaud ; les Indes sont agitées ; les escadres d'Asie ont reçu les ordres du Parlement ; la guerre contre la France est imminente... Or, pour se soutenir d'un côté contre les armées révolutionnaires, de l'autre contre les peuplades indiennes, de l'autre contre les mécontents d'Irlande et les vagabonds intérieurs, l'Angleterre, selon toute apparence, ménagera ses ressources et n'en risquera point en Sicile : neutralité temporaire et forcée de ce côté-là.

LE COMTE RICCI

L'Autriche ?

MORGANE

L'Autriche est une alliée, sans le savoir. Elle verra, sans déplaisir, de nouvelles discordes à Naples et temporisera pour l'intervention armée, espérant profiter plus tard de la faiblesse d'une nouvelle dynastie pour étendre ses possessions italiennes.

SPECIALE DE SAINTOS

Mais l'Espagne ?

Morgane, en répondant, promène son compas sur la carte.

MORGANE

La Péninsule est distraite par les Antilles, le littoral Sud et l'Amérique ; elle est troublée aussi

par la Révolution française ; elle ne peut intervenir sans de nouveaux traités avec les puissances, ce qui exige du temps.

D'ASSUNTA

Et Rome ?

MORGANE

Rome a tressailli au souffle de liberté qui passe déjà, la nuit, sur le sommeil des rois !...

Relevant la tête.

D'ailleurs, Messieurs, s'il faut la guerre, eh bien ! nous ferons la guerre !... Rien, vous le savez, n'excite un peuple à conserver un gouvernement nouveau, comme de voir les étrangers vouloir le forcer d'en accepter un autre et se mêler de ses affaires ; la guerre nous consoliderait, loin de nous perdre ! et pour le surplus, nous saurions la soutenir aussi bien, je pense, qu'un Lord Acton !...

Les conjurés se consultent du regard.

MONTECELLI

Tout cela, Duchesse, nous paraît supérieurement aperçu : comme vous dites : Vienne la guerre !..

D'ASSUNTA

Le complot ! Le complot !

SPECIALE DE SAINTOS

Oui ! Oui ! Examinons les moyens d'explosion dont nous pouvons disposer !...

MORGANE

Ces moyens, les voici ! Vous êtes vice-amiral,

monsieur de Santos !... M. le Chevalier d'Assunta commande, en second, le fort Saint-Erasme ; monsieur le Comte Ricci, vous êtes écuyer du Roi ; vous avez, Milord, votre yacht de plaisance monté par cinquante marins d'Angleterre dévoués et choisis ; vous enfin, monsieur le Comte de Montecelli, vous êtes chambellan de la Reine ; moi, j'ai, depuis trois années, amassé cent mille sequins. Veuillez, maintenant, présenter le problème du soulèvement, monsieur d'Assunta.

D'ASSUNTA

Il nous faut d'abord une émeute, pour couvrir la mort du Roi, pour légitimer celle de Lord Acton et porter le poids de toutes les exécutions particulières auxquelles il nous faudra faire face. Le trouble et l'effroi de la cour causés par cette émeute seront faciles à persuader ; l'homme inconnu et mystérieux qui, d'après vos paroles, est derrière vous, madame, sera considéré comme un véritable sauveur. Le problème est donc de créer cette émeute, inconsciente d'elle-même et de ses résultats, instantanée sur un signe, éclatant sur différents points de la ville, inattendue, toujours prête, et sans trahison possible.

MORGANE

J'ai résolu ce problème et je m'étonne que la solution vous en ait échappé si longtemps, Mes-

sieurs !... Elle est simple et tient dans un seul mot.

LORD PEMBROKE

Lequel ?

MORGANE, après un silence.

La famine.

Mouvement de surprise et d'hésitation parmi tous les conjurés.

SPECIALE DE SAINTOS, se récriant.

La famine !... A Naples ! instantanée !... Ah ! par exemple.

D'ASSUNTA

Et les greniers !...

MONTECELLI

Et les vaisseaux d'approvisionnements !...

LE COMTE RICCI

Et les provisions d'aliments !...

LORD PEMBROKE

Impossible !...

MORGANE

Il est vraiment singulier, Messieurs, que vous me supposiez capable de prononcer le mot famine, moi qui, depuis trois années, y songe toujours, sans avoir vu et approfondi les premières difficultés qui vous sautent aux yeux immédiatement !... mais, je m'y attendais. Votre entendement est absolument conquis par une idée secondaire, inhérente pour vous au mot famine, et qui, pour moi, en est tout à fait distincte. C'est l'idée de *durée*.

Il n'est aucunement nécessaire que la famine *dure* longtemps, puisqu'il ne nous faut que trois heures d'émeute sérieuse pour tout accomplir !... Il y a, là-bas, au Pausilippe, à la Mergellina, à Civittà-Castellana, à la strada San-Giovannino, trente mille lazzaroni qui ne s'en serviront même que comme d'un prétexte pour marcher sur la Villa-Reale.

MONTECELLI

Soit ; mais encore faut-il...

MORGANE, à Santos.

Monsieur le vice-amiral, pouvez-vous me dire, à un jour près, quand les vaisseaux d'approvisionnement seront en vue, dans le port de Naples ?

SPECIALE DE SAINTOS

Le 20 février, madame la Duchesse : le premier jour du carnaval !

MORGANE, pâle et les regardant tous.

Alors, Messieurs, je vous annonce la révolution de Sicile pour le matin même. Vous avez dix jours pour mettre ordre à vos affaires. Voici le complot :

Les conjurés écoutent avec une attention profonde.

Le 19, à dix heures du soir, M. le Comte de Montecelli, chambellan de la Reine, prendra sur lui d'annoncer, en audience extraordinaire, chez Sa Majesté, Son Excellence le vice-amiral.

S'adressant à Santos :

Vous obtiendrez, à la minute, un retard d'un

jour d'entrée pour les vaisseaux, à cause du temps et des dangers du mouillage. La Reine signera. Lord Acton n'étant pas au palais ce soir-là, mais au bal masqué de l'envoyé de Florence — [la duchesse de Menteleone, qui s'y trouvera invitée, l'y retiendra], — Lord Acton, dis-je, ne sera pas averti, de suite, de cette signature. Le retard de ces vaisseaux serait de peu d'importance, en lui-même : mais Lord Acton, spéculant précisément sur leur entrée le lendemain, aura donné l'ordre la veille [— le 19, toujours] — de faire fermer les greniers de l'État, afin de profiter de la hausse où se trouveraient, par suite de cette clôture, les approvisionnements étrangers de ces vaisseaux ! Cela, Messieurs, serait pour lui d'un bénéfice d'environ quatre cent mille francs, réalisé à l'insu de tout le monde, même et surtout de la Reine. Maintenant, le 19 au soir, également, je ferai négocier et enlever, pendant toute la nuit, les provisions des trois principaux quartiers sud, de Naples, par des gens à vous et à moi, à l'aide de mes cent mille sequins !... De sorte que Naples, le 20 au matin, se réveillera les greniers fermés, les vaisseaux d'approvisionnements que l'on attendait, hors de vue, les provisions immédiates des trois quartiers populaires disparues, Lord Acton et la Reine endormis et fatigués de la fête, la Villa-Reale ignorant ce qui se passe et nos trente mille lazzaroni, exactement à

jeun, travaillés par une centaine de meneurs et de marchands mécontents !...

D'ASSUNTA

Mais, Milord Acton, dès les premiers cris, donnera l'ordre immédiat d'ouvrir les greniers !...

MORGANE

Et M. le Comte Diomède Ricci, écuyer du Roi, sera debout, ce matin-là, dans l'antichambre de Milord Acton, et recevra cet ordre ; mais loin de le porter à destination, il viendra nous rejoindre, ce qui nous fera gagner une heure décisive, au moins. — Le peuple se portera vers la Villa-Reale avec des cris de mort et des mains armées !...

LE COMTE RICCI

Mais les troupes ?...

MORGANE

...descendront du Pausilippe ! Le peuple, pris entre les soldats et la forteresse serait dans une position misérable, en effet, si M. d'Assunta n'était pas lieutenant du Saint-Erasme et, par un tir savant, n'envoyait ses boulets par-dessus la canaille, décapiter les soldats du Roi !... L'émeute continuera de grossir, de monter, la manœuvre des canons de Saint-Erasme paraîtra due au trouble du premier moment...

SPECIALE DE SAINTOS

Mais, enfin, le Roi, la Reine, la Princesse Horatia, Lady Harte et Lord Acton peuvent se déterminer

à fuir de suite, vu la soudaineté du danger croissant !...

MORGANE

Je l'espère bien !... Ah ! ça, monsieur de Saintos, dans quel but voudriez-vous donc que nous fissions une émeute pareille si ce n'est précisément en vue de celui-là ?...

SPECIALE DE SAINTOS

Eh bien, ils fuiront et reviendront, de suite, avec une douzaine de mille hommes nous écraser !...

MORGANE

Vous oubliez une chose ; ils fuiront : soit.

Sinistre.

Par où ? par l'une des quatre issues secrètes de la Villa-Reale ; or, à l'extrémité de chacune d'elles ils tomberont sur un poste des marins anglais de lord Pembroke, qui, — sans les connaître, — feront feu sur eux, à coups de carabine !... Cinq minutes après, la place sera libre.

LE COMTE RICCI, avec un frisson.

Oh ! c'est effrayant !...

SPECIALE DE SAINTOS

Mais s'ils ne fuient pas !...

TOUS LES CONJURÉS

Oui !... S'ils ne fuyaient pas ?...

MORGANE

S'ils avaient cette profondeur ?...

Froidement.

Eh bien, Messieurs, s'ils ne fuyaient pas, nous serions décapités tous les six, voilà tout.

Un silence.

Allons !... soyez tranquilles. Ils fuiront !... Vous oubliez que j'ai cent moyens secondaires pour les y pousser, et que je serai là !...

SPECIALE DE SAINTOS

Mais s'ils font dire au peuple...

MORGANE

Dire quoi ? Au milieu des pétilllements de la fusillade, des hurlements et des canons !... Perdez-vous le sens, mon cher Santos ?

D'ASSUNTA

Si, dans une sortie, ils font prisonniers quelques-uns des chefs ?...

MORGANE

Quels chefs ?... Il n'y aura d'autres chefs que nous ! Personne ne saura rien et l'on se battra, vous dis-je, avec un acharnement d'autant plus terrible que, de part et d'autre, personne ne saura réellement pourquoi. Les meneurs se poussent, crient et marchent ! Ils ont des jambes, des bras et un coutelas ; avec cela on fait bien des choses.

Les conjurés se taisent, stupéfaits.

Messieurs, c'est infallible : le reste va de soi ; nous suivrons, dans le détail, l'inspiration du moment. Je défie de me présenter désormais une

objection sérieuse. Le plan du complot, de l'insurrection et de son but me paraissent suffisamment discutés, passons à la troisième et dernière question.

MONTECELLI, solennellement.

Madame, vous nous voyez dans l'admiration, le saisissement et la résolution. Votre audace est de celles qui s'imposent et qui entraînent : nous sommes prêts à mourir. Si nous acceptons de tremper dans ces combinaisons funestes, c'est aussi par enthousiasme pour votre génie !... Avec vous la victoire, sans vous la défaite. Avec nous, le relèvement de la patrie !... S'il faut du sang pour cela, que ce soit le nôtre ou celui de nos concitoyens, nous sommes prêts à le faire couler. Si nous sortons de la mêlée riches et glorieux, tant mieux pour nous, cela est juste !

Ici paraît, au fond de la scène, Sergius d'Albamah vêtu de noir, magnifique, le cordon violet au cou, la main sur la garde de son épée.

Sinon, nous ne regretterons qu'une chose à nos derniers instants, ce sera de voir tomber, perdue pour l'admiration du monde, une tête aussi belle que la vôtre !...

TOUS LES CONJURÉS

Bravo, Ettore !

MORGANE

Messieurs, vous me remercirez le 21 au soir, dans la salle du Trône. Du calme, en attendant.

Décidons encore la dernière question ! Le sceptre est donc libre ; la cour bouleversée ; nos amis et affidés, nos créatures enfin, parlent et obéissent ; mais il faut quelqu'un à notre tête ; il faut que de nouvelles mains osent toucher le manteau royal ; qu'un front nouveau ceigne le bandeau suprême et qu'une voix forte commande !...

TOUS LES CONJURÉS

C'est vrai ! C'est vrai !...

LE COMTE RICCI

Mais qui prendra la place libre ?... qui la demandera ?...

SCÈNE ONZIÈME

LES PRÉCÉDENTS, SERGIUS D'ALBAMAH

SERGIUS D'ALBAMAH, s'avançant, d'une voix forte et tranquille.

Moi, Messieurs.

Les conjurés se retournent, l'aperçoivent, et terribles, dégainant tous, ils se précipitent et l'entourent, leurs épées nues sur sa poitrine.

TOUS LES CONJURÉS, farouches

Qui es-tu !... Nous sommes trahis !...

SERGIUS

Silence !... Un trône se prend et ne se demande pas.

Il marche, les épées s'abaissent.

Monsieur de Santos, je vous fais grand-amiral,

Prince de Bénévent et commandant en chef des forces navales de Sicile ; monsieur le Comte de Ricci, je vous fais président du Conseil de la Junte, ministre de la Guerre et grand-cordon des ordres ; monsieur le Comte de Montecelli, je vous fais duc de Castellamare et chancelier du royaume ; monsieur le Chevalier d'Assunta, je vous nomme grand-maître de l'artillerie et gouverneur général des forteresses de l'État ; Milord Cleesbur, je vous ferai nommer ambassadeur d'Angleterre à Naples, grand-commandeur de Charles III d'Espagne, et je vous obtiendrai la main de la Duchesse de Fitz-Hartz.

MORGANE, se levant, grave.

Vive le Roi !...

TOUS LES CONJURÉS, se découvrant et agitant leurs épées.

Vive le Roi !...

SERGIUS, tirant son épée et l'étendant au milieu d'eux.

Jurez-moi soumission sur ce glaive, Messieurs.

Tous, glaives étendus.

Nous jurons !...

SERGIUS

Il suffit.

Remettant son épée au fourreau.

Tout est bien arrêté, n'est-ce pas ?...

MORGANE

Oui, tout !...

Elle le regarde avec une admiration exaltée et les yeux brillants.

SERGIUS, calme, descendant au bord de l'avant-scène, à gauche.

Alors, reprenons nos masques en attendant la victoire !... Je vous donne rendez-vous à Naples, à la Villa-Reale, le 20 février, au matin. — Maintenant, la séance est levée.

TOUS LES CONJURÉS

A Naples ! A Naples ! A Naples !...

Morgane remonte la scène vers la porte du fond.

SCÈNE DOUZIÈME

LES MÊMES, SIONE DE SAINTOS

SIONE, entr'ouvrant la porte.

Oh !... pardon !...

Elle veut se retirer, confuse, à la vue de tout ce monde.

MORGANE, la prenant par la main et la conduisant près de l'amiral.

Entre, chère enfant !... Voici ton oncle, le Baron de Santos, qui veut t'embrasser avant son départ !...

SIONE, toute joyeuse.

Ah ?

Au baron de Santos.

Quoi ! c'est vous !... mais embrassez donc votre enfant !...

Elle l'embrasse.

SERGIUS, à part, tressaillant.

Quelle est cette voix !... Est-ce que je rêve ?...

SIONE, causant avec Santos.

N'est-ce pas, je suis devenue grande ?... Vous

ne me reconnaissez pas ? C'est moi ! votre petite Sione, cependant !... Comme c'est méchant d'oublier ceux qui vous aiment !...

SERGIUS, à part.

Sione !... Je me trouble ! O ciel !...

SPECIALE DE SAINTOS, à Sione.

Ma nièce, je vous apporte un présent pour le fiancé que Dieu vous a choisi !

MORGANE, descendant la scène vers Sergius, à part.

Ce traître en cheveux blancs qui ose parler de Dieu !...

A Sergius.

Que dites-vous, seul, à voix basse, ô mon prince !... mon bien-aimé !

SERGIUS

Rien.... Je me demande quelle est cette jeune fille qui cause dans l'ombre, avec l'amiral ?... Je ne la distingue pas bien ; non, cette lampe m'aveugle !... Je ne vois pas bien les traits de son visage !

MORGANE, souriante.

Se peut-il que je ne t'en aie pas encore parlé ! C'est ma belle enfant ! ma filleule que j'aime éperdument, oh ! comme si j'étais sa mère ! C'est la douce petite Sione ! Vous avez donc pris toutes mes pensées, que j'ai oublié de vous le dire ! Venez : je veux vous présenter l'un à l'autre : vous son frère aîné et son royal cousin !

SIONE, s'approchant.

Vous veillez tard, belle marraine, et vous avez une compagnie nombreuse pour le château...

A part.

Quel est donc ce jeune homme qui se détourne ?...

A la duchesse.

Ne me donnerez-vous pas le baiser de la nuit ?

SCÈNE TREIZIÈME

LES PRÉCÉDENTS, LEONE

LEONE, aux conjurés qui mettent leurs manteaux.

Les chevaux tout sellés sont dans la cour et vous attendent, Messieurs !

SIONE, apercevant Sergius.

O mon Dieu !

Elle se trouve mal et tombe sur une chaise, les yeux fermés.

SERGIUS, froidement et s'approchant de Sione.

Qu'a donc cette jeune fille, Morgane ?

Il s'agenouille près d'elle et lui prend la main.

MORGANE lui donne un flacon.

Peu de chose : elle est faible et sujette à cela : ce n'est rien. — Ayez la bonté de vous éloigner un peu, Messieurs !

SIONE, oppressée.

Je souffre, mais je vais mieux.

Après un long regard de Sergius à Morgane.

C'est passé.

Morgane se détourne vers les seigneurs, comme pour les rassurer et les accompagner ; Leone, éloigné, regarde Sione et Sergius ; puis, surprenant leurs regards, il tressaille.

LEONE, à part.

Ils s'aiment !

La toile tombe.

Fin du Deuxième Acte.

ACTE TROISIÈME

Le grand salon de la Reine, au Palais-Royal de Naples. Les pans coupés des troisièmes plans, à droite et à gauche, laissent voir les autres salons, remplis, vers la fin de la première scène, de seigneurs et de dames en costume de carnaval.

A droite, premier et deuxième plans, le mur du palais forme portique sur l'entrée bordée d'un balcon de jaspe des terrasses de fleurs qui donnent sur la Chiaja. Des aloès et des rosiers de Smyrne dépassent un peu. Une statue antique d'Hermès est placée à l'angle du troisième plan, où recommence le mur de marbre.

A gauche, depuis la deuxième moitié du premier plan jusqu'au troisième, estrade sur laquelle s'élèvent les deux trônes de velours écarlate, surmontés du dais royal aux armes de Sicile. Des pliants et des tabourets d'ivoire sont disposés sur les degrés de l'estrade, qui s'avance en scène en prenant le quart de la longueur du théâtre. — Au fond, au milieu, porte.

Tapis : tentures d'étoffes d'Orient ; lustres éteints.

Au lever du rideau, la Reine MARIE-CAROLINE est assise, à gauche, au premier plan, entre deux de ses dames d'honneur. L'une d'elles tient un miroir ; elle est assise sur un coussin au pied de la Reine : l'autre présente un coffret de rubans et de pierres précieuses.

Milady HAMILTON et la duchesse MORGANE, toutes deux en costume de cour, en hermines et en parures duciales, jouent aux échecs sur un petit guéridon au milieu de la scène : le comte de MONTECELLI, habillé en fou, mi-partie de soie blanche et bleue, avec sonnettes, se tient debout, une folie à la main, entre les deux duchesses. — Il n'est pas midi.

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE MARIE-CAROLINE, LADY HAMILTON, MORGANE, LA PRINCESSE HORATIA SOFONISBA, LA CHANOINESSE EUFRASIA TORELLI, LE COMTE DE MONTECELLI.

LA REINE, achevant sa parure.

Monsieur de Montecelli, vous ferez disposer les musiciens et les jongleurs sur les terrasses pompéïanes.

Se détournant.

Non, Horatia : ces rubans de pierreries dans mes cheveux, plutôt.

LADY HAMILTON, souriante, froide et traînant ses paroles.

Laissez. Je veux vous féliciter encore au sujet de cette mission dans les Calabres, Duchesse !... Ce portefeuille contenait des notes indispensables à la sécurité du Chevalier Acton et je craignais qu'elles ne fussent égarées... — C'est toujours à vous de jouer. — Et nulle fâcheuse rencontre ?...

MORGANE, jouant.

Aucune, Milady.

MONTECELLI

La Duchesse d'Hamilton perd, sur le coup, son évêque noir.

LADY HAMILTON

En effet, cette défense de la tour est merveilleuse...

LA REINE, de loin, à lady Hamilton.

Vous savez que le Roi doit ouvrir, lui-même, ce matin, le carnaval de Naples, Lyonna ?...

LADY HAMILTON, dépliant son éventail.

Et, selon toute espérance, Votre Majesté aussi ?...

LA REINE

Oh ! nous obéissons à la belle fantaisie d'un prince qui applaudissait hier encore, en personne, à San-Carlo, la musique de Lulli. — Vous n'y étiez point, Morgane ?...

MORGANE

Je n'étais pas à Naples, Madame.

LA PRINCESSE HORATIA SOFONISBA

Depuis quelque temps, la Duchesse de Poleastro, notre belle amie, paraît s'éloigner de la cour !...

LA REINE

Et je lui en veux de nous priver ainsi !

La Reine se lève.

Revenez donc à nos petits soupers, Morgane ?... Emma Lyonna m'a dessiné son pas du schall : je l'ai vainement essayé : mais elle !... Avec la ceinture d'opales, on croirait voir tournoyer des

gerbes de roses blanches nouées par un bracelet d'étincelles !... Et puis, je viens de recevoir d'Allemagne un clavecin d'une perfection rare, sur lequel je joue déjà des tercets à Sappho, de notre poète Gozzi, mis en musique... Devinez ! — Encore par cette enchanteresse d'Hamilton !...

Sur la fin de cette phrase, la Reine s'est approchée derrière le pliant d'Emma Lyonna, à laquelle elle joint ses bras autour du cou.

MORGANE

Votre Majesté me promet des minutes heureuses.

LADY HAMILTON, essayant doucement de se dégager.
Si madame la Reine devient flatteuse aussi...

LA REINE

Ce sera désespérant !...

SCÈNE DEUXIÈME

LES PRÉCÉDENTS, LORD ACTON,
s'avançant vers la Reine.

LA REINE, continuant.

C'est vous, Acton !... déjà sous ce costume de chevalier romain ?...

LORD ACTON

La Reine sait que je reviens du bal de l'ambassadeur de Toscane ?...

LA REINE

Et que la belle Duchesse de Monteleone vous y a retenu toute la nuit !

Elle lui tend sa main à baiser et très enjouée, retient celle du ministre.

Cette main, qui nous a gagné, d'un trait de plume, toute les citadelles du Piémont, la voici prisonnière, enfin !... Ah ! Chevalier ! un premier ministre, épris à la façon d'un page, nous inquiète pour le salut de l'État ! Vous confondrez bientôt les affaires et les jeux-partis ; vous allez prendre, incessamment, la carte du royaume des Deux-Siciles pour celle du pays du Tendre et nous ne pourrons, à l'avenir, déférer de vos actions que près de Milady, souveraine des cours d'amour du monde !... Tenez ! Ce matin même, nous avons eu ouï-dire que des groupes singuliers se formaient, déjà, dans les rues de Naples et sur le Pausilippe !

LORD ACTON

Que Votre Majesté n'en prenne pas le moindre ombrage ! J'ai fait arrêter l'un des armateurs imprudents qui causaient ce trouble, et tout s'est calmé. — Souffrez que j'aie l'honneur de vous présenter cet album de pastels anglais de la part de la Princesse de Selva !...

LA REINE

Voyons.

Le comte de Montecelli s'est approché de la princesse Sofonisba et s'éloigne avec elle vers les salons.

LADY HAMILTON

Vous êtes une adversaire dangereuse, Morgane : on ne peut lutter contre vous. J'abandonne...

Elle se lève, puis, à part.

Le Marquis d'Ast devrait être ici depuis une heure !... Que fait-il ?...

Se retournant.

Et vous êtes remise du voyage, n'est-ce pas ?

MORGANE, affectueusement.

Mais je n'étais nullement fatiguée, chère Milady : j'étais soutenue par l'idée de vous être agréable.

LADY HAMILTON

Que vous êtes gracieuse et charmante !

A part, regardant Morgane qui s'approche de la Reine.

Ce sourire ?... Le Marquis d'Ast est mort.

Sur un signe de lady Hamilton, le ministre quitte la Reine et s'approche : il salue, en passant, la duchesse de Poleastro qui vient, auprès de la Reine et de la chanoinesse Eufrasia, s'incliner sur les pastels.

LADY HAMILTON, à voix basse.

Quelles nouvelles de l'intérieur, Milord ?

LORD ACTON, de même.

Du Gouvernement ? mais aucune... Ah ! si ; — une évasion dans une prison des Calabres, il y a dix jours. — Les nouvelles de France, toujours les mêmes : inquiétantes.

LADY HAMILTON, le regardant fixement.

Une prison, dites-vous ? — En Calabres ?... il y a dix jours ! Laquelle ?

LORD ACTON

Città-Lazzara.

LADY HAMILTON

Plus bas. — Le nom du prisonnier ?...

LORD ACTON

Un certain Chevalier d'Albamah, descendant, paraît-il, de la maison princière de Souabe, un détenu politique, un jeune homme. Sa tête est mise à prix.

LADY HAMILTON, à part.

D'Albamah !... Mais c'était le nom du fiancé de la Comtesse de Saintos autrefois !... Sergius d'Albamah !...

Fronçant les sourcils.

Nous disons donc : l'évasion du Chevalier, la date, la disparition du Marquis d'Ast, le retour de Morgane, le silence... Oh ! la sorcière Jahëli pourrait bien y avoir vu clair, dans son miroir de magie !...

LORD ACTON

Vous êtes soucieuse, Milady ?... Cette nouvelle insignifiante paraît même vous impressionner !

LADY HAMILTON

Et pas de preuves !... Je ne puis avertir la Reine !.. N'importe !

Haut.

Milord, pas un signe d'étonnement : continuez de sourire. Vous allez, à l'instant, donner des ordres

pour que l'on recherche, dans tout Naples, M. le Marquis d'Ast. — Si, dans une heure, nous n'avons pas de ses nouvelles, vous manderez le capitaine des gardes, M. de San-Vaënza : vous lui délivrerez l'ordre d'arrêter, séance tenante et devant toute la cour, Madame la Duchesse de Poleastro qui cause avec la Reine en ce moment.

LORD ACTON, tressaillant.

Vous dites ?...

LADY HAMILTON

Prenez garde. Je dis l'ordre d'arrêter la Duchesse de Poleastro.

LORD ACTON, après un moment.

Je connais la prudence de Lady Hamilton : cela me suffit.

Tout haut.

Dans une heure, soit !...

MORGANE, à elle-même, avec un sourire glacé.

Dans une heure.

LORD ACTON

Et jusque-là ?... Surveillance ?...

LADY HAMILTON

C'est elle qui nous surveille. Une seule personne, ici, peut se défendre contre sa pénétration et son intrépidité, je vous assure.

LORD ACTON

Et c'est ?...

LADY HAMILTON, tranquillement.

C'est moi.

Comme à elle-même.

L'arrêter, sans retard, serait même une mesure de prudence, et cela vaut mieux. — Milord, veuillez bien me signer l'ordre à la minute : je me charge de son exécution.

Lord Acton va s'asseoir, au fond, et écrit l'ordre.

SCÈNE TROISIÈME

LES PRÉCÉDENTS, *moins* LE COMTE DE MONTECELLI
et LA PRINCESSE HORATIA, LEONE

LEONE, se présentant au fond de la scène.

Milady Ambassadrice d'Angleterre ?...

LADY HAMILTON, se détournant, à part.

Le page du Marquis d'Ast !... Enfin !...

A Leone.

Approchez !...

LEONE

Le Marquis d'Ast a l'honneur de présenter ses hommages à Sa Grâce la Duchesse d'Hamilton et m'envoie la prévenir qu'il se rendra près d'elle, dans les appartements de la Reine, avant midi.

LADY HAMILTON, surprise.

C'est bien.

A part.

Il est étrange que je me sois trompée !...

Lord Acton revient lui offrir l'ordre. — Après une indécision rapide, elle le serre dans son corsage.

Attendons. — Si je consultais encore Monna Jahëli ?...

Leone s'incline et va s'accouder au socle de la statue où il reste immobile toute la scène. — Lord Acton retourne, impassible, vers la Reine.

MORGANE, à elle-même, en se dirigeant vers la duchesse d'Hamilton.

Le courageux enfant !...

L'heure sonne, Morgane s'arrête et écoute.

Dix heures !... les chaînes du pont sont tombées ; la révolution commence !... Voici l'heure !... elle marche : les sourds battements de mon cœur sont le bruit de ses pas invisibles !...

LADY HAMILTON, à demi détournée, le regard fixe et terne.

Oh !... je devine le rôle du Chevalier d'Albamah dans le jeu de Morgane et je crois comprendre, à peu près, tout ce qui s'est passé !... Et d'Ast qui ne revient pas !... Pourquoi l'a-t-il laissé échapper ?... Voudrait-il aussi me trahir ?

LA REINE

Milord, le ravissant album !... Vous remercirez la princesse de Selva de la part de Marie-Caroline !...

Lady Hamilton a pris gracieusement le bras de Morgane, les deux duchesses se promènent ensemble et rêveuses devant les terrasses. Au moment où elles se détournent, deux seigneurs vêtus de dominos de velours écarlate passent au fond de la scène, à l'extérieur, en causant. — Le premier garde

son loup de pourpre sur son front, le second est démasqué : c'est lord Pembroke. Ils passent de gauche à droite, dans les galeries du fond et disparaissent.

LADY HAMILTON, regardant le masque rouge, à part.

Le Roi !...

MORGANE

Savez-vous, Milady, à quelle personne le Baronnet donne le bras, en ce moment ?

LADY HAMILTON

Vous avez de bons yeux, Duchesse !

LA REINE, se levant, à lady Hamilton.

Et nos déguisements, Lyonna !

Morgane, seule, remonte la scène, et s'appuie à l'angle de l'un des pans coupés, d'où elle considère les autres salons.

SCÈNE QUATRIÈME

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE DE MONTECELLI
revenant.

MONTECELLI, s'avançant vers le groupe de la Reine.

J'ai l'honneur de prévenir Sa Majesté que l'on entre dans les palais et dans les jardins.

LA REINE, presque sur le devant de la scène.

A propos, ma chère Eufrasia, l'abbaye des Camaldules de Salerne est vacante ; vous recevrez ce soir la nomination d'abbesse que vous avez sollicitée. — C'est une sombre demeure et dont les grilles ressemblent à une prison...

LA CHANOINESSE EUFRASIA TORELLI, d'une voix lente et grave.

Elle me convient telle qu'elle est, Madame ; que Votre Majesté daigne agréer mes sentiments de reconnaissance et de soumission... Je venais, précisément, de recevoir une lettre de la jeune Comtesse Sione de Santos, qui demande à prononcer les vœux, et je ne savais si la communauté...

LADY HAMILTON, tressaillant, à part.

Sione !... la Comtesse de Santos prend le voile !... Alors, c'est que le Chevalier d'Albamah doit être devenu l'amant de la Duchesse de Poleastro !... Je devine ! Il est ici !... --- Bien ! Tout à l'heure, ce sera terrible.

Leone traverse le théâtre et quitte la scène.

MORGANE, se détournant au fond.

Milord Acton ?

LORD ACTON

Madame la Duchesse ?...

MORGANE, paisible.

Votre bras.

Lord Acton s'approche d'elle et ils entrent en causant dans les salons.

LA REINE, s'éloignant avec lady Hamilton.

Dis-moi, te plaisent-elles, les pommes de senteurs ?... Elles sont préparées, par mon médecin, Cyrillo : je l'ai prévenu de t'en envoyer quelques-unes.... mais que signifient tes beaux yeux inquiets ?...

LADY HAMILTON, qui suit Morgane des yeux.

Oh ! ma belle Majesté, ce n'est rien, je vous assure !... La Duchesse de Poleastro nous est revenue, seulement, plus adorable que jamais, je trouve.

LA REINE, se méprenant.

Tais-toi, folle !... Et viens vite, ou nous serons rencontrées !...

Se retournant.

On me suit, Eufrasia.

Elles disparaissent à gauche, au moment où rentrent lord Pembroke et le Roi toujours masqué.

SCÈNE CINQUIÈME

LE ROI, *masqué*, LORD PEMBROKE, LE COMTE DE MONTECELLI, *debout près de l'échiquier*, puis SPECIALE DE SAINTOS.

MONTECELLI, à part.

Lord Pembroke n'aurait-il pas reconnu le Roi ?...

LORD PEMBROKE, à part.

Je crois que ce seigneur deviendrait l'un des nôtres avec plaisir.

Haut.

Puisque l'identité assez étrange de nos costumes nous a rapprochés, Monsieur, je me permettrai de vous demander si, — de tous les événements diplomatiques dont je vous ai parlé et sur le côté mystérieux desquels je crois avoir appelé votre

attention, — il ne ressort pas, pour vous, une chose au moins fort possible aujourd'hui.

LE ROI

Une révolution en Sicile ?...

Le vice-amiral se présente, au fond de la scène, en domino noir.

LORD PEMBROKE

Et qui en sortirait !... Il faut s'aguerrir avec ces idées !

Ils passent et disparaissent à droite.

SCÈNE SIXIÈME

LE COMTE DE MONTECELLI,
SPECIALE DE SAINTOS

MONTECELLI, regardant les deux masques s'éloigner, à part.

Par Saint-Catilina !... Le Baronnet voudrait-il, sans le savoir, faire entrer le Roi dans le complot ?...

Haut.

C'est vous, Saintos ?

SAINOTOS, se frottant les mains et à voix basse.

L'insurrection se décide !... les affûts de la forteresse sont pointés contre la Villa-Reale !...

MONTECELLI, inquiet et à part, le considérant.

Si je lui jouais quelque tour, capable de distraire tout le monde ?... Cela gagnerait dix minutes au moins, — et les minutes, c'est la victoire !... — Oh ! quelle idée superbement bouffonne !

SAINTOS, prenant une prise et à demi-voix.

Figurez-vous que l'on a promis une somme ronde au second du Chevalier d'Assunta !... de sorte que c'est un homme sûr, et l'on peut compter sur de terribles paquets de mitraille !... Le Prince est prévenu : nous sommes tous ici, en costumes de bataille, sous nos dominos.

On entend, au loin, des mesures de valse.

C'est cela ! dansez !... Tout à l'heure nous battons la mesure.

Il ébauche un entrechat suivi d'un jeté-battu.

MONTECELLI, brusquement.

Mon cher Speciale, la Baronne de Santos est ici !...

SAINTOS, s'arrêtant court, une jambe en l'air.

Bah !...

Il recule. Un silence.

Vous m'étonnez !... Arabella ? Je l'ai laissée en son château, charmée de la campagne !...

MONTECELLI, agitant ses grelots.

Vous venez d'apercevoir Lord Pembroke donnant le bras à un masque de tournure toute martiale ?

SAINTOS, pâlisant.

Oh ! oh !... Qu'entends-je ? le Baronnet... Où voulez-vous en venir ?

MONTECELLI

Comme ils passaient ici tout à l'heure, j'ai ouï le nom d'un illustre marin de la Sicile !

SAINTOS, avec un rire contraint.

Mais, vous m'effrayez, Comte!... et je ne sais quels soupçons...

MONTECELLI

Enfin, mon vieil ami, j'ai cru distinguer, sous la dentelle du loup de soie rouge, obstinément fixé sur le visage du domino, oui, j'ai cru distinguer quelque chose comme des moustaches !...

SAINTOS, naïvement.

Des moustaches !... c'est ma femme !...

Il chancelle.

MONTECELLI, le soutenant.

Du courage, Santos !...

SAINTOS, accablé.

Plus de doute !...

MONTECELLI

Il est temps encore, peut-être, d'éviter un malheur... ils vont revenir ici ; attendons-les : mais, pas de scandale ! Songez que des intérêts plus graves et plus effrayants... Voyons, Santos, voyons !...

A part.

Diable !...

SAINTOS, levant la tête et le regardant en face.

Plus graves ! Allons donc !

Il recule.

Vous voulez rire ?...

Après une pause

J'aurai son sang.

Pendant la fin de cette scène, les salons se sont remplis et l'on entend, de loin, des mesures de valse. Plusieurs groupes sont entrés au fond de la scène, parmi lesquels se trouvent Morgane et le comte Ricci, tous deux en dominos noirs et tenant leur masque à la main.

SCÈNE SEPTIÈME

MORGANE, SPECIALE DE SAINTOS, LE COMTE RICCI, LE COMTE DE MONTECELLI, *Dames et Seigneurs, Pages, puis* LE CHEVALIER D'ASSUNTA

LE COMTE DE RICCI

Faites attention à l'amiral, Madame : voyez ; il se trouble et il est pâle.

MORGANE, à elle-même, après un coup d'œil sur Santos.

Oh !...

Elle s'approche toute gracieuse.

Notre Sione était radieuse, ce matin, Monsieur de Santos !

Montecelli remonte vers le comte Ricci.

SAINTOS, égaré et la saluant.

Duchesse...

MORGANE, une fois près de lui, changeant de visage et d'une voix brève et basse.

Est-ce que vous allez vous évanouir ?... Tout à l'heure, Sergius d'Albamah, sous son masque, offrait des dragées aux dames de la cour ! M. de Montecelli jouait au volant avec la demoiselle d'honneur, la Princesse Horatia !... M. d'Assunta

disait la bonne aventure à une magicienne et Lord Pembroke empêchait le Roi de se rapprocher de certains masques ! — Mais ne pâlissez donc pas ainsi !... Oubliez-vous où nous sommes et ce qui se passe... et qu'un soupçon...

SAINTOS, très agité.

Madame la Duchesse, je me suis trouvé, le premier, à quatre abordages...

MORGANE

Qu'avez-vous ?... Mais mon cœur ne bat pas une pulsation de plus, à moi ! Je ne vous reconnais pas, amiral ! Jouons notre tête avec calme !

SAINTOS, étonné.

Ma tête !... S'il ne s'agissait que de ma tête...

MORGANE, de même.

De quoi s'agit-il donc ?

SAINTOS, troublé.

Eh ! de ma femme !... Je sais tout ! — Elle est ici ! à ce bal ! enlevée par le Baronnet !...

Un silence.

Que feriez-vous à ma place ?...

Il se croise les bras.

MORGANE, sinistre.

Ah !... trêve de folies, mon cher Santos, n'est-ce pas ?... Vous penserez à cela plus tard !...

Rumeurs parmi les groupes, au fond de la scène.

LE CHEVALIER D'ASSUNTA, paraissant en domino rose.

Par saint Janvier, messieurs !... La sorcière est

trop séduisante pour être brûlée vive, selon ses mérites, mais elle vient, en vérité, de surprendre toute la cour !

MONTECELLI, près de Morgane.

Madame, voici l'ennemi !...

SCÈNE HUITIÈME

LES PRÉCÉDENTS, LADY HAMILTON, *masquée et portant un costume de magicienne*, puis SERGIUS D'ALBAMA.

MORGANE, se retournant et s'avançant vers lady Hamilton.

A part.

Le commencement du combat ?... Soit !

Haut.

Charmeresse, pour ce ruban, parle-moi de l'avenir !...

LADY HAMILTON, au milieu de la scène.

Du présent, si tu veux ; c'est tout un !

MORGANE

Où l'apprends-tu ?

LADY HAMILTON

Dans les astres qui n'ont pas d'avenir.

SERGIUS, masqué, en costume sombre, paraissant tout à coup près de la duchesse d'Hamilton.

Ainsi, tu évoques les vivants ?...

LADY HAMILTON

Ils sont souvent aussi difficiles à ressusciter que les morts !...

SERGIUS

Quand cela, belle magicienne ?

LADY HAMILTON

Lorsqu'ils leur ressemblent.

SERGIUS

Est-ce un avertissement ?

LADY HAMILTON

C'est une prédiction.

SERGIUS, souriant et se dégageant.

Tu sais alors qui je suis mieux que moi-même !...

LADY HAMILTON

Peut-être.

SERGIUS, lui tendant sa main nue et ouverte.

Une preuve ?

LADY HAMILTON, la prenant et l'examinant.

Pour vous obéir, mon gentilhomme.

On se groupe autour d'eux, Morgane près de Sergius, à droite, d'Assunta, Ricci et Montecelli derrière eux immédiatement ; Santos est resté assis, le front dans ses mains, près du guéridon aux échecs ; la scène est au milieu du théâtre, à la hauteur des deuxièmes portants.

Ah ! tu es un être exceptionnel. — Tu es le type de ces hommes qui, durant une heure, disposent, à l'insu de l'univers, du sort d'un peuple et de la puissance souveraine. — Il y en a dans tous les siècles !... — Ils sont portés, jusqu'au dernier moment, avec une fortune étrange, vers le sommet de l'ambition et de la gloire ! Le mirage de l'avenir les enivre d'audace et les éclaire ! Les

obstacles, on ne sait comment, s'aplanissent ! Les projets irrationnels deviennent possibles ! Ils marchent ! Ils surmontent ! Ils tendent leur main crispée vers le signe du renom dynastique : on jurerait qu'ils vont l'atteindre, qu'ils vont s'inscrire dans l'Histoire et que ce sont, réellement, des Rois !

SERGIUS, après un moment.

Continue.

LADY HAMILTON

Tout à coup, les Ténèbres les redemandent et voici que, sous leur dernier pas, les plans les mieux construits s'écroulent pour un mystérieux grain de sable !... Et, sans que l'Histoire s'en émeuve, sans que cela même, alors, s'explique, sans qu'un rond se fasse sur l'eau, ces hommes s'effacent et disparaissent, tout entiers, dans la nuit d'où ils étaient venus. Ce sont les aventuriers fatals, les héros inconnus, les princes sombres !... Oui, ce sont les Représentants des Limbes de l'Histoire, dispersés au milieu des États du monde ! Ils ne sont jamais que *possibles* ! Ils ne s'achèvent pas au soleil de ce que nous sommes convenus d'appeler la Réalité : ce sont des ombres royales ! terribles, souvent, pour qui les approche et mortelles ; mais ce sont des ombres : rien de plus.

SERGIUS

Apprends, Sorcière au masque noir, que les douleurs physiques me font pitié, comme les

injures qui passent sans m'atteindre, comme les bonheurs dont j'ai la puissance de me priver, et que, fort du sentiment de mon Éternité, je ne permets pas à ce que tu es convenue d'appeler le Réel d'être jamais autre chose, pour moi, que ce qui se passe sous mon front !...

LADY HAMILTON

A ton aise ! — Ainsi, tu es le type de ces hommes de malheur. Tu es jeune, expérimenté, courageux, accompli ; tout semble te convier à te dresser sur la foule ; mais comme la base de ta vie est frappée d'un signe de mystérieuse malédiction, tu seras vaincu par le grain de sable ! Tu périras obscur, avec des destinées !... oui ! cela sera : parce que tu es de ceux dont l'étoile s'est éteinte depuis longtemps dans le ciel !...

La Reine et le Comte de Thurn sont en scène depuis un moment

SERGIUS

Il me semble avoir déjà entendu ta voix, sibylle d'enfer, et je veux...

Il fait un mouvement, Morgane lui saisit le poignet.

MORGANE, d'une voix très basse, à son oreille.

Regarde !... là ! derrière toi !... la Reine !...

Lady Hamilton s'éloigne lentement vers l'estrade.

SERGIUS, de même.

Nous sommes trahis !...

MORGANE, de même, très vite, et avec un sourire sombre.

Il est trop tard pour nous trahir !...

SERGIUS

Alors, au revoir, Morgane, dans le triomphe ou dans la mort. — Voici notre heure ! Voici notre aurore !... Heure de tocsin ! Aurore d'incendie !

Il quitte la scène.

SCÈNE NEUVIÈME

LES PRÉCÉDENTS, *moins* SERGIUS D'ALBAMAH ;
LA REINE, LE COMTE DE THURN, LEONE, *paraissant, au fond, à gauche, puis* LE ROI *et* LORD PEMBROKE.

SAINTOS, comme se réveillant, se dresse tout à coup.

Eh bien, non !... Ce complot me semble décidément par trop infâme !

Serrant les dents et les poings.

D'ailleurs, c'est profaner le palais de nos rois !...

LE COMTE DE THURN, vivement.

Un complot ! dites-vous ? monsieur de Santos !
Contre qui ?

MONTECELLI, à part.

O terreur ! le vieil insensé va nous perdre au dernier moment !...

Leone, masqué, s'est précipité vers Santos ; il laisse voir, silencieusement, à la duchesse de Poleastro, la lame nue d'un stylet, qu'il cache dans son pourpoint.

MORGANE, qui a vu le mouvement de Leone.

Monsieur le Vice-Amiral ! Parlez, au nom du ciel !

SAINTOS, *confidemment.*

Contre qui ?... Mais,

Avec hauteur.

— s'il plaît à Votre Excellence, — contre moi !...

Ici, la voix de l'amiral est interrompue par l'explosion d'une rumeur vague et lointaine. Santos s'est arrêté, stupéfait, devant lord Pembroke et le Roi, toujours masqué, qui entre en scène à ce moment.

LA REINE, regardant vers la Chiaja, par les terrasses.

Que signifient ces cris ennuyeux ?...

MORGANE

C'est le commencement du carnaval, sans doute, que signale le bon peuple de Naples !...

On se rapproche des terrasses, autour de la Reine, et l'on cause à voix basse.

LORD PEMBROKE, au Roi.

Et que penseriez-vous de l'homme assez hardi pour oser tenter cela ?

LE ROI

Je pense, Milord, qu'il y a des lois immuables et que le puissant meneur dont vous parlez se briserait contre elles, comme ses précurseurs, dans l'Histoire.

LORD PEMBROKE, un peu déconcerté.

Ah ?

Un silence.

Et moi, je pense que rien n'est éternel en politique et que les événements, aujourd'hui, peuvent se charger de réaliser les chimères les plus extravagantes.

LE ROI, se démasquant.

Nous verrons si Votre Honneur est prophète !

LORD PEMBROKE, reculant.

Le Roi !...

A cette vue, Saintos quitte précipitamment la scène.

TOUS LES COURTISANS

Le Roi !...

On se découvre.

LE ROI, souriant.

Oui, messieurs, le Roi.

Nouvelles clameurs, au dehors, mais plus rapprochées.
Au comte de Thurn.

Monsieur le Grand-Justicier, pourquoi ces troubles
et ces clameurs dans les rues?... Où donc est Lord
Acton ?...

LE COMTE DE THURN

Il va rentrer au palais, Sire.

LORD PEMBROKE, à part.

J'ai failli commettre une chose terrible.

LE ROI

Priez-le de venir, Monsieur de Ricci !...

MORGANE, bas, à lord Pembroke.

Aux souterrains !...

LORD PEMBROKE, de même.

Moi ?... C'est inutile : l'ordre d'expédier les
fuyards est donné.

LE COMTE RICCI, annonçant.

Lord Acton, Sire !...

SCÈNE DIXIÈME

LES MÊMES, *moins* SAINTOS, LORD ACTON

LE ROI, brusquement à lord Acton qui s'avance et le salue.

Mais, enfin, d'où venez-vous donc, Milord ?

LORD ACTON

Du service de Votre Majesté, selon mon habitude.

Le Roi, la Reine, Lady Hamilton, le Comte de Thurn, Lord Acton, le Comte Ricci, tiennent le milieu de la scène. — Morgane est assise dans le fauteuil où la Reine était assise durant la première scène. — Leone, les courtisans et les conjurés sont à gauche, près de l'estrade, au fond du théâtre.

LE ROI, à lord Acton.

A qui en veut cette foule ? De quoi se plaint-elle ?

LORD ACTON

Sire, ce n'est absolument qu'un trouble excité par le commerce du port de Naples : je viens de faire arrêter les principaux mécontents. Comme les vaisseaux d'approvisionnements seront en vue dans un quart d'heure, — et devraient même être arrivés, — tout cessera ! tout s'apaisera !

LA REINE

Les vaisseaux ?... Il y a donc contre-ordre ? J'ai fait fermer la rade, hier au soir !

LORD ACTON, après un mouvement.

Comment, Madame !... Et je n'en suis pas prévenu !

.

LA REINE

Le Ministre oublie qu'il était au bal toute la nuit... D'ailleurs, laissons cela. Qu'importe ! Les greniers suffisent !...

LORD ACTON

Mais, — il importe plus que ne le pense Votre Majesté !... Au fait, qui a demandé l'ordre ?

LA REINE

Le Vice-Amiral, à cause du temps, des difficultés du mouillage, que sais-je !...

LORD ACTON

Ceci regardait un chef d'escadre, un amiral, ou le Gouverneur de la Rade, — et non Votre Majesté !... De quel droit le Vice-Amiral prend-il sur lui... — Le temps !... le mouillage !... Où donc est Monsieur de Santos, Messieurs ?...

MORGANE, indifféremment, toujours assise.

Il vient de quitter le palais, Monseigneur.

LORD ACTON

Ah ?

Réfléchissant.

Et à quelle heure cette audience, s'il plaît à Votre Majesté ?...

LA REINE

Hier, à dix heures du soir.

LORD ACTON

Dix heures du soir ?... L'audience était irrégulière : quel est le chambellan qui a introduit...

SCÈNE ONZIÈME

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE DE MONTECELLI
puis UN OFFICIER

MONTECELLI, s'avancant.

Moi, Milord. — L'audience était seulement extraordinaire à cause du titre de Monsieur de Santos, et j'ai pensé...

LORD ACTON, très froidement.

Vous avez mal pensé, monsieur le Comte !... A partir de ce moment, vous n'êtes plus attaché à la Maison de la Reine.

Montecelli, le sourire sur les lèvres, s'incline profondément.

A Leone.

Viens ici, page !

MONTECELLI, à part.

Pour un rien, je jetterais mes clefs au visage de ce faquin d'Irlande !...

Il vient s'appuyer au fauteuil de Morgane.

LORD ACTON, écrivant sur l'épaule de Leone.

Tenez, Ricci, cet ordre, de suite, au Surintendant des greniers de l'État.

S'inclinant.

Je parle au nom du Roi !...

LE COMTE RICCI

J'y vais moi-même, Milord.

Passant près de Morgane, ils échangent un regard d'intelligence.

MORGANE, à part, frémissante.

Le combat s'engage !...

LORD ACTON, écrivant toujours.

Capitaine Lora !

UN OFFICIER, s'avançant.

Monseigneur ?

LORD ACTON

Cet ordre au commandant des galères ; qu'on lève les chaînes !...

MORGANE, impassible, regardant l'officier, à part.

Toi, tu vas mourir.

Se penchant vers Montecelli.

Comte ! un coup d'épée à ce jeune homme : allez l'attendre ; déchirez l'ordre et revenez.

Le comte de Montecelli sort derrière l'officier.

LE ROI

Eh bien ?

LORD ACTON

Que Votre Majesté n'ait plus aucun souci : l'émeute sera comprimée dans quelques minutes.

LE ROI

Alors, Messieurs...

Marie-Caroline et le Roi, la main dans la main, montent les degrés du trône.

LEONE

à voix basse, près de Morgane, après un regard circulaire.

Les huit chevaux, sellés et caparaçonnés, tenus par les piqueurs, sont derrière la porte des jardins qui est ouverte.

MORGANE, à elle-même.

J'ai gagné !...

A Leone.

Au premier coup de canon !...

Elle se retire, lentement, par une draperie du premier plan, à gauche.

Le Roi Ferdinand I^{er} et la Reine Marie-Caroline ont pris place sur leurs trônes. — Lady Hamilton, la Princesse Horatia-Sofonisba, la chanoinesse Eufrasia Torelli et les Dames d'honneur, le Comte de Thurn, Lord Acton et les Grands-Officiers se sont groupés autour de l'estrade et sur les degrés. Des Dames, des Seigneurs, des Gardes du corps, occupent le fond du théâtre. — Le milieu de la scène et la droite sont absolument libres. — L'estrade et ses alentours sont un éblouissement de fleurs, de diamants, d'éventails, d'épées, de dorures, de costumes de cour, de déguisements de toutes sortes. — Passent, de temps à autre, des Pages chatoyants de velours, de brocart et de soie, chargés d'aiguières et de coupes.

SCÈNE DOUZIÈME

BALLET. — LE CARNAVAL DE NAPLES

Sur les dernières mesures, Morgane est revenue et s'est accou-dée, debout et indifférente, sur le dossier du fauteuil. Elle regarde ceux qui dansent. — Le comte de Montecelli, essoufflé, arrive presque immédiatement derrière elle, à gauche, par la draperie, et se penche vivement à son oreille... — Derrière lui paraissent, dans l'ombre, le comte de Ricci, lord Pembroke, le vice-amiral Santos et le chevalier d'Assunta, silencieux et enveloppés, comme lui, de longs dominos noirs.

SCÈNE TREIZIÈME

LES PRÉCÉDENTS, MORGANE, LE COMTE DE MONTECELLI, LES CONJURÉS, *puis un chambellan du Roi précédant* LE MAJOR EAQUE.

MONTECELLI, à voix basse.

C'est fait !... l'ordre est déchiré !... Le Marquis de Lora vient de mourir.

UN CHAMBELLAN DU ROI, s'avancant.

Une estafette extraordinaire de Città-Lazzara, pour Milord Acton !

LORD ACTON

Qu'est-ce ?

LE MAJOR EAQUE, paraissant, couvert de poussière.

Monseigneur !... Le Marquis d'Ast a été assassiné dans la citadelle, et je viens...

LADY HAMILTON, se démasquant brusquement.

Ah ! j'en étais sûre, moi !...

Tirant l'ordre de sa poitrine et descendant vers le milieu de la scène.

Monsieur de San-Vaenza !... Monsieur le capitaine des Gardes du Roi ! — Monsieur de...

Lueur. Coup de canon. — Lady Hamilton se détourne et voit derrière elle Morgane, debout, immobile, les bras croisés, les yeux étincelants.

MORGANE

Trop tard !...

LE ROI, surpris.

C'est l'entrée des vaisseaux que l'on signale ?...

LORD ACTON, de même.

Non, Sire. Je ne m'explique pas ce canon !... Il vient de Saint-Elme.

Tambours lointains, clameurs, coups de fusils, feux de pelotons.

LE ROI

La charge ! entendez-vous ?

Trompettes sonnant la charge ; le canon redouble ; tout le monde se lève.

LA REINE

Est-ce une révolution, Messieurs !...

Cloches ; lueurs rouges à l'horizon, sur les terrasses.

LE COMTE DE THURN

Écoutez, Sire !... le tocsin ! Voyez le ciel ! On dirait le Vésuve !...

LA PRINCESSE HORATIA, joignant les mains.

Seigneur ! C'est l'incendie !

VOIX DES INSURGÉS

A bas la Reine !... A bas les tyrans !...

UN OFFICIER, rentrant, pâle, blessé.

Sire, les promenades sont envahies par le peuple !... L'émeute grossit et va entourer le palais !...

LORD ACTON

Ah çà, qu'y a-t-il donc, enfin !...

Toute la cour se démasque.

SCÈNE QUATORZIÈME

LE ROI FERDINAND 1^{er}, LA REINE MARIE-CAROLINE, LA DUCHESSE MORGANE DE POLEASTRO, LADY HAMILTON, LE COMTE DE THURN, LORD ACTON, LA PRINCESSE HORATIA SOFONISBA, LA CHANOINESSE EUFRASIA TORELLI, LES GRANDS-OFFICIERS DU ROYAUME, LES GARDES DU CORPS, LES MARÉCHAUX D'ITALIE, les AMBASSADEURS, LES MINISTRES, LES AMIRAUX, LE MAJOR EAQUE, LES CHAMBELLANS, LE VICE-AMIRAL SPECIALE DE SAINTOS, LE COMTE DIOMÈDE RICCI, LE CHEVALIER LUIGI D'ASSUNTA, LORD JAMES PEMBROKE, LE COMTE ETTORE DE MONTECELLI, LEONE, LES DAMES D'HONNEUR, LES SEIGNEURS, et les PAGES DE LA COUR. — SERGIUS D'ALBAMAH, *paraissant au fond, à droite, en vêtements de guerre. — Il s'avance au milieu de la scène déserte, à pas lents, devant toute la cour, la main sur son épée et s'arrête en face du Roi.*

SERGIUS D'ALBAMAH, d'une voix tonnante.

Il y a que si vous oubliez votre Histoire, je vais vous en faire souvenir au bruit de mes canons et de mes armes !... Je suis Sergius Sigismond d'Albamah, prince et duc de Souabe et de Franconie, arrière-petit-fils de Conrad VI l'Empereur d'Allemagne !...

LE COMTE DE THURN

Que veut dire ceci ?...

SIGISMOND DE SOUABE

Cela veut dire que mon aïeul Conrad vint, il

y a cinq siècles, après avoir été dépouillé de l'empire par les Grands-Vassaux, revendiquer et disputer à Charles d'Anjou le royaume des Deux-Siciles !

Il se découvre.

Il avait dix-huit ans, lorsqu'il fit cela, mon grand aïeul !

Il remet son bonnet ducal.

Il fut traîtreusement vaincu et ce preux fut décapité par vos devanciers, sire, sur un échafaud en face de ce palais. Le monde sait cela, aujourd'hui.

LORD ACTON

Quel est cet homme !... Qu'on l'arrête !

La Cour, interdite, regarde le Prince sans faire un pas vers lui.

SIGISMOND DE SOUABE, stoïque.

Et ce fut malgré la justice de ses droits.

Il dégaine et s'appuie sur sa grande épée. — Au dehors le canon retentit, par intervalles : il continue avec calme.

Donc, vous le savez !... La Sicile appartenait depuis 1160 à la couronne d'Allemagne !... Et c'est en vain qu'on voudrait l'effacer de l'Histoire, le guerrier Conrad avait pour femme la noble Maria Soledad, duchesse d'Avila !... L'Espagne reçut la reine dépossédée et son fils proscrit, et les princesses maures unirent leur sang à celui du héros !...

Jetant aux pieds du trône un rouleau de parchemins, scellés de sceaux anciens.

Voici mes titres ! Assemblez les chanceliers,

et vérifiez ! et déchirez, si bon vous semble !... Je jure, par mes chaînes enfin brisées, que j'en recoudrai les lambeaux avec une aiguille plus longue que vos ciseaux ! — Me voici donc ! — Me souvenant, tout à coup, de mon ancêtre, je viens brusquement reprendre ma couronne au nom de mes droits cinq fois séculaires et, pour faire cesser le massacre inutile de mon peuple, je vous provoque en combat singulier, Ferdinand de Sicile, portant moi-même la parole, n'ayant plus de hérauts d'armes.

LORD ACTON, qui est descendu seul et se trouve devant lui.

Tu mens, bâtard !... Conrad V mourut sans descendants et tu n'es qu'un fou monstrueux !...

SIGISMOND DE SOUABE, abaissant sur lui son regard tranquille.

Je ne te parlais pas, étranger : mais puisque tu ne reconnais pas, dans l'autorité de ma voix, le sang de l'empereur d'Allemagne, reconnais celui du chevalier Conrad à son bras terrible.

Sans effort, avec le calme d'un athlète, il laisse tomber sa main sur l'épaule du ministre, qui plie et tombe sur les genoux, devant lui.

LA REINE, se dressant, vengeresse.

Mais qu'on arrête donc cet insensé, ce furieux !...

A cet ordre, et au moment où les Gardes, stupéfaits, vont se ruer sur le Prince, le comte Ricci, le chevalier d'Assunta, lord Pembroke, le vice-amiral Santos, le comte de Montecelli, laissant tomber, tout à coup, leurs dominos, apparaissent, en pourpoints noirs, muets, masqués, en cuirasses brillantes. — Ils tiennent le pistolet à deux coups d'une main, et de l'autre une épée de combat ; ils ont le pistolet à

la ceinture. — Ils s'avancent vivement et entourent le chevalier d'Albamah. — Morgane, une hache d'armes au poing, échevelée, en justaucorps de velours noir d'où s'échappe le bas d'une cotte de mailles, se précipite vers lui et jette son autre bras autour de son cou, faisant face aux Gardes qui s'approchent. — Leone, d'un bond, s'est élancé vers la porte du fond, à droite, arme rapidement ses pistolets et ajuste le Roi de ses deux mains étendues.

LEONE, effrayant.

Pas un pas de plus, ou je fais feu sur le Roi, moi !

Les Gardes du corps s'arrêtent, terrifiés.

MORGANE, brandissant sa hache.

Et si vous n'avez jamais vu de lionne défendant son lion et ses lionceaux, — approchez !...

SIGISMOND DE SOUABE, environné.

Pourquoi m'avez-vous retenu lâchement dans vos forteresses ?... J'oubliais mes destinées : vous m'avez forcé de me souvenir.

Jetant son gant aux pieds du Roi.

Pour la seconde fois, j'attends.

LADY HAMILTON, écartant les seigneurs qui se baissent.

Gentilshommes, l'hôte accueilli dans la maison pour en trahir l'hospitalité n'a point droit à ce qu'un homme relève son défi !... Au nom de cette scène, inouïe dans les fastes de l'Histoire, au nom de la Majesté royale outragée, la Duchesse d'Hamilton ramasse ton gantelet de guerre, Sigismond de Souabe !...

Elle ramasse le gant du chevalier, au milieu du silence troublé seulement par les coups de canon lointains, puis elle ôte

vivement un de ses gants et le cache lentement dans sa poitrine.

Quand tu verras le mien, tu n'auras pas une minute à vivre.

SIGISMOND DE SOUABE, se détournant à demi.

Mes hommes d'armes ! Soyez témoins que cette injure ne mérite pas d'être écrasée.

Vers toute la cour.

Vous savez bien, Messieurs, que si je n'étais, en effet, votre hôte dans ce palais, je me serais fait justice, déjà ! — Pour la troisième et dernière fois, Sire, au nom du sang qui retombera sur votre front, soyez sommé de venir croiser le fer avec moi, sans nul retard, et en face de ce trône qui m'appartient !...

LE ROI, dédaigneux, pâle, accoudé sur son trône.

Malheureusement, Prince, je suis encore votre Roi : je ne puis me commettre avec vous. La Duchesse d'Hamilton remettra votre gant au bourreau. — Sortez.

SIGISMOND DE SOUABE

Soit. Je rentrerai.

Un silence.

Puisque les rois d'Italie, à l'ombre d'une dignité dérisoire, font tenir l'épée de leurs aïeux et ramasser les gages de bataille des princes d'Allemagne par le bourreau, les princes d'Allemagne, inflexibles, répondront aussi par le bourreau — Mon cousin,

je vais faire élever, devant ce palais, l'échafaud de mon ancêtre, — et nous verrons quelle est celle de nos deux têtes qui, sous trois jours, y roulera ! — Place !...

Il se dirige vers la porte du fond, emmenant Morgane et entouré des Conjurés. — Mouvement des Gardes.

LE ROI, calme.

Laissez-le aller, lui et les siens !

Sigismond de Souabe, une fois sorti, enveloppé du groupe d'épées de ses partisans, se retourne, regarde encore une fois le Roi et les Seigneurs, puis il s'élançe avec ses révoltés vers les escaliers déserts.

SCÈNE QUINZIÈME

TOUTE LA COUR, *seule*.

LORD ACTON, hors de lui.

A cheval ! Fermez les portes !... Triplez les sentinelles ! Feu sur ce misérable ! Déchargez vos carabines, à tout hasard !... Tout le monde en armes !...

LE ROI, tirant son épée.

Silence. Ce n'est plus à vous, Milord, de commander ici. Quand le danger se présente et que la Révolte se lève, c'est au Roi de la chasser du plat de son glaive.

TOUS LES SEIGNEURS

Vive le Roi !... Vive le Roi !... Aux Armes !...

LADY HAMILTON, au major Eaque, bas et vite.

Commandant ! — vous allez monter dans le vestibule de ma chambre ! Vous y trouverez une vieille femme, vêtue en bohémienne — et vous lui direz, de ma part, qu'elle aille explorer, tout de suite, les grands souterrains du Palais !...

Le major Eaque s'incline et sort.

A part.

Si Monna Jahëli ne revient pas, c'est que les souterrains sont gardés.

LA REINE

Sur notre parole royale, nous avons cru, pendant un instant, que c'était une énigme de carnaval !... Cette audace dépasse le possible !

LADY HAMILTON

Sire, et vous, Madame.

Froidement, et laissant tomber ses mots avec lenteur.

Devant vos Majestés, j'engage ma tête, qui est belle et qui vaut bien un royaume, que ce soir, si l'on daigne me laisser agir seule, nous serons rassemblés, chantant le *Te Deum* dans la cathédrale de Naples !...

On entend la fusillade.

La toile tombe.

Fin du Troisième Acte.

ACTE QUATRIÈME

La Piazza Reggia.

A gauche, au premier plan, — à distance d'une toise du décor, — la Tente de guerre de MORGANE. — Elle s'avance en scène d'une longueur de trois mètres : rideaux fermés. Elle est surmontée de l'écusson ovale aux trois tours de sable posées deux et une sur champ d'or. Elle porte le pavillon de Sicile. — Des marins aux costumes anglais, la carabine au poing, immobiles, font sentinelle : — l'intervalle entre la tente et le décor est libre.

Le décor des deux premiers plans de gauche représente une partie de la façade du palais de Santos. Au troisième plan, ouverture de rue.

A droite, premier et deuxième plans, façades de maisons ; — une croisée praticable au premier étage de l'une d'elles ; — au troisième plan, ouverture de rue. — Devant les façades, tentes volantes de guerre, tambours, faisceaux de mousquets.

Au fond de la scène, l'Echafaud. — Au sommet de son escalier, qui fait face au public, le billot annelé de fer, recouvert d'un voile noir ; près du billot, la hache.

Au loin, l'église San Francisco di Paolo, vue de côté dans sa longueur : vitraux sombres. Le tocsin sonne.

Au lever du rideau, un groupe de lazzaroni, d'insurgés, de gens du peuple, hommes, femmes, enfants, assis, debout, blessés, sanglants, les uns encore en costume de mascarade, est dispersé autour des caisses, des coffrets, des ballots d'étoffes, d'armes et de bijoux pillés, et l'on s'arrache le butin. — A la fenêtre de la maison, à droite, un insurgé jette sur la place toutes sortes d'objets précieux. De temps à autre, des bandes armées traversent le fond de la scène avec des cris de mort et de pillage. — Tambours, fusillades, clairons lointains ; — canon, par intervalles ; rumeurs de massacre ; lueurs d'incendie.

SCÈNE PREMIÈRE

LES INSURGÉS

PREMIER INSURGÉ, criant à l'homme par la croisée.

Sanguinaccio !... jette-nous des matelas par la fenêtre, puisque nous devons passer la nuit sur la place !...

DEUXIÈME INSURGÉ

Eh ! le Matteo !... Expédie-nous du beau sexe, également !... Circule, méphitique, dans les chambres, gracieux personnage, tu en feras lever !...

D'AUTRES ÉMEUTIERS, s'avançant.

Par ici !... A sac la maison !...

Ils enfoncent la porte de la seconde maison, à droite.

L'INSURGÉ, à la fenêtre, lorgnant une bouteille aux derniers rayons du soleil.

C'est de l'Oporto !

Répondant à ceux de la place.

Des femmes par la fenêtre, Excellences ?...
Croyez que, si ce luxe m'était permis, je débutterais par trancher du grand seigneur avec mon épouse !...

Comme en extase tout à coup et s'agenouillant sur le balcon.

Oh ! que c'est beau !... Je vois, d'ici, les maisons du Capo di Monte qui brûlent !...

Buvant à même.

A l'incendie !...

VOIX, dans la seconde maison.

Au secours !...

Bruit de lutte ; coups de feu ; sortent des femmes échevelées et des enfants en fuite.

UN LAZZARONE, au milieu du groupe, sur la place.

Un coffret !... c'est en or, cela ? — Oh ! les belles perles !... Regarde, Vincenzo : quel collier ! On se laisserait étrangler avec !... Ha ! les amours ! Claria ! des perles fines ! Et des nippes comme on n'en voit pas à la Chiaja !... les vagues de l'Adriatique, au soleil, mises en étoffes ! — Et des chaînes ! Et des pendants d'oreilles !... — Qui veut des boucles d'oreille, les rossignols ?...

UNE PETITE FILLE, à une autre, sur la place.

Vois donc, Juana, comme cela brille !

A l'insurgé.

Donne, pour cette rose que j'ai portée et qui guérira ce beau coup de sabre !

PREMIER INSURGÉ

Vous autres, là-bas !... Eh ! l'Antonio !... Veille au palais !

LE LAZZARONE

Au palais ! Il n'y a pas de danger. Les croisées du bon roi Nasone donnent trop là-dessus,

Il indique l'échafaud du doigt.

pour qu'il ait envie de prendre l'air.

DEUXIÈME INSURGÉ, à de nouveaux arrivants.

D'où venez-vous ?... Tiens, c'est toi, Vittorio ?...

UN PILLARD, tenant un riche tableau à la main ;

Du quai Sainte-Lucie et de la barricade. — Jetez-moi les yeux sur cette toile, fainéants !

Tous se penchent sur lui.

Demonio ! prends donc garde, toi !... tu vas saigner dessus, avec ton front !...

Entre ses dents.

Il y des gens auxquels il faudrait ouvrir les yeux avec un couteau...

LE LAZZARONE, se découvrant après un regard sur le tableau.

Enfants, c'est du Titien !

Tous se découvrent, même les blessés.

UNE JEUNE FILLE, costume des pêcheuses de corail.

Eh ! Dominica !... Un tableau ! Grazia ! Viens donc ! Oh ! les cheveux plus beaux que les nuages au soleil couchant sur le Vésuve !...

UNE AUTRE

Oh ! vois donc, Marina !... Ne dirait-on pas qu'elle chante ?...

LE LAZZARONE

Mon coffret pour le tableau !...

Il tire un long stylet.

UN PILLARD

Rengaine tes dents de sagesse, affreux requin !...
il n'est pas trop tard !

Il arme, d'une main, un pistolet à sa ceinture.

Ma toile est à moi : c'est mon bien ! — Depuis quand est-ce qu'on a le droit de prendre ce qui est aux autres !...

TOUS LES PILLARDS

Il a raison !... Il a raison !...

PREMIER INSURGÉ

D'ailleurs, assez travaillé !...

A cheval sur un ballot et brandissant une bouteille.

Qui est-ce qui veut du sirop du grand monarque ?...

On se groupe autour des vivres. — Un vieillard vient rôder autour d'eux, avec des révérences.

TROISIÈME INSURGÉ

Tiens, c'est le fossoyeur du Campo-Santo !...
Bonsoir, vieux ! La saison sera bonne !...

Entrent à cheval, par le fond, à droite, Sergius d'Albamah,
d'Assunta, Montecelli et l'Etat-major.

LE FOSSOYEUR, aux insurgés.

Excellences !...

Il se trouve en face de Sergius d'Albamah qu'il salue jusqu'à terre.

SCÈNE DEUXIÈME

LES PRÉCÉDENTS, SERGIUS, MONTECELLI,
D'ASSUNTA, L'ÉTAT-MAJOR

SERGIUS, au fossoyeur.

Relève-toi ; tes pareils ne doivent s'incliner que sur nous !

TOUS, se levant.

Le Général !

Les sentinelles présentent les armes.

SERGIUS

Allez plus loin, mes amis !... Et à demain l'assaut !...

TOUS LES INSURGÉS, se retirant, et emportant le butin.

Vive le général Sergius ! Vive le prince d'Albamah !...

Ils jettent leurs bonnets en l'air.

SCÈNE TROISIÈME

LES PRÉCÉDENTS, moins les INSURGÉS, puis LEONE

MONTECELLI

Vous permettez le pillage, Monseigneur ?...

SERGIUS

Puis-je l'empêcher, Comte ?... Ces meurtres,

ces vols, ces incendies, me pèsent comme un remords !... laissons cela !... je ne veux être qu'un prisonnier qui se venge...

Tous descendent de cheval.
Indiquant la Tente de Morgane.

La Duchesse repose en ce moment ?...

D'ASSUNTA

Oui, Général.

Entre Leone, à droite ; il s'appuie contre l'Échafaud.

SERGIUS, à part.

Oh ! la presser ! l'admirer, dans l'infini de mon orgueil !

Se retournant vers ses officiers.

Écoutez, d'Assunta : — Santos défend la baie, depuis la pointe du Pausilippe jusqu'au pied du Vésuve ; — le Comte Diomède garde, avec de la cavalerie, la distance du palais à Castel-Nuovo ; — vous, Montecelli, vous avez changé en redoute l'embranchement du double chemin de Casarte et d'Aversa ; la rue Foria est barricadée ; — mon camp, au pied de la tour del Carmine, est tranquille ; — vous allez prendre possession des hauteurs de Saint-Martin, d'où vous tiendrez le fort Saint-Elme en échec, avec du canon, demain, dès l'aube ; de cette manière, nous pourrons donner l'assaut sans être foudroyés comme aujourd'hui. — Allez. — Mes félicitations à votre lieutenant de ce matin !

Quant à Lord Pembroke, il fait merveille : Naples est en état de siège ; — nous n'avons aucune alerte à craindre désormais ; — Attendons.

Il s'assoit sur un tambour et déploie une carte sur ses genoux. Entrent, au fond, à gauche, lord Pembroke, suivi d'un peloton de marins. Il tient au collet une très vieille femme habillée de haillons bizarres ; elle a de grands cheveux gris, épars autour d'elle et un bâton à la main. Lord Pembroke la pousse rudement : elle vient tomber à genoux aux pieds de Sergius.

SCÈNE QUATRIÈME

LES PRÉCÉDENTS, LORD PEMBROKE,
MONNA JAHELI, LES MARINS

LORD PEMBROKE

Ah çà, réponds !... Gaupe, espion, oiseau de nuit ! — Que fais-tu, seule, dans les souterrains ? — Tu voulais savoir s'ils étaient gardés, n'est-ce pas ! — et tu es convenue d'un signal avec le palais !... — Tu te doutes de ce qui t'attend ?...

Se tournant vers les marins.

En joue !...

Les carabines s'abaissent sur la sorcière.

SERGIUS

Un moment !

A Monna.

Qui es-tu ?...

MONNA JAHELI

Monna Jahëli.

D'ASSUNTA, vivement, à Sergius.

Général !... cette vieille femme est une sorcière très renommée dans tout le peuple de Naples ; il serait dangereux de la tuer. Interrogez-la plutôt !...

SERGIUS, à part.

Une sorcière !... Encore ?...

MONNA JAHELI, stridente.

Ce matin, je regagnais ma cabane qui est au pied du volcan, lorsque j'ai entendu des coups de feu dans la ville. Je me suis réfugiée dans les caves du palais ; j'y étais encore lorsqu'on m'a prise. — Qu'est-ce que vous me voulez ?... Me tuer ?... Faites ! je ne tiens pas à vivre, allez.

SERGIUS, la considérant, pensif.

A part.

Une sorcière !... Ils disent, les Maures, que mon aïeul ne voulut pas écouter une sorcière la veille du combat ! J'ai supporté trop patiemment la Duchesse d'Hamilton, aujourd'hui, pour refuser d'entendre cette étrange vieille que le sort jette sur mon chemin ! Allons !...

Il se lève et fait signe à ses officiers de s'éloigner ; puis, s'approchant de Monna Jahéli.

Gitana ! parlons à voix basse, tous deux ; et voyons ta science : — Peux-tu m'apprendre de quelle mort je dois périr ? Va ! je te croirai.

Un silence. La sorcière lève le front et regarde le prince ; puis, ayant tiré, brusquement, un miroir de métal de dessous ses haillons, elle fait des signes en prononçant des lèvres les paroles magiques.

MONNA JAHELI, regardant fixement dans le miroir.

Sigismond de Souabe, tu mourras de la chute d'une statue qui ne tombera pas sur toi !...

SERGIUS.

L'obscur prédition !...

MONNA JAHELI

Les statues n'ont-elles pas une bouche de marbre pour appeler la vengeance ?... Veux-tu savoir, aussi, comment ta belle maîtresse doit finir ?... Sa mort est liée à la tienne.

SERGIUS, lui saisissant le bras.

Parle !

MONNA JAHELI, regardant dans le miroir.

Elle mourra d'un gant qu'elle ne mettra jamais.

SERGIUS

Je renonce à te comprendre : tu es aussi sombre que la première fois.

MONNA JAHELI

Et moins que la Destinée !.. Ce gant, visible, elle le tiendra dans sa main nue ; cependant, elle ne le touchera pas ; — il sera visible, même pour elle, devant ses yeux !... Cependant, elle ne le verra pas ; — et c'est lui seul qui la tuera.

SERGIUS, lui jetant une bourse.

Va-t'en ! — Je ne veux pas sonder ce que tu dis.

MONNA JAHELI

C'est que tu es pareil à ton ancêtre, Sigismond de Souabe !..

SERGIUS, à part, tressaillant comme dans un rêve.
Serait-ce la même ?

Un silence.

MONNA JAHELI

Un conseil !... Tu seras sauvé si tu ne dérobes jamais à un fantôme ses vêtements effrayants, et elle sera sauvée si elle se souvient toujours que les sources fraîches coulent dans les forêts !...

SERGIUS

Tu parles dans le délire ! Qu'y a-t-il de commun entre une statue qui tombe et les vêtements d'un fantôme ?... Quel rapport puis-je trouver entre un gant — un gant de femme, n'est-ce pas ?... — et les sources qui coulent dans les forêts ?...

MONNA JAHELI

Tu verras. — Adieu.

SERGIUS

Tu vas être inquiétée dans le chemin, vieille femme ; veux-tu deux soldats et une torche ?...

MONNA JAHELI

Merci à toi ! — Je ne suis pas de celles dont tu dois, à ta dernière heure, éclairer les pas mystérieux !... — Tu es plus âgé que tu ne le penses ; — laisse la nuit à qui elle appartient.

SERGIUS

Si la maudite bohémienne n'est pas folle et ne ment pas, — la vie ne se distingue du rêve que

parce qu'on a les yeux ouverts !... — N'y pensons plus.

Il remonte vers ses officiers. — Leone s'approche vivement de la sorcière.

LEONE

Et moi ?... De quoi dois-je mourir !

MONNA JAHELI, lui prenant la main et l'examinant.

Toi ?... Du premier baiser de celle que tu aimes !

LEONE

Elle me donnera un baiser, dis-tu !... Oh ! par tous les cieux !... — Mais je dois attendre longtemps, peut-être ?...

MONNA JAHELI

Le temps... — de faire ta prière, pauvre enfant !,..

Étendant les bras à l'horizon.

Car le soleil est couché.

La nuit est venue pendant ces paroles.

LEONE

Prends ce diamant, bonne gitana ; c'est tout ce que j'ai ; tu m'as prédit plus que mon espérance!...

MONNA JAHELI

Sois donc heureux !...

Elle le regarde avec tristesse, puis, à part, en ressaisissant son bâton.

Les cheveux gris viennent de détourner les chiens ; les boucles blondes s'échappent ; les boucles blondes sont mortelles.

Elle ricane, puis traverse la scène en chantonnant :

Vers les écueils ards
 Une voix vous entraîne !...
 C'est la noire Sirène,
 O nautoniers perdus
 Dans l'onde souterraine !...

Elle disparaît à gauche.

LEONE, pensif, la suivant du regard.

Soleil que mes yeux ne doivent plus revoir !
 Nuits étoilées ! Et vous, orangers qui parfumez
 le bord des murs d'Italie, adieu !

Il quitte lentement la scène.

SCÈNE CINQUIÈME

LES PRÉCÉDENTS, *moins* LEONE *et* MONNA JAHELI,
 FRANZ

FRANZ, sortant du palais de Santos.

Monseigneur !...

SERGIUS

Toi, Franz ?...

Les officiers se tiennent au fond de la scène.

FRANZ

Monseigneur, la Comtesse de Santos m'envoie
 vers vous pour vous prier de lui accorder à l'ins-
 tant même une escorte et un carrosse : — elle veut
 quitter la ville ce soir !

SERGIUS

Mon ami, cette nuit est suprême pour moi ! Je

supplie la Comtesse de Saintos d'attendre à demain ;
la Duchesse et moi nous serions dans l'inquiétude,
— les rues sont dangereuses.

SCÈNE SIXIÈME

LES MÊMES. SIONE DE SAINTOS, *en blanc, échevelée,*
sortant de son palais.

SIONE

Quand vous êtes venu, proscrit, demander l'hospitalité dans le manoir de mes aïeux, vous ai-je répondu : « demain », Sergius ?... Vous étiez, alors, un étranger pour moi : je vous ai dit : vous êtes chez vous !... Lorsque vous avez demandé le secret, vis-à-vis de la Duchesse Morgane, ai-je remis au lendemain l'accomplissement de votre désir ?... Il n'y a pas de lendemain pour nous autres, chrétiennes, Monseigneur !... Il se peut que le couvent n'échappe point à vos soldats ; j'aime autant le martyr pour Dieu que, comme vos soldats, pour quelques lambeaux d'étoffe ou quelques pièces d'or ! — Dieu !... Le reste ne vaut pas une pulsation d'un cœur libre, pas une aspiration d'une âme sérieuse et peu dupe de vaines paroles. Je suis d'une race qui ne revient jamais sur ses résolutions. Je vous demande de me laisser partir de suite ; j'étouffe ici, devant cette hache ! dans cette

odeur de sang et de terreur ! J'ai fait mes adieux à tous ceux que j'ai aimés !... Je ne suis plus de ce monde, enfin, et je n'y suis pas à ma place !... Enfin, ne voyez-vous pas que j'ai, peut-être, encore une autre raison, pour fuir ? Je souffre, mon frère, je souffre, mon sauveur, mon ami...

Se jetant à ses pieds.

mon Roi !... Le monastère des Camaldules n'est pas à plus d'une demi-lieue sur la route de Salerne ; que vous importe mon départ ce soir ou demain ?...

Hors d'elle-même.

Exaucez-moi, et je pourrai revenir, une fois mes vœux prononcés pour l'Éternité, une fois mes cheveux coupés et sous la robe de bure, au milieu des balles, du sang et de la fumée, — jusque sur cet échafaud même ! — le crucifix à la main, auprès des mourants !...

SERGIUS, la relevant.

Je vous accompagnerai jusqu'à votre voiture, dans dix minutes, Sione. Rentrez : je vais donner des ordres et faire avancer une escorte : je reviendrai vous prendre. Mais...

A demi-voix, indiquant la tente de Morgane.

ne voulez-vous pas l'embrasser une dernière fois ?

SIONE, secouant la tête.

Je lui ai pardonné et je sens que je l'aime encore !...

Lui tendant la main.

Oh ! je vous ai compris !... D'ailleurs, elle est si belle !... Aimez, aimez en paix.

SERGIUS

Je vous aime de l'amour qu'on doit avoir pour les anges, Sione. Je vous ai raconté cette aventure surprenante qui nous sépare... Suis-je coupable de la destinée ?

SIONE

Non. Seulement, Dieu vous garde des amours brisés !... N'attristez point Morgane en lui disant ce qui nous est arrivé autrefois, ce que j'efface dans le sourire d'adieu, ce que j'oublierai dans le baiser de paix fraternelle que je vous donnerai, tout à l'heure, en vous quittant pour toujours !...

SERGIUS

Votre désir me sera sacré.

SIONE

Sire, merci ! — Je prierai pour la gloire de vos armes et pour la justice de votre cause !

SERGIUS, pendant que Sione, appuyée sur Franz,
rentre dans le palais.

Monsieur d'Assunta !... Cinquante mousquets, dans dix minutes, à l'angle de cette rue !... Vous vous rendrez ensuite à votre poste.

D'Assunta s'incline et part.

Venez, Montecelli, et vous, Messieurs : j'ai des

ordres à vous donner, relativement aux îles et au littoral, à cause des vaisseaux !

Ils s'éloignent, par la rue, au fond, à gauche.

La scène reste déserte un instant. — Timbales. — L'orchestre (les cors anglais et les clairons) joue les douze premières mesures de l'air : *God save the Queen !*

Les rideaux de la Tente s'entr'ouvrent.

La Tente de Morgane. — Table ; sofa ; candélabre et carte de géographie sur la table ; timbre surmonté d'une montre de nuit. — Une glace attachée à la cloison à gauche. — Morgane, en robe de velours rouge, un pistolet à la ceinture, est couchée, à côté de la table, sur le sofa. Elle est endormie. — Trophées sur le panneau du fond ; sentinelles appuyées sur leurs mousquets, au dehors, à l'entrée de la Tente. — Groupes et feux de bivouacs, sur la place, au loin.

SCÈNE SEPTIÈME

MORGANE, seule, puis LEONE, LES SENTINELLES,
puis LADY HAMILTON

MORGANE, s'éveillant et regardant la montre.

Sept heures !... Encore un tour d'aiguille — et je suis Reine !...

Silence.

LEONE, soulevant la draperie.

Me voici, Madame.

MORGANE

Ah ?... tu viens du quartier général !... Où s'est porté le Duc d'Albamah ?... Que se passe-t-il ?... Le dernier courrier, l'aide de camp du Comte de Montecelli m'annonçait la prise du phare par M. de Santos... Et depuis ?...

LEONE

Les Comtes de Ricci et de Montecelli commandent les divisions d'insurgés à la place Santa-Giovanna !... Les feux de bivouacs éclairent la Villa-Reale cernée par les troupes du général ; le Duc Sergius se promène au milieu de son camp et donne des ordres pour demain matin. Milord Cleesbur a posté des sentinelles à une longueur d'un mille, appuyées d'un pierrier d'alarme ; les avenues souterraines sont gardées par les marins.

MORGANE

Et le Roi ?...

LEONE

Personne n'a fui !... Le Duc François de Calabres et la Princesse seront faits prisonniers dans la nuit même, à Caserte. M. d'Assunta est à cheval, commandant l'État-Major au Pausilippe, avec six pièces de canon ; — le baron de Santos a pris possession des douze galères montées par les forçats du Roi, qui sont enchaînés, à cette heure, dans la cour de la chapelle Saint-Erasme... La famille Royale est toujours dans le palais ; l'assaut sera donné à six heures du matin.

MORGANE

Et hors la ville ?

LEONE, pensif.

Hors la ville, c'est un soir de bataille ; les lumières brillent çà et là ; les chaumières vont

s'endormir ; tout à l'heure, un petit pâtre chantait dans la campagne ; au loin, derrière le golfe, le Vésuve fume sur l'horizon ; la lune se lève au-dessus du Campo-Santo, où l'on jette les morts de la journée : la nuit tombe sur Naples.

MORGANE, sombre et victorieuse.

C'est bien !...

On entend le galop d'un cheval.

LA SENTINELLE

Qui vive !...

Morgane écoute.

LADY HAMILTON, à cheval, vêtue de noir et voilée, arrivant, à droite, à bride abattue.

Une femme !... Service du Général en Chef !...

LA SENTINELLE

On ne passe pas !

LADY HAMILTON, auprès de la tente.

Je veux parler à la Duchesse Morgane de Poleastro !...

LA SENTINELLE

Le mot d'ordre !

LADY HAMILTON

Fais avancer un capitaine !

LA SENTINELLE, croisant la baïonnette.

Au large !... ou je fais feu !...

LADY HAMILTON, levant sa cravache.

Place !...

On la couche en joue.

LEONE, sur un signe de Morgane, écartant la draperie de la tente.

Laissez passer !...

Il tend sa main fermée à la duchesse ; elle met pied à terre : Emma Lyonna lève son voile ; Morgane, après un mouvement de surprise, porte la main à son pistolet.

MORGANE, debout devant la duchesse.

La Duchesse d'Hamilton !... ici !...

Leone, tenant par la bride le cheval de lady Hamilton, s'est éloigné.

LADY HAMILTON

Oui. Moi.

Un silence. Les deux femmes se regardent profondément ; la lumière de la lampe frappe le visage de Morgane et l'éclaire ; celui de lady Hamilton reste dans l'ombre.

Je me rends et je me remets entre vos mains, Duchesse. — Faites-moi fusiller, si bon vous semble.

MORGANE, très pâle.

En quoi serais-je à reprendre si je vous faisais lier devant un canon ?...

LADY HAMILTON, de même.

En ceci — qu'il serait inutile de me lier, car je suis peu remuante.

Elle s'approche de la glace et se met à peigner, en souriant, ses grands cheveux blonds.

MORGANE, pensive.

Les défis ne hâtent ni ne changent mes résolutions, Milady.

LADY HAMILTON

Hélas ! nous ne savons trembler ni l'une ni l'autre, Morgane !... Voilà tout.

En se rajustant, elle découvre un peu son bras, sous les dentelles noires.

Une balle m'a effleurée et je saigne.

Offrant gracieusement son bras à la duchesse.

Serez-vous assez charmante ?...

Pendant que Morgane, qui s'est assise, attache froidement son mouchoir autour de la blessure.

Vous êtes courroucée !...

MORGANE

Je n'ai plus à dissimuler les dispositions meurtrières où je suis à votre égard.

LADY HAMILTON, près de la glace à demi détournée.

Si vous vous y laissez aller, veuillez vous souvenir, Morgane, que je ne vous ai jamais adressé qu'une destruction immédiate et violente ; ainsi, n'abusez point de moi, je vous prie. — Toutefois, que sais-je !...

Elle prend un flacon d'essences et, en parfumant ses cheveux et ses épaules.

Si vous désirez, absolument, me voir en larmes et m'entendre crier, je vous dirais que j'ai eu l'occasion de me féliciter, dans quelques vengeances, de M. l'Exécuteur de Naples : prenez-le ; maître Donato sait son métier.

MORGANE

Milady !...

LADY HAMILTON, presque enjouée.

Je possédais un mince joyau espagnol dont m'avait fait présent Lord Graham; c'était une petite boucle, en airain; le bijou, dans les circonstances où nous sommes, se plaçait, invisible, derrière l'oreille. — Si les mains étaient liées, on soulevait doucement son épaule, on y appuyait la tête, et à l'aide d'une petite pression de bas en haut, on s'échappait, foudroyée, de la vie, à l'instant même : — voyez ! je m'en suis démunie.

MORGANE, sombre.

Sur mon âme, vous avez eu tort, peut-être !...
Un instrument précieux !

LADY HAMILTON, étonnée.

A quoi bon ? — Ne savons-nous pas aimer ?... L'amour s'apprend, comme tous les arts, n'est-ce pas ? Et, familiarisées avec ses supplices, nous n'avons que faire, lorsque nous aimons, de garder sur nous le poison de Lord Graham ! La lâcheté devant les tourments ? Sottise dispensée au seul vulgaire ! La peur ? Triste fruit des sentiments banals et des amours permises !... J'aime !... Donc je suis en sûreté. — Ne sommes-nous pas des êtres qui ne nous soucions que des plaisirs infinis et qui nous damnons pour nous distraire ?

— Allons ! vous savez bien, Duchesse, que notre constance, à l'occasion, égale celle des martyrs

anciens sans que, pour cela, nous nous croyions autorisées à nous promener avec des palmes...

Elle s'assoit aux pieds de Morgane qui la regarde, accoudée et impénétrable, puis elle laisse tomber sa tête sur les genoux de la Duchesse, en souriant doucement, au milieu de ses boucles d'or éparses sur la robe rouge.

Il ne sera point difficile de me faire beaucoup de mal. Je suis d'une sensibilité presque risible : le pli d'une rose me ferait souffrir, des moments ; ainsi les tenailles ardentes suffiront pour m'exaspérer et me faire défaillir.

Jouant à deux mains, avec ses cheveux qu'elle respire.

Mais où prenez-vous ces parfums, Morgane ?... En vérité, j'en ai de passables aussi, et cette essence vient de me les faire oublier !...

MORGANE

Pourquoi — pourquoi êtes-vous ici ?... Qui trahissez-vous ?...

LADY HAMILTON, charmante.

Est-elle curieuse !... Et si c'était vous, par hasard ?...

MORGANE

Je sais une belle et séduisante femme qui va mourir.

LADY HAMILTON, laissant traîner ses paroles.

Et ce sera votre faute ; — voyons : je veux essayer, par sympathie, de vous épargner ce remords. Ensuite, si vous avez quelques minutes

à perdre avant de me faire exécuter, nous parlerons de choses moins maussades. — Morgane, vous avez été victorieuse dans cette partie inconnue que nous avons jouée ensemble ; et, pour cela, croyez-moi ! je vous admire. — Ce matin, vous et le Prétendant, vous m'avez enthousiasmée par votre courage ; j'ai fait appel à tout mon sang-froid, et celle qui a ramassé le gant d'un héros a su comprimer, par ce fait même, une mêlée qui vous serait devenue funeste. — Pourquoi je suis ici ? Réfléchissez ! La cour de Sicile est bien perdue ; vous triomphez. Je n'aime pas l'exil, ayant assez langui, dans mon passé, pour tenir à cette existence de plaisirs que je me suis choisie, et à laquelle je me suis habituée. Je quitte donc ceux qui succombent ; j'ai mes grandes faiblesses, ayant mes grands courages. — Pour preuve de ma sincérité, je vous annonce que la famille royale va fuir, cette nuit, par les souterrains ; elle va rejoindre, à Caserte, Son Altesse le Duc François et l'Archiduchesse Clémentine ; le commandement des troupes est donné à M. d'Ariola, le ministre de la Guerre. Faites garder les souterrains ! je suis sûre que vous les avez oubliés. Je pouvais m'en aller avec la cour : j'ai préféré venir — au milieu de périls aussi grands, après tout, que ceux dont vous daignez me menacer — vous tendre la main, simplement.

MORGANE, à elle-même, contemplant lady Hamilton.
 Au surplus, il sera toujours temps...

LADY HAMILTON

Emma Lyonna peut vous être utile ; disposez d'elle. — Vous souvenez-vous de nos festins de Venise et de Gênes, des nuits joyeuses passées sous les orangers ou sur la grande lagune ?... Nous étions invincibles, alors, étant deux amies. — Ah ! nous nous sommes éloignées follement, l'une de l'autre, à propos de ce petit Giorgio Silva, que nous n'aimions point!...

Elle se soulève, un peu, et se trouve auprès de Morgane, sur le sofa.

Faites-moi, s'il vous plaît, Duchesse, une place auprès de vous ; — vous êtes ma sœur et je vous aime... — Voyez la belle étonnée !...

MORGANE

Milady, voici ma main, selon votre désir.

Entre Leone.

LEONE

Madame la Duchesse veut-elle que je porte un message au quartier général ?...

MORGANE

Plus tard. Laisse-nous, cher enfant.

LADY HAMILTON

Ah ?... c'est mon page de ce matin !... Le gracieux petit menteur ; — c'est qu'il vous a vraiment sauvée !...

A part, pendant que Morgane donne des ordres à Leone, à voix basse.

Nous sommes profondes et terribles, toutes deux!... C'est un duel où va se risquer un royaume, sur des paroles plus fines que l'acier, plus violentes que des coups de canon, plus sinistres et plus vagues que l'Océan et les ténèbres!... Soit!... A nous deux.

Leone se retire.

SCÈNE NEUVIÈME

MORGANE, LADY HAMILTON

MORGANE, grave et charmante.

Je vous accueille dans ma tente de guerre, selon cette courtoisie que vous invoquez ; vous êtes la bienvenue, chère Milady!... Je me souviens. — Parlez : sait-on le dernier mot de la Révolution?... Que devient la cour, depuis le départ du Prince?

LADY HAMILTON

Oh ! figurez-vous, gracieuse rebelle, que Lord Acton m'a mise dans une gaieté folle!... Oui... Quand nous fûmes dans la salle du Conseil, quand la stupeur et l'humiliation se furent un peu calmées, Lord Acton affirma tranquillement au Roi Ferdinand IV (1) que, avant cinq heures, la sédition serait étouffée : — qu'il en répondait sur sa tête. Il

(1) On veut bien se rappeler que le Traité de Vienne n'étant point signé à cette époque, le roi Ferdinand I^{er} s'appelait encore Ferdinand IV.

ajouta : « Votre Majesté, par exemple, y perdra, sans doute, bon nombre de fidèles serviteurs !... » — Le Roi laissa échapper un geste de soulagement et d'indifférence, — qu'il essaya de transformer aussitôt en un geste de commisération douloureuse, mais trop tard pour le regard glacé de ce renard d'Acton !... Je n'y ai pas tenu ; j'ai ri comme une folle. — Quelle comédie !... Décidément, il était temps que la cour fût modifiée.

MORGANE, l'observant attentivement.

Mais comment êtes-vous sortie du palais ?... Il est cerné, je pense ?...

LADY HAMILTON

Est-ce que nous ne passons point partout l'une et l'autre ! J'ai bien entendu deux ou trois balles siffler à mes oreilles, mais, comme je voulais vous admirer de près, j'ai passé.

MORGANE à elle-même.

Si d'autres s'étaient échappés, elle ne serait pas venue...

LADY HAMILTON

Je reviens donc à Acton !... Il se promenait, et mettait à un prix fabuleux la tête des conspirateurs ; puis, il se laissa tomber devant son bureau, au milieu d'une étonnante prise de tabac d'Espagne, en murmurant : « Ah ! peuples et rois !... » Et il acheva sa pensée dans un revers de main qu'il donna sèchement dans ses paperasses.

MORGANE

Et le Roi ? Et Marie-Caroline ?

LADY HAMILTON

La Reine était en deuil, couronne en tête, pensive ; le Roi, en grand uniforme, et frémissant, à la vue de l'échafaud, dans une pose digne de notre Charles Stuart, à White-Hall. — Alors, comme cela me fatiguait, je me suis enfuie. — J'ai l'ancien amour des aventures.

Souriante et calme.

Mes compliments, Duchesse, j'ai tout compris. — Cette révolution est un chef-d'œuvre de dévouement, de sang-froid, d'habileté profonde et d'abnégation.

MORGANE

Vous êtes adorable, ma chère Hamilton ; mais je ne mérite pas, au moins, ce dernier éloge ; je partage l'avenir que j'ai donné.

LADY HAMILTON

Oui... quelques trésors, sans doute, et quelques dignités de plus... Archiduchesse de Naples, peut-être ; mais vous étiez plus digne, à mes yeux, d'être la Reine des Deux-Sicules, qu'une enfant comme la Comtesse de Saintos ; j'accorde ses charmes ingénus, mais votre front souverain porterait mieux le diadème, au couronnement !

MORGANE

La plaisanterie est imprévue, Duchesse.

LADY HAMILTON, détaillant ses mots.

Oh ! vous allez me dire, je le sais !... Vous la conseillerez ; votre puissant regard pénétrera pour elle les difficultés politiques et les intrigues des favoris autour du monarque nouveau...

Avec un doux sourire.

Vous serez inévitable !... Mais il y a loin de cette suprématie au trône même, — et, je l'avoue, je ne vous supposais point capable d'aimer... que dis-je ! d'adorer à ce point une jeune fille assez ingénue ou ingénieuse, et qui n'est, en somme, que votre cousine, ou votre filleule.

MORGANE

Que Lady Hamilton s'explique... Cette fois, je ne comprends plus ses paroles.

LADY HAMILTON, rieuse, l'interrompant.

Le Duc Sergius de Souabe ne sera-t-il pas nommé, selon toute l'apparence, Roi des Deux-Sicules, par droit de justice et de conquête, devant la Junte assemblée ?... Et, puisqu'il aime Sione de Santos, ne doit-il pas poser, sur le front de la jeune vierge, la couronne d'or unie à celle de fleurs d'orange ?... Que voyez-vous d'extraordinaire à cela, chère Duchesse ?

MORGANE

Lui ?... Sione !... Quelle amusante folie ?... Sione prend le voile demain, — cette nuit même.

LADY HAMILTON, après un silence, et comme surprise.

La Comtesse de Santos ?...

Un silence.

Ah ?...

Pensive.

Mettons alors que je me suis trompée. — C'est étrange, cependant...

Elle la regarde fixement.

N'importe. — Reste un compliment. Ce costume guerrier, ce matin, vous seyait à ravir.

Elle lui donne un baiser.

MORGANE

La singulière idée que vous avez eue là, Duchesse !... J'avoue qu'elle ne me serait jamais venue ! — Sergius d'Albamah n'a jamais aimé qu'une femme, et cette femme, c'est moi.

LADY HAMILTON

Vraiment ? — Mille pardons... Je tombe des nuées ; il me semblait... Je croyais savoir...

Comme gênée.

Enfin, Sione a dû vous faire part de son amour, cependant, pour le Chevalier d'Albamah, du temps où ils habitaient ensemble, par un hasard d'hospitalité, le château de Santos. Ils étaient même fiancés, je crois...

Morgane, après un tressaillement, frappe la table de son poing.

MORGANE

Ah ! mille démons de l'enfer !... C'était lui !... Ce que vous dites est terrible.

LADY HAMILTON

Vous ne le saviez pas ?... Oh ! je viens de trahir un secret... vous me voyez confuse...

Comme à elle-même, et d'une voix presque indistincte.

Je ne m'explique pas qu'elle ne vous l'ait point exprimé... C'est mal. C'est un manque de confiance presque étrange de sa part !... — Envers vous, surtout.

Haut.

Au surplus, qu'importe !

MORGANE, sombre, à part.

Pourquoi ne voulait-elle pas me dire son nom ?...

LADY HAMILTON.

Je me tais. Je n'y conçois plus rien. Je vous croyais d'accord tous les trois. J'avais même, entre nous, quelques raisons — insignifiantes, paraît-il, — de penser que vous l'étiez, pour consommer cette insurrection. Voici : — Sergius d'Albamah, prisonnier, ne pouvant rien par lui-même, se servait de vous pour reconquérir son trône et l'offrir à sa maîtresse, et comme sa maîtresse était votre filleule bien-aimée, je m'expliquais, jusqu'à un certain point, en vous admirant beaucoup par exemple, la complaisance... sublime... que vous mettiez à favoriser leur triomphe et leurs amours...

MORGANE, essayant de lutter contre elle-même.

Mais vous me parlez, au surplus, d'un rêve d'enfant qui s'est effacé !...

LADY HAMILTON

Ils ne s'aiment plus ?... Ah ! c'est différent. — Comme tout passe vite ! Quoi, vraiment, Sione n'a laissé paraître aucune émotion la première fois qu'il lui a été donné de revoir le Prince ?

MORGANE, cherchant à se rappeler.

Aucune...

Brusquement.

Ah ! Je me souviens ! Elle s'est évanouie et il se troublait !

LADY HAMILTON, avec un frais éclat de rire.

Elle est intelligente, votre petite Sione ; elle était déjà fort coquette au château de Santos...

MORGANE, agitée.

Enfin — c'est impossible ; elle va partir ; elle prend le voile, vous dis-je ! — C'est impossible.

LADY HAMILTON

Décidément, je ne vous comprends plus ; — mais ce ne sont point là mes affaires. Cette résolution est belle, voilà tout. — Pour ce qui est de l'amour, conçoit-on les gens ?...

Des rayons de lune éclairent la scène à l'extérieur ; Sione, voilée, au bras de Sergius, sort du palais de Santos en causant à voix basse et traverse la scène lentement.

SCÈNE DIXIÈME

MORGANE, *accoudée, les yeux fixes et pensifs*, LADY HAMILTON, *debout, près d'elle, dans la Tente. — A l'extérieur*, SERGIUS D'ALBAMA, *traversant la place avec SIONE DE SAINTOS*.

LADY HAMILTON, *soulevant une draperie et les voyant.*
A part.

Oh !... Viendraient-ils détruire mon œuvre !...

MORGANE

Qu'est-ce ?... Qu'y a-t-il ?

LADY HAMILTON, *comme embarrassée.*

Rien...

MORGANE

Laissez, je veux voir !...

LADY HAMILTON

Mon Dieu, c'est que j'aperçois le Prince et la Comtesse de Santos qui se promènent au bras l'un de l'autre.

MORGANE, *soulevant la draperie.*

C'est vrai !... encore ensemble !...

A part, *les suivant des yeux.*

Elle m'avait dit qu'elle partait !...

LADY HAMILTON, *les regardant s'éloigner.*

Ne trouvez-vous pas une chose, Morgane ?... — Pour des cœurs indifférents, pour une future novice, ils paraissent penchés fort tendrement l'un

vers l'autre !... — Mais c'est, peut-être, une illusion.

La regardant en face.

Comme vous êtes pâle !

MORGANE

Je croyais cependant connaître cet homme et cette enfant !...

Sergius et Sione disparaissent à droite.

SCÈNE ONZIÈME

LADY HAMILTON, MORGANE, *seules.*

LADY HAMILTON

J'imaginai que vous saviez mieux la vie et qu'un trône a de quoi séduire les consciences même des enfants !...

Relevant la draperie et étendant la main.

Ils sont déjà bien puissants !... Voyez : la Comtesse prend dans son aumônière des poignées d'or qu'elle donne, en se penchant, elle-même, avec un charme auguste... — C'est d'une bonne sœur de charité.

MORGANE

Oh !... je deviens folle ! Je n'ose pas regarder en face ces soupçons horribles !

LADY HAMILTON, laissant tomber la tenture.

Je crois qu'ils vous aiment, d'ailleurs, et que, — par eux, du moins, — vous serez bénie : vous

avez toutes leurs bonnes grâces et nul doute que leur libéralité envers vous...

MORGANE, bondissant.

Savez-vous bien, Milady, qu'il n'est jamais trop tard pour moi !... Que si je voulais, d'un signe, je briserais la révolution comme je brise cette plume !

LADY HAMILTON, infernale.

Pourquoi ?... Quel est cet enfantillage !... Ah ! çà, qu'avez-vous, Duchesse ? Est-ce la peine de se troubler ainsi pour des difficultés d'ambition ? Pour un titre de plus ou moins ! Je crois m'apercevoir que vous aviez d'autres vues... Mais la Comtesse de Santos est d'une si candide inexpérience... d'un désintéressement si naïf !... ce sera presque une régence pour vous !

Ingénuement.

Enfin, vous n'aimez pas le Prince, vous ?...

MORGANE

Je ne l'aime pas !... moi !... Sergius ?...

LADY HAMILTON, joignant les mains.

Vous l'aimez !

MORGANE

Plus que le Trône ! plus que la vie !... plus que mon âme !

LADY HAMILTON, s'agenouillant près d'elle, caressante.

O ! Madame !... chère belle aimée !... pardonnez-moi ! — J'ai dû vous faire bien de la peine, tout à l'heure, sans le savoir !... Mais pouvais-je penser

que vous ignoriez cela?... Il n'est bruit que de leur amour !...

MORGANE

Ils me trahissaient !... moi !...

LADY HAMILTON

Est-ce que la passion raisonne ! Tout paraît permis à ceux qui s'aiment... Vous trahissiez bien, vous, pour votre amour, votre pays et votre Roi !... Ils s'embrassaient dans les jardins royaux presque devant nous, ce matin !

MORGANE, lui saisissant les mains.

Ils s'embrassaient, dis-tu ? — Oh ! prends garde de me mentir !...

LADY HAMILTON, soulevant la draperie.

Ma chère Morgane !...

Étendant la main tout à coup et d'une voix basse et rapide.

Tenez — au bout de cette rue, — sous les réverbères — voyez !... elle monte en carrosse ; — ils se parlent bas ; — un rendez-vous pour cette nuit, sans doute !... Ils s'embrassent !...

MORGANE, avec un cri terrible.

Ah ! malédiction !... je les ai vus !...

Elle cache son visage dans ses mains.

LADY HAMILTON, se dressant, froide, terne, impassible, derrière elle. A part.

La Reine est sauvée.

MORGANE, se dressant, également.

Sur mon âme éternelle, ils ne triomphent pas encore !...

Elle s'assoit, livide, près de la table, et écrit différentes lettres d'ordres en s'interrompant.

C'est à douter de la lumière !... — C'est à souhaiter le grand sommeil... C'est à faire honte d'être de la race humaine, — mais je les ai vus !...

Elle plie ses lettres vivement.

Et je me croyais criminelle !... Et cette monstrueuse enfant...

Appelant.

Leone !...

SCÈNE DOUZIÈME

LADY HAMILTON, MORGANE, LEONE, *entrant,*
puis des INSURGÉS

MORGANE, continuant.

De quelle race suis-je donc ?... Et quels sont ceux qui doivent m'approcher !

LEONE

La Duchesse m'appelle ?

MORGANE

Cet ordre à Milord Pembroke !... Cet autre, en passant, au commandant de la division qui cerne le Palais du Roi... Cet autre à M. de Selva !...

Le rappelant.

Attends!... que je relise... car j'ai du sang dans les yeux!...

Une fois relu.

Va vite, envoie dix ! quinze ! vingt courriers !...

Leone sort.

J'ai le cœur malade : l'enfer me brûle les yeux ! l'air m'étouffe ! mes ongles saignent... la jalousie, eh bien oui !... la jalousie !... et la rage, — me font mourir !...

A un courrier qui arrive.

Tenez !... à l'amiral Saintos !... De la rade on peut voir les feux de Procida, d'Ischia et de Caprée.. On y sait mon nom, déjà : traversez le golfe !...

A un autre.

Tiens, cours à Castel-Nuovo ! porte cela au Comte de Montecelli !...

A un autre.

Ceci au Comte Ricci, — va !... — C'est fait!... — je préfère cela !... — Tout est perdu.

Elle retombe immobile, anéantie, et cache son front dans ses bras croisés.

SCÈNE TREIZIÈME

MORGANE, LADY HAMILTON, *seules.*

LADY HAMILTON, toujours froide et lente.

Calmez-vous, Morgane !... que faites-vous, juste ciel !... vous me faites frémir !

MORGANE, sans voir et sans entendre.

Quel réveil !... Au moment où je croyais tenir la couronne !... Ah ! c'est à se réfugier avec plaisir parmi les tombeaux. Ces yeux purs, ce front clair que j'aimais en elle... mensonge ! fourbe ! lâcheté !...

Presque froidement.

Ah ! cette fois, c'est affreux !...

LADY HAMILTON

Vous pouvez encore...

MORGANE, effrayante, brusquement.

Eh ! laissez-moi !... vous ! Vous le saviez bien, à la fin, que je l'aimais !... Vous connaissiez cette trahison épouvantable !... Et c'est maintenant que vous m'avertissez ! c'est maintenant que vous me faites voir clair !...

LADY HAMILTON, grave.

Non, je ne le savais pas ! Mais, si je l'avais su, je serais venue te le dire, en voyant ta grande âme, ton invincible courage et ton amour méconnus et trahis par ceux qui te doivent plus que la vie ; je serais venue, Morgane.

MORGANE

J'ai envie de mourir.

LADY HAMILTON, avec un doux sourire.

Sans te venger ? — Oh !... je ne veux pas qu'il soit dit qu'une petite fille et qu'un aventurier se seront impunément raillés de toi !

MORGANE, se cachant le visage.
Me venger de ce que j'ai aimé !...

LADY HAMILTON

Mais le Roi...

MORGANE

Ferdinand IV est libre !... Quand je commande, on m'obéit. Qu'il monte à cheval !... A sa place, il y a longtemps que j'y serais, fût-ce au milieu de la mitraille... Le palais n'est plus cerné ! Les souterrains sont déserts !...

LADY HAMILTON

Comment ! ces courriers...

MORGANE

Ont fait que je suis vaincue, te dis-je !

Bruit de cavalerie.

Tiens ! c'est déjà fini !

Se levant.

Écoute ! c'est de la cavalerie royale !... Reconnais-tu le bruissement des sabres des cuirassiers et des dragons !... Ils s'échappent des casernes, condamnées, ce matin, sous peine du feu ! — Va, tout est bien perdu.

Les vitraux de l'Eglise s'illuminent. — Orgues, préludant le *Te Deum*. — Depuis quelques instants, des soldats sont arrivés sur la place ; le major Eaque paraît à quelques pas de la Tente, suivi de sbires et de dragons ; — les sentinelles, couchées en joue, se rendent silencieusement ; — on les garrotte et on les entraîne pendant les paroles de Morgane ; Lady Hamilton sort de la Tente, fait un signe au major Eaque, qui embusque ses soldats et se cache.

SCÈNE QUATORZIÈME

LADY HAMILTON, MORGANE, LE MAJOR EAQUE,
LES SOLDATS

LADY HAMILTON, dans la Tente.

Venez alors, Duchesse !...

Elle lui jette son bras autour de la taille ; Morgane laisse tomber sa tête sur l'épaule de lady Hamilton qui l'entraîne hors de la Tente.

MORGANE

Laisse-moi ! Laisse-moi, Lyonna !...

LADY HAMILTON, à part, la considérant.

Cette femme est plus grande que moi !

A la duchesse, changeant de voix, tout à coup.

Écoute : tu es ma prisonnière ! — Veux-tu la vie ?

MORGANE, ouvrant les yeux, et la regardant, après un épouvantable silence.

Non.

LADY HAMILTON

Alors, adieu.

Se reculant.

Commandant ! faites votre devoir !

LE MAJOR EAQUE

A moi, soldats ! Emparez-vous de cette femme !

Les torches illuminent la scène, les soldats accourent ; deux Gardes du Roi viennent saisir les mains de la Duchesse de Paleastro.

A Morgane, qui est comme réveillée et interdite.

Rebelle, Régicide, Incendiaire !... — Ta tête va

rouler sur cet échafaud que tu as préparé pour ton Roi ! Tu es condamnée sans jugement ni sursis, comme les espions et les traîtres !...

Se retournant.

Maître Pasquale de Simone, au nom de la Reine, je vous requiers pour l'exécution !...

Dépliant un parchemin.

« Nous, Ferdinand IV, roi des Deux-Sicules et de Jérusalem, apposons notre signature à l'arrêt de la Chambre étoilée convoquée et instruite en notre palais de Naples, et qui condamne à la peine capitale la Duchesse Morgane de Poleastro, comtesse de Luz et comtesse de Santos, comme coupable des crimes de lèse-majesté et d'assassinat. »

A Morgane.

As-tu quelque chose à dire à cet arrêt ?...

Un silence. — Le bourreau, pendant la lecture de l'arrêt, est monté sur l'échafaud, a dévoilé le billot et s'est appuyé sur la hache. — Morgane, d'un mouvement terrible, se dégage des deux soldats, ajuste de son pistolet la duchesse d'Hamilton, et, sans faire feu, le jette loin d'elle.

MORGANE

Non. — Je méprise trop ta vie pour te la prendre ! Malgré ton courage et ta beauté, je te trouve petite et déshonorée.

Marchant vers les soldats, stridente.

Arrière, valetaille ! — Je me rends !

On recule devant elle ; — le glas sonne un coup.

A part.

Il ne me déplaît pas, d'ailleurs, de mourir solitaire.

SCÈNE QUINZIÈME

LES PRÉCÉDENTS, LEONE

LEONE, qui s'est élancé vers elle.

Au milieu de ces soldats !... Madame! — O ciel!...
que se passe-t-il !... mon Dieu !...

MORGANE

Ah ! mon page !

Lui nouant ses bras autour du cou.

Noble et doux enfant ! Tu étais fidèle ! Je veux
t'embrasser, petit page : ne pleure pas.

LEONE

Oh ! ma tête se perd !... Voulez-vous que j'essaie
de vous défendre !... que je...

Morgane, en souriant tristement, l'attire sur sa poitrine et
l'embrasse au front.

LE MAJOR EAQUE

Elle lui a parlé à l'oreille !...

Il fait un signe : un coup de feu part.

LEONE

Seigneur !

Il tombe..

MORGANE

Scélérats !... Un enfant !...

Elle s'agenouille près de Leone, prend sa tête dans ses bras et
pleure.

LEONE, souriant.

C'est à cause de vous ; ne me plaignez pas.

MORGANE

Adieu, cœur pur ! cher enfant que j'ai regardé trop tard et que mon premier baiser fait mourir !...
Adieu, Leone !...

LEONE

Ah ! Cette tente !... ces torches !... Cela tourne devant mes yeux ensanglantés !...

Il chante, à demi-voix, vaguement.

C'est la noire Sirène,
O nautoniers perdus
Dans l'onde souterraine !...

Adieu, adieu, Morgane !...

Il meurt, la main de la duchesse sur les lèvres.

SCÈNE SEIZIÈME

LES PRÉCÉDENTS, puis SERGIUS D'ALBAMAH, LE COMTE RICCI, LE COMTE DE MONTECELLI, LE CHEVALIER D'ASSUNTA, SPECIALE DE SAINTOS, LORD PEMBROKE.

MORGANE, après un silence et se relevant.

Place, maintenant, sous cette hache, pour la tête d'une Reine de Sicile !

Roulement de tambours.

Morgane fait un pas vers l'échafaud ; un Moine se présente ; le glas sonne un coup ; — elle monte les degrés.

LES MOINES, psalmodiant au pied de l'échafaud, le cierge à la main, entourés par la haie des soldats.

*De morta æterna
Libera nos, Domine !*

LE MAJOR EAQUE, l'épée nue.

Présentez armes !...

L'ordre s'exécute.

MORGANE, sur l'échafaud, les cheveux rejetés en arrière,
le front levé, sublime.

Adieu, Sicile glorieuse !... Étendards !... Armées !... Fantômes ! Adieu, grand rêve d'amour et de gloire !... — Autant mourir.

Tombant à genoux devant le billot et se retournant vers l'Exécuteur.

Fais vite.

Elle écarte ses cheveux, en les partageant sur le sommet de sa tête, puis pose le cou sur le billot.

Au moment où le Bourreau lève sa hache, il se fait un mouvement, sur la place, comme sous le reflux de gens invisibles. Le Comte de Montecelli et le Chevalier d'Assunta, l'épée au poing, terrassant, à coups de pistolet, les soldats les plus proches et écartant les moines, se précipitent, à droite. — Le Comte Ricci, le Baron de Santos et Lord Pembroke exécutent la même irruption à gauche, tandis que Sergius d'Albamah, couvert de sang et faisant tournoyer son épée, s'élanche sur l'escalier, saisit à bras-le-corps le Bourreau, lui enlève sa hache et le précipite. — Alors, au milieu du tumulte et de la stupeur, il relève Morgane et la prend dans ses bras ; puis, un pied sur le billot et brandissant la grande hache, il regarde la foule.

SERGIUS

Ah ! vous vous croyiez vainqueurs, déjà !... Pas encore ! misérables !... Arrière ! corbeaux avides ! Si l'un de vous fait un pas, si un coup de feu est tiré, j'agiterai cette hache ! A ce signal, vous serez mitraillés tous et demain je sèmerai du sel sur les ruines de Naples !

MORGANE, le regardant.

Lui !... Lui !...

Les mousquets s'abaissent sur Sergius et sur Morgane de tous les côtés.

SCÈNE DIX-SEPTIÈME

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, LE COMTE DE THURN,
LORD ACTON, *entrant à cheval.*

LE ROI, étendant la main.

Assez de sang, aujourd'hui !...

SERGIUS, s'arrêtant sur les degrés de l'échafaud.

Comment ! Ils ont laissé fuir le Roi !... — Qui donc nous a trahis ?...

MORGANE, dans les bras du Chevalier, relevant la tête,
et le regardant en face, les yeux sur ses yeux.

Moi.

La toile tombe.

Fin du Quatrième Acte.

ACTE CINQUIÈME

L'ancien Oratoire des Pèlerins dans l'In-Pace des Camaldules de Salerne.

Grande salle aux voûtes élevées. — Piliers. — Lampe sombre, suspendue.

A droite, deuxième plan, porte à deux battants, de style religieux et ancien, cerclée de fer, s'ouvrant sur les galeries intérieures du cloître.

Au fond, porte principale s'ouvrant sur l'intérieur de l'Eglise ; — murailles semblables aux murailles des prisons et des catacombes. Aspect froid et humide.

Des bustes grecs, en bronze, en basalte et en pierre, des vases d'or et d'argent, des statues et des tableaux sont jetés, comme à la hâte et avec mépris, le long des murs.

A gauche, au premier plan, porte pareille à celle du deuxième plan de droite.

Au deuxième plan, fenêtre ; derrière les vitraux, barreaux de fer ; presque devant la fenêtre est dressée, sur un piédestal élevé et contre une balustrade praticable, une grande statue de marbre noir. Aux pieds de la statue est tombé un vaste linceul d'une étoffe sombre.

Au troisième plan, arceaux profonds, vus de face, et qui se prolongent dans toute l'aile du cloître.

Au lever du rideau, MORGANE, vêtue de la robe des novices, les pieds nus et lacés sur des sandales, la corde autour des reins, est étendue à terre, la tête appuyée sur le chevet d'un lit de prison; un cierge brûle aux pieds du lit.

SCÈNE PREMIÈRE

MORGANE, seule, se soulevant.

Prenons patience : c'est la dernière nuit. Ces murs sont hauts ; ces barres de fer sont solides... aucune espérance : qu'importe, d'ailleurs, toute espérance, maintenant ? Il est prisonnier, lui aussi : exécuté, déjà, peut-être...

S'accoudant.

Que reste-t-il de tout ce rêve ? Naples, funèbre, a compté ses morts et s'est endormie, et, me repliant dans la défaillance de mon cœur, moi aussi, je compte mes morts.

Un silence.

Cloître, sois maudit. Tes barreaux de fer sont ridicules. Puissent les filles sans passions qui se traînent dans tes entrailles de pierre n'avoir pour toi, chacune à sa dernière heure, qu'un sourire de haine !...

SCÈNE DEUXIÈME

MORGANE, L'ABBESSE, puis, à la fin, SIONE

L'ABBESSE, entrant à droite, une lampe à la main.

Voici votre pain et votre eau.

Elle pose une coupe de fer et du pain noir près du lit.

Ce n'est point le pain et l'eau de la communauté ; il nous est interdit de partager notre nourriture avec les condamnés. — Vous étiez en prières ?...

MORGANE

Si vous le croyez, pourquoi me troublez-vous ?

L'ABBESSE, écartant sa pèlerine et découvrant sa croix abbatiale.

Votre heure est proche : le soleil ne se lèvera plus pour vous ; demandez des forces à Dieu.

MORGANE

Ah ! mon heure est venue ; bien : je suis prête. Combien de minutes ?...

L'ABBESSE

Cinquante, à peu près : les Camaldules viendront vous prendre, au premier coup de cloche, pour vous conduire à la chapelle ardente.

MORGANE

Puis-je connaître les termes de l'exécution ?... Ai-je même un échafaud ?

L'ABBESSE

Du courage, ma sœur !...

MORGANE, avec un sourire amer.

Du courage ?... On ne craint pas que j'échappe aux supplices par une fin volontaire, puisque je ne suis pas liée ! Que signifie cela !

L'ABBESSE

La Duchesse d'Hamilton, en reconnaissance de votre accueil, vous épargne l'angoisse des tourments.

Elle regarde la coupe de fer.

La mort vous surprendra même avant que les bras séculiers se soient saisis de votre personne.

MORGANE, grave.

Ainsi soit-il.

L'ABBESSE, se retournant et apercevant la statue.

Mais, j'avais voilé ce marbre dont la vue n'est point faite pour les yeux purs de celles qui sont ici ! Qui a dérangé ce linceul ?...

MORGANE

Demandez-le au vent qui passe dans ces ruines !

Frissonnante.

J'ai froid. Que m'importent vos statues !

L'ABBESSE

Nos statues !... Pensez-vous que nous ayons affaire de Dieux païens dans le monastère ?... Ce marbre n'est ici que pour échapper à la fureur de ce peuple que vous avez déchaîné, — « et qui brise, au hasard, ce qu'il rencontre dans sa colère !... »

S'approchant de la statue.

Sans l'ordre de la Reine, j'eusse anéanti, moi-même, ce beau chef-d'œuvre du Démon !

Elle ramasse la draperie noire, puis, la lampe à la main, elle monte les marches de la balustrade de pierre.

N'est-ce point le *Pluton adjurant les Mânes, par le Styx* ?... Oui, c'est le marbre de Phidias ! Je le reconnais... Je n'ai quitté le monde que d'hier.

Après un geste terrible.

Que sont tes formes, dans leur scandale, devant

la beauté des cieux, — « dont l'éclat nous éblouit ?... »

Jetant le linceul sur l'idole et l'en couvrant tout entière.

En attendant qu'on vienne le reprendre, qu'il soit caché !

MORGANE

C'est ainsi que les Dieux deviennent des spectres.

L'ABBESSE, éclairant la statue avec sa lampe.

Que ton bras levé, dans son orgueil, nous serve au moins à quelque chose !...

Elle place la lampe dans le poing levé de la statue.

Esclave, porte la lampe des chrétiens !...

Elle redescend près de Morgane.

MORGANE, à elle-même, regardant l'Abbesse

C'est toi, l'esclave !... Autrefois, le vent n'emportait d'ici vers les cieux que les chants à la Déesse, les chants des peuples guerriers et libres !... Aujourd'hui, sous les arceaux des cloîtres, il répète les plaintes des vierges prosternées ; le vent dispersera les prières, comme les chants.

L'ABBESSE

L'une de nous est appelée à vous préparer à mourir.

MORGANE

Il n'y a de commun entre mon âme et les vôtres que l'abîme qui les sépare à jamais. Qu'on me laisse seule à mes derniers moments.

L'ABBESSE

Vous recevrez, j'en suis sûre, celle dont je vous parle...

La porte s'ouvre, à gauche ; — entre Sione.

La voici !

MORGANE, la reconnaissant.

Terre et cieux !

L'ABBESSE

Je vous laisse.

Elle sort.

SCÈNE TROISIÈME

MORGANE, SIONE

SIONE, dans le costume religieux.

Oh !... condamnée !...

Elle se jette dans les bras de Morgane en étouffant. — Morgane la reçoit et la regarde silencieusement. Les sanglots empêchent Sione de parler : haletante, elle ne peut prononcer que des cris.

Dieu ! O mon Dieu !...

MORGANE, à elle-même.

Pour la première fois de ma vie, je crois que — je tremble.

Haut.

Sione, ma fille bien-aimée, n'aie point peur !... Ce n'est rien, te dis-je. Mourir aujourd'hui, ce soir, demain ?... Qu'est-ce que cela fait ! Calme-toi.

Elle l'embrasse, sinistre.

Tu seras une sainte, au paradis.

SIONE

Oh !...

Elle tombe comme anéantie auprès du grabat.

MORGANE, froidement, après un long silence.

Ah ! çà, réponds, exécration enfant ! Réponds, ou je t'égrange ici, sans pitié, de mes mains moribondes !

SIONE, terrifiée et se relevant à demi.

Miséricorde !...

MORGANE, lui appuyant les mains sur l'épaule.

A genoux !... Tu n'avais pas de mère, et je t'ai donné mon sein profond pour y dormir et mes caresses pendant le sommeil ! J'ai baisé mille fois tes cheveux, quand tu étais toute petite, et tes petits pieds ! j'en étais folle, Dieu sait !... Est-ce que je ne t'ai pas emportée dans mon manteau, la nuit, quand je fuyais, dans les dangers ? Et tu riais sur mes lèvres ! Et tu étais ma conscience blanche, à moi, qui suis chargée de crimes ! Je t'adorais. Enfin, je ne t'avais rien fait. — Mais je crois que je t'aurais donné mon trône que tu m'as fait perdre, scélérate, si tu me l'avais demandé !... J'ai déchiré des louves qui m'auraient aimée, à ta place !...

SIONE

O ciel !...

MORGANE, les bras croisés, pensive, à voix basse.

Ainsi, pareille aux animaux qui errent sur les grèves après les naufrages et qui poussent dans

l'ombre des gémissements qui sont des rires affreux, tu viens considérer les agonies !... Que signifient tes yeux hagards ?... Penses-tu me donner le change ? Tu aimais mon amant, misérable ! Tu m'as trompée. Horriblement. Pourquoi l'embrassais-tu, lâche cœur, l'autre soir, dans le carrosse ? Je t'ai vue ; — elle aura beau mentir ; je l'ai vue !... Savais-je ce qu'il était pour toi ?

Froide.

Sione, écoutez : vous êtes une fille indigne de l'Enfer.

SIONE, se relevant et lui saisissant les mains.

Ah ! Regardez-moi : je vous défie de me regarder !

Morgane la contemple un moment, puis détourne les yeux.
Un silence.

MORGANE

Mensonge !...

SIONE

Mais ne voyez-vous pas mes cheveux coupés ! mes yeux rouges de larmes ! Ai-je l'air heureux ?... Suis-je pareille aux fiancées ?

MORGANE

Tu oses !... Je t'ai vue, te dis-je ! Je t'ai vue me trahir avec lui !

SIONE, doucement.

Moi ! Je n'ai pas le visage des traîtres...

MORGANE, après un moment d'anxiété profonde.

Tu me troubles! tu m'épouvantes!... Sione, tais-toi!

SIONE

Je suis une pauvre désespérée!... Je deviens folle! je deviens folle! Me taire. Quand vous allez périr et que je suis votre enfant!... Morgane, ma bien-aimée, croyez-moi! jamais vous ne fûtes plus aimée!... Au nom de la Clémence, songez que vous allez comparaître, dans un instant, devant Dieu. — Songez que c'est la dernière heure... que les bourreaux...

Elle pousse un cri.

Mon Dieu! inspirez-moi! prions ensemble!

MORGANE

A part.

Oh! J'ai peur de comprendre!...

Haut.

Mais je te vois encore, l'embrassant!...

SIONE

J'ai embrassé dans mon dernier adieu celui qui fut mon fiancé, et qui devenait mon frère! Que voulez-vous dire, Morgane?... Est-ce l'heure de rappeler encore tout ce passé!

Au fur et à mesure que Sione a parlé, les traits de Morgane se sont contractés et ses genoux ont fléchi.

MORGANE, se traînant aux pieds de Sione et lui embrassant les mains.

Alors, — aie pitié de moi, mon enfant!...

SIONE, se reculant.

Priez !... Songez à Dieu ! Oubliez-moi.

MORGANE, se traînant à ses pieds.

Ah ! pardonne !... Un mot de ta bouche m'ouvrira des abîmes de repentir ! Je suis misérable. Comme ils m'ont aimée et vaincue ! Ah ! ce sont de lâches démons ! Ma pauvre enfant ! pardonne-moi !

SIONE, avec un sourire ineffable.

Vous pardonner !...

Les deux femmes, dans leurs grands vêtements, sont arrivées près de la porte de droite ; à ce moment la fenêtre s'ouvre ; on entend grincer un barreau ; Morgane se retourne. Un cavalier masqué paraît à la fenêtre, tenant à la main le barreau de fer.

SIONE, d'une voix éperdue.

Tenez !... C'est lui qui vient vous chercher !...

L'inconnu saute dans la salle et ôte son masque : c'est Sergius d'Albamah.

SCÈNE QUATRIÈME

SIONE, SERGIUS D'ALBAMAH, MORGANE

MORGANE

Lui !...

SERGIUS, la prenant dans ses bras.

O ma bien-aimée !... je t'apporte la liberté, la vie ! Je viens te sauver, — écoute vite !

MORGANE, accablée, ne sachant ce qu'elle dit.

Tu as eu la force de t'échapper ?

SERGIUS

Écoute !... Montecelli et Franz sont là, dans la montagne ! Ils gardent nos chevaux. Viens ! nous sommes libres ; l'herbe étouffera le bruit de notre fuite sous le couvert !

MORGANE, de même.

Grand Dieu !... Et les autres ?... Et Leone, hélas !

SERGIUS, se découvrant.

Morts fusillés ! hier au soir. C'étaient de braves amis !... Dieu ait leur âme. — Morgane, je sais bien que des êtres comme nous, après avoir rêvé la puissance des rois, ne se proposent pas des chaumières !... On ne se réveille pas d'un rêve comme le nôtre !... Mais tout n'est pas perdu ! Nous pouvons revenir un jour et nous venger ! Fuyons !... Quand nous devrions aller mourir dans un ravin, — mais ensemble !

SIONE, se tordant les bras dans l'ombre, agenouillée.

Hélas ! je puis encore souffrir !...

MORGANE

Attends ! les rayons de la lune éclairent ces vitraux : dans une minute, ils frapperont ceux de l'église et cette fenêtre sera sombre : c'est plus sûr.

SERGIUS

Mon admiration pour le sang-froid de ton âme en face des dangers n'égale que mon amour pour toi tout entière !...

L'étreignant.

Il nous reste l'amour, encore ! Nous pouvons fuir loin : le monde est vaste ; nous aurons toujours le ciel et les forêts...

MORGANE, la tête sur la poitrine du prince.

Oh ! c'est trop de joie et de remords !

Comme dans le délire.

Y a-t-il encore des gondoliers, là-bas, dans la vie, pour chanter leurs chants si doux que je n'espérais plus entendre !...

SERGIUS

Et nous trouverons l'oubli de l'insignifiante humanité ! Nous aurons la beauté des solitudes enchantées ! Les vastes pays où l'on respire à pleins poumons le grand air du ciel !...

MORGANE

La fenêtre n'est point noire encore ! n'importe : j'ai hâte. Viens ! j'aime la vie ! Je veux vivre ! pour t'adorer ! pour te consoler ! Oh ! si j'avais su autrefois que je t'aimais tant !

SERGIUS, l'entraînant vers la fenêtre.

C'est le bonheur ! C'est l'avenir...

Au moment où ils vont fuir, on entend un coup de cloche dans la nuit.

MORGANE, reculant et fermant précipitamment la fenêtre.

Tais-toi. C'est la mort ! J'avais oublié, dans tes bras, la Mort elle-même !

SERGIUS

Qu'est-ce donc ?

MORGANE, regardant autour d'elle.

Trop tard !

SERGIUS

Morgane !... Parle-moi !

MORGANE, bas et vite.

La corde est-elle de la couleur de la muraille ?

SERGIUS

Sans doute : mais qu'y a-t-il ?

MORGANE

Il y a que les soldats m'attendent et les bourreaux ! Il y a que ces misérables filles se lèvent, dans la nuit, et viennent me prendre pour me conduire au bûcher !

SERGIUS, terrible, le barreau de fer à la main.

Auparavant, je t'aurai tuée, moi-même, et vengée !... Mais pourquoi ne point fuir par cette fenêtre ?

MORGANE, regardant de tous côtés.

Malheureux ! Penses-tu que ce soit un monastère comme les autres, celui-ci ! Et mes geôliers !... et les espingoles, toutes chargées, des dragons que le coup de cloche vient d'éveiller, en face de la

fenêtre !... — Allons, cette fois — nous sommes bien perdus.

SERGIUS, apercevant Sione qui s'est approchée.

Quelle est cette femme !... Dieu !... Vous, Sione !

MORGANE, près de la fenêtre.

D'ailleurs, nous n'aurions pas le temps, avant qu'on ne s'aperçoive de mon évasion !... O rage !... Ces fossés pleins d'eau... C'est impossible !...

SIONE, à Sergius.

Si vous pouvez vous cacher une minute, j'essaierai de vous sauver tous deux.

A part, chancelante.

Je me sens mourir.

MORGANE, dont les yeux égarés tombent sur la statue.

Ah !... Regarde !

Elle se précipite sur la balustrade et enlève la lampe et les draperies noires.

SERGIUS

Attends ! attends !

Il s'arc-boute contre le piédestal, et saisissant la statue par les flancs, la pousse, à travers les barreaux, par la fenêtre, dans la nuit.

MORGANE, prêtant l'oreille.

Les entends-tu ?... Elles montent !... Ah ! vite ! vite !...

Orgues dans l'intérieur de l'Église.

CHŒUR DES RELIGIEUSES, en dehors, entonnant le
psaume des condamnés.

Miserere mei, Deus !

Secundum magnam

Misericordiam !

Sergius a retermé la fenêtre, est monté sur le piédestal, s'est
enveloppé dans les linceuls noirs, complètement ; puis, ten-
dant son poing voilé dans l'attitude de la statue, il élève la
lampe au-dessus de sa tête et reste immobile.

MORGANE, se jetant à genoux près du lit.

Ne sois pas ému !... On verrait trembler la lumière.

SIONE, debout près d'elle.

Oh ! l'horrible terreur !...

Elle ferme les yeux.

SCÈNE CINQUIÈME

MORGANE, SERGIUS, SIONE, L'ABBESSE,
LES CAMALDULES

L'Orgue éclate dans l'Église ; le glas retentit ; les grandes portes
latérales s'entr'ouvrent et les deux files des Camaldules,
dans le grand costume des Adorations nocturnes, entrent et
se déroulent sous les voûtes, le cierge à la main. L'Abbesse,
tenant sa crosse d'ébène, marche la première ; Sergius,
immobile, éclaire la procession fantastique qui passe devant
lui, à ses pieds.

CHŒUR DE RELIGIEUSES, à pleines voix.

Et in peccatis

Concepit me mater mea !

Elles se rangent aux deux côtés de la scène. — Sione, frémis-
sante, marche vers l'Abbesse et lui parle à voix basse. — L'Ab-
besse fait un signe de tête. La porte du fond s'ouvre et l'on
voit la chapelle ardente dressée dans l'intérieur de l'Église.

L'ABBESSE, à demi-voix, à Sione.

Nous allons nous mettre en prières un quart d'heure ; le prêtre est déjà prosterné ; — fais qu'elle soit prête ; passé ce temps, je n'ai pas le pouvoir de la garder ici!... Éteins le cierge ; sa vie est terminée.

Les Camaldules entrent lentement dans l'Église, les portes se referment. La scène redevient obscure.

SCÈNE SIXIÈME

MORGANE, SERGIUS, SIONE
puis la voix de MONNA JAHELI

MORGANE, se relevant.

Oh ! des forces !... Je ne puis même pas me traîner jusqu'à l'échelle ! J'ai soif !...

SERGIUS, rouvrant la fenêtre.

Je te porterai, Morgane — et il y a des sources fraîches, dans la forêt !

Il s'arrête, comme frappé d'un souvenir, après avoir prononcé ces paroles au hasard.

MORGANE, ayant saisi la coupe de fer.

Tout à l'heure, tu étais un fantôme !... Assujettis l'échelle, Sergius !

Sergius tressaille silencieusement sans bouger et profondément sombre.

SIONE

Vite ! vite !...

LA VOIX DE MONNA JAHELI, au loin dans les montagnes.

Lassés de voir toujours les cieux,
Charmeurs de flots enfin funèbres,
Ils partaient, marins soucieux
D'explorer la Mer des Ténèbres !...

SERGIUS, à part.

La Sorcière !...

Morgane boit, à la hâte, quelques gorgées de la coupe.

SIONE, contre un pilier, écoutant.

Prenez garde !... Entendez-vous ces bruisse-
ments d'armes !...

SERGIUS, se rappelant, sans entendre.

« Si tu ne dérobes jamais à un fantôme ses vête-
ments effrayants !... »

MORGANE, laissant tomber la coupe.

Me voici !... Je suis à toi !...

Poussant un cri.

Damnation !

Elle s'arrête et regarde la coupe.

Ah ! J'ai du feu dans le cœur ! Je suis empoi-
sonnée...

SERGIUS, la soutenant.

Morgane !...

MORGANE, presque morte.

Je ne sais où je vais !... Où allons-nous, Sergius ?

LA VOIX DE MONNA JAHELI, lointaine.

C'est la noire Sirène,
O nautoniers perdus
Dans l'onde souterraine !...

SERGIUS, à part.

Tout est fini. C'est l'heure.

MORGANE, d'une voix entrecoupée.

Qu'est-ce que cela ?...

Elle indique une chose obscure, tombée de la coupe.

SERGIUS, ramassant l'objet avec un rire amer.

C'est le gant de la Duchesse d'Hamilton.

SIONE

Dieu seul nous voit encore, Sergius !... Elle va mourir.

MORGANE, expirante, se soulevant par terre.

Oui, l'ombre et les nuages s'amoncellent ; cependant, ce n'est pas l'heure des adieux, et j'entends sonner distinctement nos fiançailles magnifiques !... Je meurs, et toi aussi, tu meurs, mon bien-aimé ! Si l'on m'offrait à présent le trône et la vie, je les repousserais du pied tous les deux. — Vois-tu, nous étions fatigués de ce monde, de ses aurores banales, de son midi brûlant et de ses misérables nuits ! — Et puis, je vais te dire !... Il me semble que toutes ces choses se sont déjà passées !...

Se soulevant et luttant contre le poison.

Mais ce n'est pas le ciel qui nous attend, mon bien-aimé ! Ma vue s'éteint ; cependant, je vois des régions de vallées désertes : oh ! les immenses solitudes ! J'entends le cri des bêtes sauvages ; là-bas, ce sont des steppes de neige. — Et ces branchages noirs, brodés de givre, au loin !...

Les étoiles brillent sur ces désolations... Là, plus de lauriers ! Ce sont bien nos royaumes. Nous y cheminerons ensemble, pâles ombres ! Nous nous assoirons au bord de leurs torrents dévastés. Nos actions sont devenues ce monde horrible, mais nous aimons tous les deux la solennité de sa mélancolie. Les hôtes solitaires y entreront le front haut : la tristesse de ces pays nous consolera d'avoir vu rire des visages humains, — seule chose que nous ayons à demander à la mort de nous faire oublier !

SIONE

Oh ! ce délire horrible !... Seigneur ! ayez pitié !... — Ne meurs pas !... Ne meurs pas sans prière ! oh ! sans élever tes regards vers Dieu !...

MORGANE

Adieu, mon enfant ! j'ai accompli la loi de mon sort. — Mon âme est comme un beau soir d'exil.

Se débattant dans une convulsion suprême.

Mais voici le vent de l'éternité ; — viens me rejoindre, Sergius !... mon amant !... Je t'aime !... je vais t'attendre, toute seule, dans les vallées... les sombres vallées...

Elle meurt.

SERGIUS, lui fermant les yeux avec les lèvres.

A l'instant même, je te suis.

SIONE, à voix basse, inclinée sur le corps de Morgane.

Mère, es-tu jalouse, maintenant, et me pardonnes-tu ?...

SERGIUS, sourdement, la main sur le cœur de Morgane.

Morte !

Il se relève.

SIONE, pâle, debout, étendant le bras vers la fenêtre.

Le bruit de la statue, en tombant dans l'étang du cloître, a éveillé les soldats !... Mourez en roi, Sergius ! — On vous attend !...

SERGIUS, lui baisant les mains.

Adieu, Sione.

Il enjambe la fenêtre et disparaît ; les trois portes s'ouvrent.

SCÈNE SEPTIÈME

SIONE, L'ABBESSE, LES RELIGIEUSES, *rentrant sur la scène* ; LES TORTIONNAIRES, *vêtus de rouge, debout, au fond, devant la Chapelle Ardente* ; — puis LA VOIX DU MAJOR EAQUE, puis LA VOIX DE SERGIUS.

L'ABBESSE

Sœur Sione !...

SIONE, agenouillée.

Elle est morte.

Toutes les Camaldules s'agenouillent autour de Morgane étendue, le glas tinte un coup.

L'ABBESSE, debout, impassible, la crosse à la main, au fond de la scène.

Priez pour une grande coupable, mes filles !...

Le glas sonne un second coup, les Religieuses, relevant la tête, regardent l'Abbesse.

SIONE, aux tortionnaires qui s'approchent du cadavre.
Reculez-vous !... Sortez d'ici !...

L'ABBESSE, continuant, lente et solennelle.

Priez aussi pour une grande race, une race fatale,
une race des rois de ce monde !...

Un silence.

LA VOIX DU MAJOR EAQUE, au dehors.
Qui vive !...

L'ABBESSE

Face contre terre, mes filles !

Les Camaldules se prosternent.

LA VOIX DE SERGIUS, tonnante au dehors, dans l'ombre.
Sergius Sigismond de Souabe, roi de Sicile !...

LA VOIX DU MAJOR EAQUE
Feu !...

Décharge de mousqueterie et de carabines.

L'ABBESSE, continuant, tranquille.

...Et dont le dernier descendant paraît, en ce
moment, devant Dieu.

Elle se prosterne.

La toile tombe.

Fin du Cinquième Acte.

ELËN

DRAME

EN TROIS ACTES EN PROSE

Ici gît Clarimonde
Qui fut de son vivant
La plus belle du monde...

Th. GAUTIER.

La morte amoureuse.

PERSONNAGES

SAMUEL WISSLER.

ANDRÉAS DE ROSENTHAL, jeune seigneur de
Dresde.

GOETZ, étudiant, ami de SAMUEL.

TANNUCIO, chanteur et page d'ELËN, 17 ans.

ELËN.

MADAME DE WALHBURG, dame de Dresde.

GRËTE.

TERESA et CARMEN, suivantes d'ELËN.

UN LAQUAIS.

Étudiants, Masques, Seigneurs et Dames de Dresde,
Religieux, etc.

La Scène est à Dresde, à une époque vague.

Toutes les indications prises du Théâtre.

ELËN

Au sortir de ce bal, nous suivîmes les grèves :
Vers notre toit d'exil, au hasard du chemin,
Nous allions ; une fleur se fanait dans sa main ;
C'était par un minuit d'étoiles et de rêves !...

Dans l'ombre, autour de nous, tombaient des flots foncés
Vers les lointains d'opale et d'or, sur l'Atlantique,
L'outremer épandait sa lumière mystique :
Les algues parfumaient les espaces glacés ;

Les vieux échos sonnaient dans la falaise entière,
Et les nappes de l'onde aux volutes sans frein
Écumaient lourdement contre les rocs d'airain ;
Sur la dune brillaient les croix d'un cimetière.

Leur silence, pour nous, couvrit ce vaste bruit.
Elles ne tendaient plus, croix par l'ombre insultées,
Les couronnes des morts, fleurs de deuil, emportées
Dans les flots tonnants, par les tempêtes, la nuit !

Mais, de ces vieux tombeaux dormant sous les érables,
Désertés, soucieux, aux décombres pareils,
L'ombre questionnait en vain les noirs sommeils ;
Ils gardaient le secret des cieus impénétrables.

Frileuse, elle voilait, d'un cachemire noir,
Son sein, royal exil de toutes mes pensées !
J'admirais cette femme aux paupières baissées :
Sphinx cruel, mauvais rêve, ancien désespoir.

Ses regards font mourir les enfants. Elle passe,
Et se laisse survivre en ce qu'elle détruit :
C'est la femme qu'on aime à cause de la Nuit,
Et ceux qui l'ont connue en parlent à voix basse.

Le danger la revêt d'un rayon familial ;
Même dans son étreinte oublieusement tendre
Les crimes rappelés sont tels, qu'on croit entendre
Des crosses de fusil tombant sur le palier.

Cependant, sous la honte illustre qui l'enchaîne,
Sous le deuil où se plaît cette âme sans essor,
Repose une candeur inviolée encor,
Comme un lis renfermé dans un coffret d'ébène.

Elle prêta l'oreille au tumulte des mers,
Inclina son beau front touché par les années,
Et se remémorant ses mornes destinées,
Elle se répandit en ces termes amers :

— « Autrefois, autrefois, quand je faisais partie
« Des vivants, leurs amours, sous les pâles flambeaux
« Des nuits, — comme la mer au pied de ces tombeaux,
« Se lamentaient, houleux, devant mon apathie !

« J'ai vu de longs adieux sur mes mains se briser !
« Mortelle, j'accueillais sans désir et sans haine
« Les aveux suppliants de ces âmes en peine :
« Le sépulcre à la mer ne rend pas son baiser.

« Oui, je suis insensible et faite de silence,
« Et je n'ai pas vécu ! mes jours sont froids et vains ;
« Les cieux m'ont refusé les battements divins :
« On a faussé pour moi les poids de la balance.

« Je sens que c'est mon sort, même dans le trépas :
« Et, soucieux encor des regrets ou des fêtes,
« Si les morts vont chercher leurs fleurs dans les tempêtes,
« Moi, je reposerai, ne les comprenant pas. »

Je saluai les croix lumineuses et pâles !
L'étendue annonçait l'aurore, — et je me pris
A dire, pour calmer ses ténébreux esprits
Que le vent du remords battait de ses rafales,

Et pendant que la mer déserte se gonflait :
— « Au bal, vous n'aviez pas de ces mélancolies,
« Et les sons de cristal de vos phrases polies
« Charmaient le serpent d'or de votre bracelet.

« Rieuse et respirant une touffe de roses
« Sous vos grands cheveux noirs mêlés de diamants ;
« Les valseuses vous jetaient près de moi par moments ;
« Votre blond cavalier vous disait mille choses ;

« J'étais heureux de voir sous le plaisir vermeil
« Se ranimer votre âme à l'oubli toute prête
« Et s'éclairer enfin votre douleur distraite
« Comme un glacier frappé d'un rayon de soleil. »

Elle laissa briller sur moi ses yeux funèbres
Et la pâleur des morts ornait ses traits fatals.
— « Selon vous, je ressemble aux pays boréals :
« J'ai six mois de clartés et six mois de ténèbres ?... »

« Non, monsieur, mes regards sont à jamais tournés.
« Vers l'ombre, et mon orgueil empêche d'y rien lire :
« Je fais semblant de vivre, et, sous un clair sourire,
« Je suis pareille à ces tombeaux abandonnés... »

A

THÉOPHILE GAUTIER



ACTE PREMIER

Une terrasse devant l'auberge des Armes de Dresde. La devanture tient la longueur des trois plans, à gauche.

Au fond, grande allée de la principale promenade de Dresde ; montée praticable. Statues entre les arbres ; palais lointains.

A droite, charmille dont l'entrée fait face au public ; près de la charmille, un banc de mousse.

A gauche, presque au milieu de la scène, table sur laquelle est posé un candélabre allumé.

Au lever du rideau, TANNUCIO dans un grand manteau brun, la cape ramenée sur le front, descend par le fond, à droite ; l'heure sonne dans la ville ; il regarde l'enseigne et s'arrête.

SCÈNE PREMIÈRE

TANNUCIO seul, puis GRÈTE

TANNUCIO

Les *Armes de Dresde* ?... Bien. Neuf heures, je suis exact ; Madame de Walhburg va venir.

Il s'approche.

Les étoiles commencent à briller ; le vent est si doux qu'il n'agite même pas les lumières de ce flambeau.

Il frappe sur la table, Grète paraît sur les marches de l'auberge.
Du vin de Calabre !

Il s'assoit, puis s'accoude et rêve.

Madame de Walhburg !... Oui, c'est une violente amazone, attrayante comme les dangers inconnus ; l'obscur fierté de ses regards ne laisse jamais transparaître la fête lugubre de son cœur ; son front porte la mélancolie comme une parure, et toujours vêtue de noir, elle ajoute parfois à son corsage un bouquet d'immortelles, comme on en voit sur les tombeaux.

Rentre Grète avec un flacon cerclé de paille et une coupe de cristal. — Tumulte de hurras dans l'intérieur de la taverne.

Quelles sont ces voix joyeuses ?

GRÈTE

Ce sont les étudiants qui boivent depuis trois jours.

Elle verse.

Ils attendent, ce soir même, le retour de leur chef, Samuel Wissler.

TANNUCIO, à part.

Leur chef ?... C'est juste ; ils conspirent pour se distraire, ces jeunes gens.

Les fenêtres du palais d'Elèn s'illuminent dans le lointain ; Tannucio se détourne, un reflet de lumière frappe son visage ; Grète l'aperçoit ; mouvement de surprise.

Haut.

Qu'avez-vous ?...

GRÈTE

Rien. N'êtes-vous pas...

TANNUCIO, à part.

Diavolo !...

GRÈTE

... Le page de la comtesse Elën ?

Tannucio, souriant, hausse légèrement les épaules et boit sans répondre.

Certainement vous lui ressemblez un peu.

TANNUCIO, la regardant fixement.

Vous connaissez ce page, mademoiselle ?

GRÈTE

Oh ! pour l'avoir vu passer à cheval et rentrer dans ce palais où Madame Elën donne des bals si brillants toutes les nuits... Mais Teresa, ma cousine, qui est à la comtesse, pourrait vous dire une belle histoire !

TANNUCIO, inquiet.

Une belle histoire ?

GRÈTE

Je l'ai oubliée... — Cela s'est passé en Italie, je crois. — La comtesse, paraît-il, voyageait dans les Apennins. On traversait une grande forêt, aux environs de Florence lorsque, tout à coup, son équipage fut entouré par des brigands.

TANNUCIO, lorgnant, aux lumières des bougies, la coupe de cristal.

Malepeste !

GRÈTE

Les domestiques étaient si bien armés que les brigands prirent la fuite. Tannucio était un joli garçon de quinze ans ; il faisait partie de la bande, et la belle dame, au fort de l'aventure, l'avait distingué d'un coup de pistolet. L'enfant était tombé tout sanglant sur le gazon, la comtesse le prit dans sa calèche, le fit guérir, et, comme il chantait bien, il est devenu son page, depuis.

TANNUCIO, se levant.

Un glorieux conte !

Lui donnant une pièce d'or.

Tenez, mademoiselle.

Grète se retire après un sourire et un salut. — Tannucio s'éloigne vers le fond de la scène. Aussitôt la porte refermée, il se retourne brusquement.

SCÈNE DEUXIÈME

TANNUCIO, seul.

Seul !...

Il fait un geste de décision insouciant, entr'ouvre son manteau, relève sa cape, et les jette loin, sur un banc. — Il apparaît alors dans son costume de page, pourpoint et mailles collantes, en soie cramoisie, et brodés de passequilles d'or ; un riche poignard à la ceinture, une plume de paon au coin de la toque, les cheveux bouclés, noirs, flottants et poudrés d'or ; il se met à rire silencieusement.

Protée n'était qu'un malappris !...

Il s'assoit près du candélabre, sur la table, puis il tire de sa poche un petit flacon et le regarde.

Vingt-cinq gouttes, vingt-cinq mille florins !... disait-elle. — Mille florins la goutte ; on doublerait volontiers la dose à l'occasion ! — L'obscur est de les verser.

Il rêve.

D'ailleurs, il est d'autres moyens, moins hasardeux et plus brillants ; — la zingara corse qui me l'a cédé pour une ballade me jura, sur ses amours, que le parfum de ce bon élixir suffirait pour infiltrer dans le cœur un poison irrémédiable ; — je suis tranquille, ô mille fois dédaigneuse Elën !

Un moment de silence. — Il se lève tout à coup.

Ah ! divinités infernales !... je n'hésiterai pas. Je me moque des amours et des vengeances, je souris des noires colères jalouses. — Mais quoi !... pas un thaler dans la bourse, et j'ai besoin d'or pour m'en aller dans les pays de mes rêves, les pays de calme et de clarté !... Car je m'ennuie sous ces froids soleils !... Je chante mal dans ces pays de malheur... L'or est décidément le bienvenu ! Les dés sont jetés ; — j'accepte.

Il se rassoit sur la table, se remet à jouer avec son poignard et reprend sa physionomie souriante.

A présent, rappelons-nous la fameuse phrase de Madame de Walhburg : « Il nous faut un signal ; eh bien, ce soir, à neuf heures, soyez caché dans la charmille, à l'hôtel des *Armes de Dresde*. Appuyée au bras de M. de Rosenthal, je passerai près de

vous ; si je laisse tomber ce bouquet d'immortelles, exécutez vite ; si je garde les fleurs à la main, attendez encore ». — Bien !... Pourvu qu'elle soit résolue !...

Il se lève et fait quelques pas en regardant les allées environnantes.

C'est elle !... oui ; les voici tous deux : ils parlent d'amour, sans doute... A mon poste !

Il se cache dans la charmille et s'accoude à une statue. Entrent par le fond, à gauche, Madame de Walhburg et le Chevalier.

SCÈNE TROISIÈME

ANDRÉAS DE ROSENTHAL, Madame DE WALHBURG,
TANNUCIO *caché*, puis GOETZ

ANDRÉAS, vêtu de noir, jeune seigneur, un peu pâle,
irréprochable.

Je m'attendais à rencontrer la landgrave Léonore, votre belle amie, dans le cours de la soirée d'hier ; vous avez chanté seule et si bien que nous avons oublié son absence, madame.

Madame DE WALHBURG

Ce compliment, monsieur de Rosenthal, ne s'adresse pas à moi ; vous ne m'avez pas entendue ; je vous rappelais seulement, — oh ! j'en suis certaine ! — les accents d'une voix plus aimée.

Elle s'assoit sur le banc de mousse.

ANDRÉAS

Vous me surprenez, madame.

Madame DE WALHBURG, jouant avec le bouquet d'immortelles.

En ce moment même vous êtes soucieux ; vous songez à une femme près de laquelle, selon vous, la plupart des autres femmes ne méritent plus l'attention : — la comtesse Elën, je crois ?...

Doucereuse.

Pardon, je ne savais pas que ce nom dût vous faire pâlir ?

ANDRÉAS, debout, appuyé à la charmille.

J'ai sans doute admiré, avec tout le monde, la comtesse Elën dès son arrivée à Dresde, et nous avons été liés quelque peu, c'est vrai ; mais actuellement, ce ne serait que par politesse ou par simple curiosité que je prendrais sur moi, si je la rencontrais jamais, de lui demander de ses nouvelles.

Madame DE WALHBURG, souriante.

Vous êtes heureux : vous avez le détachement facile. Voilà, certes, un amour vite effacé.

ANDRÉAS

Effacé !... Les sentiments qu'inspire une telle femme peuvent changer, mais ils ne s'effacent pas.

Madame DE WALHBURG

Ce qui veut dire que vous en êtes à la haine ?

ANDRÉAS, après un silence.

J'ai beaucoup aimé la comtesse Elën, madame.

Madame DE WALHBURG

C'est un sentiment d'amour-propre blessé qui vous fait parler de la sorte : vous êtes injuste.

ANDRÉAS

Le cœur ne sait rien du juste ou de l'injuste : il éprouve ; cela suffit. Mais quittons ce sujet, de grâce.

Madame DE WALHBURG

Dites, vous l'aimez encore, monsieur de Rosenthal ?

ANDRÉAS, avec un sourire.

Ceci me fait de la peine, venant de vous.

Madame DE WALHBURG

De toute votre âme, n'est-ce pas ?...

ANDRÉAS, à part.

Par les démons !...

Haut.

Ne parlons plus de la comtesse, je vous en prie.

Madame DE WALHBURG

Au point d'en mourir, si elle n'essaye pas de vous aimer encore ?...

ANDRÉAS, brusquement.

Eh bien, oui, madame ! puisque vous tenez à le savoir. La comtesse Elèn serait ici, s'approcherait de moi, me prendrait la main en me disant : « Je veux essayer de vous aimer » ; je lui répondrais : « Vous êtes venue comme un supplice et vous avez

emporté mon âme ; je ne vous rappellerai pas les circonstances qui nous ont séparés au milieu de cruelles paroles ; je sais qu'on n'efface rien. Quand vous m'eûtes abandonné, mon premier mouvement fut de plaindre celui qui vous aimait ; je savais qu'il serait seul un jour. Je n'ai connu de la haine que ce qu'elle a de fiévreux et de passager ; je n'éprouvais pas de jalousie, puisque d'autres yeux que les miens ne pouvaient voir en vous celle que je voyais ; nul ne saurait vous ravir, pour moi ! J'ai pensé simplement que vous étiez morte ; j'ai pâli souvent de douleur en me souvenant de vous. Maintenant je te revois, c'est bien ; laissons là tout cet enfer !... Je me demande seulement comment tu es ressuscitée aussi belle, étant restée plus longtemps que Lazare dans le tombeau. »

Madame DE WALHBURG, lui prenant les mains.

Comme vous aimez !... Cependant, vous êtes seul.

ANDRÉAS

Je n'ai plus qu'un devoir à remplir.

Madame DE WALHBURG

Eh ! mais une femme n'est pas impitoyable.

Avec un sombre dédain contenu.

Et surtout...

ANDRÉAS

Je ne comprends pas...

Madame DE WALHBURG

Et quel est-il, ce devoir ?...

ANDRÉAS, après un moment.

Aimer seul.

Il fait quelques pas vers le fond de la scène et regarde les noires allées désertes.

TANNUCIO, se dressant près de Madame de Walhburg, et d'une voix très basse et très rapide.

Eh bien ! madame ?

Madame DE WALHBURG, de même.

Attends encore !...

Tannucio se cache de nouveau dans la charmille. — Andréas revient vers elle. — Madame de Walhburg, remettant les fleurs à son corsage.

Il me semblait que votre attachement datait d'un voyage en Italie ?...

ANDRÉAS

Elën !... Je l'ai connue, étant venu un soir lui demander l'hospitalité dans un sombre et antique palais, aux environs de la Ville Éternelle. Des étangs dormaient à peu de distance de ses murailles, et ce voisinage en approfondissait l'isolement. Sous le charme d'une sympathie mutuelle, elle m'apprit alors qu'elle venait de régions éloignées, des Antilles, je crois, — de son pays, — et qu'elle vivait retirée. Bientôt l'intimité devint plus familière et, sous le charme de sa causerie, je me sentais oublier les désenchantements. Dans la peine, sous les fers, au

milieu d'épreuves indicibles, s'était justifiée l'élevation native de son esprit. Les transparences de ses rêves ornaient ses regards ; ils inspiraient des sensations de forêts orientales ; il y avait des lions et des serpents dans les solitudes de cette femme !... Et je remarquais sa beauté, l'éclat de sa pâleur créole, la distinction de ses traits, les bruns reflets de sa chevelure. Des senteurs de lianes dorées émanaient de sa démarche, son corps était baigné du riche parfum des savanes... Oh ! son visage magnifiquement fatal !... Je l'ai perdu.

Madame DE WALHBURG

Vous avez revu ce visage ?

ANDRÉAS

Oui... Deux années lui donnaient ces charmes pénétrants qui éveillent l'idée du premier rayon d'octobre sur les feuilles : c'est maintenant une jeune femme dont les sens atteignent l'horizon de la Mort.

Madame DE WALHBURG, à part.

Oh ! tristesse, il ne me voit même pas.

Haut, d'une voix glacée.

Quel âge a-t-elle ?...

ANDRÉAS

Le vôtre, à peu près.

Madame DE WALHBURG, à part.

Misérable femme ! puisse le poison te faire éprouver seulement la moitié de mes souffrances !

Haut.

Il est inutile de rester plus longtemps : l'air de la nuit m'a fait du bien ; je vous remercie : je suis mieux, je puis rentrer.

ANDRÉAS

J'aurai l'honneur de vous présenter mes adieux ce soir, madame ; je vais partir pour un pays très éloigné.

Madame DE WALHBURG

Comment !... Vous quittez l'Allemagne !... Vous allez... et c'est maintenant que vous le dites ?...

Elle tombe assise encore, silence, étonnement du Chevalier.

Oui, je comprends !... Distraire, étouffer votre chagrin...

Brusquement.

Tenez, c'est une chose intolérable, monsieur, c'est une horrible pitié !... D'où vient-elle, cette femme ?... de Rome : on sait ce qu'elle a fait en Italie ! Sa beauté, dites-vous ? Je l'ai vue : son visage est passable, à peine. Son intelligence ? A quoi l'exerce-t-elle ?... Son goût ?... Quels amants se choisit-elle ?... Ah ! Ses moyens de séduction, je les devine !... Peu de femmes en seraient jalouses.

ANDRÉAS

Vous avez des regards plus élevés, madame.

Madame DE WALHBURG, continuant.

Oui, tout ce que je pourrais ajouter de palpable serait inutile : vous l'aimez... La radieuse Elën

m'a pris mon mari, je crois ? Je le lui laisse bien volontiers. Elle nous insulte par ses triomphes et son luxe inconcevables ; eh bien ! le prix de ses faveurs est juste ; c'est charmant : chacun son métier !... Un prince palatin, un jeune seigneur, d'une beauté, d'une âme exquisés, vient de se tuer à cause d'elle, c'est parfait ! Le bruit, le fard, le deuil, la ruine, l'impudence et la honte, c'est admirable : à chacun sa vie !... Mais qu'elle soit parvenue à vous aveugler ainsi, à vous ôter à vous-même, à vous faire souffrir si profondément, monsieur de Rosenthal !

Sombre.

Je suis bien malheureuse, bien disposée au pardon ; cependant, voilà ce que je garde au fond de mon cœur.

ANDRÉAS

Madame, je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez, bien qu'il soit pénible d'entendre outrager, n'importe ses crimes, une femme aimée et perdue. Je ne conçois rien à ce courroux, ni rien à cette conversation. Vous m'avez questionné avec instance et j'ai répondu sincèrement : je le regrette ; mais je ne veux pas me livrer à demi ; écoutez. Elles ne me touchent plus, ces histoires sombres dont j'ai souffert !... D'autres l'ont possédée, je le sais. Oui, le premier connut sa vigne vierge aux grappes dorées par le soleil d'Orient !

Le second s'est baigné dans ses fleuves paisibles !
Le troisième s'est enivré avec une goutte de sa
nuit remplie d'étoiles attristées !... Que m'importent les autres ! Seul je sais ce qu'elle m'a donné...
Qu'elle ait aimé celui qui vous parle, je n'en doute pas ; elle n'aime plus, voilà tout. De quel droit lui ferais-je un crime d'un malheur qui me frappe ?
J'ai provoqué tout cela ; de quoi me plaindrais-je ?
Elle n'aimera plus, cela me console... En vérité, madame, heureux celui qu'une femme aime le dernier ! Il est pareil à ce nabab qui héritait des maharadjahs indiens. Mon âme lointaine s'inquiète peu des océans traversés, des horizons parcourus, des amours endormis sous la terre.

Madame DE WALHBURG

Et vous partez !... J'espère que nous nous retrouverons encore ?

ANDRÉAS

Le pays que j'ai choisi pour exil est en rapport avec moi-même, et mon cœur est une nuit d'hiver. Ce sont des parages de tempêtes ; une étendue de vagues informes, troublées, désespérées, de rochers brisés par le froid : je vais vivre dans une cabane, de la vie des pêcheurs. J'en ai assez de la terre.

Madame DE WALHBURG

Alors, certainement, nous nous retrouverons.

ANDRÉAS

Je ne pense pas, madame ; c'est le pays nocturne où le vent des mers lutte avec le vent des montagnes ; c'est l'Islande.

Madame DE WALHBURG

Je ne vous quitte plus, si vous voulez.

Elle se lève et lui tend la main.

ANDRÉAS, reculant de surprise.

Oh !... vous m'aimez !... Vous !...

Madame DE WALHBURG

De toute mon âme et depuis longtemps, monsieur de Rosenthal !

ANDRÉAS

Madame, pourquoi donc avez-vous attendu ? Mon cœur est mort : je suis de ceux qui ne peuvent aimer qu'une fois. Recevez les meilleures pensées qui me restent... Je dois partir seul.

Madame DE WALHBURG, cachant son visage dans ses mains.

Allons ! tout est fini.

Elle tombe contre la charmille et reste silencieuse un instant, puis elle arrache lentement les fleurs de son corsage et les regarde. Andréas est au milieu de la scène, interdit. — Entre Goetz, sortant de la taverne.

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES, GOETZ, *descendant les marches,*
puis SAMUEL WISSLER

GOETZ, à part.

C'est un jeune homme de bonne mine et portant le costume des étudiants.

Comment ! dix heures ! — et Samuel n'est pas ici ! — Serait-il arrêté ?

Au Chevalier.

Puis-je me permettre de vous demander, monsieur, si vous n'avez pas rencontré en chemin, tout à l'heure, un jeune homme d'environ vingt-six ans, d'une physionomie grave, intelligente et douce, aux prises avec une escouade de soldats ?

ANDRÉAS

Non, monsieur, je n'ai vu personne.

Ils causent à voix basse ; Madame de Walhburg s'est éloignée de quelques pas vers le fond de la scène.

Madame DE WALHBURG, à part.

Fleurs mortelles, je vous laisse tomber avec mépris, comme je laisse tomber de mon cœur mon amour et ma vengeance !

Le bouquet tombe, Samuel entre à gauche en ce moment.

TANNUCIO, dans la charmille.

A l'œuvre !

Il fait un geste sinistre, s'enveloppe de son manteau et se croise avec Samuel.

SAMUEL, se baissant et présentant le bouquet.

Vous perdez ces fleurs, madame.

Madame de Walhburg tressaille et le regarde fixement.

GOETZ, se détournant, joyeux, au son de la voix de Samuel.

Hé ! le voilà !

Il s'approche de Samuel ; Tannucio, invisible, au fond, observe en silence.

Madame DE WALHBURG, à Samuel.

Gardez-les, monsieur, et puissent-elles vous porter bonheur !

Tannucio disparaît.

SAMUEL, s'inclinant.

Mille grâces !

Il attache les immortelles à l'un de ses brandebourgs et redescend la scène en échangeant une poignée de main avec Goetz. Madame de Walhburg prend le bras du Chevalier et s'éloigne avec lui silencieusement.

SCÈNE CINQUIÈME

SAMUEL, GOETZ

GOETZ

Oh ! mon cher Samuel !...

Ils s'embrassent avec effusion.

SAMUEL

Eh bien, me voilà, mon cher Goetz !... Qu'avez-vous fait pendant mon absence ?

GOETZ

Nous avons mené la même vie, aventureuse

et libre ; nous avons aimé, nous avons souffert, nous avons travaillé ; nous avons sablé de larges rasades en causant de toi le plus souvent... Mais, viens ; Justinian, Manuel, Hans, Arnold et tous les anciens attendent le président des étudiants de Saxe ; ils sont impatients de connaître les dépêches de Prusse et d'Allemagne.

SAMUEL

Tout à l'heure.

Applaudissements et cris dans la taverne.

Quel bruit ils font, ces enfants !

Il s'assoit.

GOETZ, debout, près de lui.

Toujours grave ?... Toujours enseveli dans les profondes pensées ?... Toujours en bonne fortune avec la déesse Raison ?

SAMUEL, souriant.

Toujours.

GOETZ

Il est des maîtresses moins jalouses et plus galantes ?... Tiens, j'ai là, sur ivoire, un médaillon de la comtesse Elën... Connais-tu la comtesse ?

SAMUEL

Non.

GOETZ

Un Titien, cher docteur !... Une brillante courtisane, comme disent les Italiens.

SAMUEL

Celui qui aime une telle créature mérite qu'elle

lui mette le pied, tôt ou tard, sur le cœur et sur le front.

GOETZ

Les femmes ne brisent l'avenir que de ceux qui n'en ont pas. Cher Samuel, à défaut des amours compliqués et superbes, ne sois pas, au nom de ta jeunesse, plus austère que les ermites !... Vois ce feuillage rouge ; c'est la fin de l'automne ; elles approchent, les longues veillées d'hiver ; la causerie aux clartés de la lampe, deux ou trois amis éprouvés et savants, autour de soi des livres, les chiens près du feu, la carabine accrochée, de bonnes pipes en porcelaine, bourrées de canastre, d'excellent thé sur la table, et, dans l'ombre, travaillant à côté du clavecin, la femme qui vous aime, n'est-ce pas le rêve d'un bon philosophe ?

SAMUEL

Je comprends la duchesse Éléonore venant trouver Le Tasse, et la reine embrassant le poète endormi, mais je ne comprends pas les femmes que vous suivez dans les promenades. Vous admettez au partage de votre existence des cœurs tombés, des esprits nuls, des âmes méchantes, vous dont le front pense magnifiquement ! Une femme, dis-tu ? Celui qui accepte, ne fût-ce qu'une heure, l'amour d'une pareille folle, s'expose à perdre le sens de bien des choses élevées. J'ai le cœur neuf, et si j'avais le temps d'aimer comme vous autres, il

me faudrait mon égale ou la solitude. Mais je veux garder la pureté de mon âme : c'est ma liberté. Pas de souillures à la pensée ! Les luttes chastes augmentent sa puissance lucide : il faut écarter avec résolution ce qui cherche à l'assombrir.

GOETZ

Ah ! tu es intraitable !... Encore faut-il un idéal sur la terre !

SAMUEL.

Et c'est une femme que tu proposes ?... — L'idéal ! — Je l'ai cherché longtemps. Sombre et soucieux, j'ai connu la honte de vivre... Oui, la souffrance a distrait longtemps mon orgueil solitaire ; j'ai profondément douté de l'invisible. — Alors, je me souviens, j'habitais les plages du Nord comme un exilé. L'inquiétude du ciel me travaillait ; je ne pouvais découvrir, je le sentais bien, hélas ! un idéal digne de moi, que dans les royaumes de la mort. Ce fut une folie si terrible que je me levais au milieu de la nuit, lorsque j'entendais les tempêtes ; j'allais en mer, me perdre dans les lames, et, hagard, je m'incarnais dans l'Océan. L'infini, les clameurs du vent, les rochers perdus devenaient le prolongement de moi-même. Mon désespoir se drapait orgueilleusement sous ces vêtements en désordre ; cette vie, au fond, c'était la mienne ; ces grands cris étaient l'expression équivalente des paroles qui dormaient en moi ; la voix humaine

n'étant pas en rapport avec ce qu'elle voudrait parfois exprimer, je me servais, pour me plaindre, de ces poumons sublimes : tout cela criait pour moi !...

GOETZ

Et tu écoutais avec ferveur cette musique de Dieu ? C'était fort beau !... Pour moi, je l'avoue humblement, je préfère aux clartés de la lune sur les flots celles des candélabres sur les belles épaules !... Par les dieux inconnus ! vivent la jeunesse et les belles nuits ! les soupers ruisselants de fleurs, de femmes, de pierreries et de vins couleur de topaze ! Vive la musique de l'or sur le marbre, le cliquetis des dés, le froissement des épées et des écharpes de soie ! Vivent les chevelures noires, étincelantes, et les beaux vers qui célèbrent les belles adorées ! c'est plus sûr.

SAMUEL

Tu crois ?... Tu es libre. C'est une question de préférence d'idéal qui fait les différences humaines ; tu pouvais choisir mieux, mon cher Goetz ; mais chacun son goût.

GOETZ

Ah ça ! quelle toison d'or as-tu conquise, à la fin de tes courses plus qu'étranges, toi qui parles ?...

SAMUEL

La certitude que cette vie influe sur une autre.

GOETZ

L'idée, je le confesse, est assez en vogue depuis quelques siècles. Reste seulement à éprouver qu'elle correspond d'une manière positive à sa réalité.

Souriant.

Je te reconnais bien là !... Tu réveilles, à peine descendu de cheval, nos anciennes discussions.

SAMUEL

La Terre dit au Germe : « Que sert de t'agiter ainsi dans l'obscurité ? Pourquoi tant d'inquiétudes ? que cherches-tu ? Je suis ta fin dernière, je t'enveloppe, je t'étouffe ; toute lutte est bien inutile. Il n'y a rien au-dessus de moi. Ne serait-il pas plus sage de t'oublier dans un repos divin, au lieu de t'épuiser en vaines fatigues ?... Sommeille en moi pour toujours. » Mais le Germe pressent la lumière. Il a le mouvement, qui est la volonté de sa foi ! Certain qu'il y a quelque chose au delà, le Germe n'écoute pas les tentations de la terre ; il se débat dans l'ombre, il meurt ; mais sa foi victorieuse lui survit ! Elle transfigure son cadavre, réalise la forme parfaite de sa nature, qu'il rêvait peut-être obscurément ; il monte avec l'aide de la mort, et, à travers les angoisses, enfin le voilà qui s'épanouit au soleil !...

Après un instant.

Malheur sur les germes immobiles qui meurent

tout entiers ! Ils se sont payés des raisons que leur offrait la Terre : rien ne prouvait, en eux, leur immortalité ! Qu'ils dorment, suivant ce qu'ils ont voulu. La Mort n'est qu'une fille de la Nature ; il faut résister à la Nature pour surmonter la Mort ; la lutte deviendra la substance des choses espérées. Croyons-en la vue des cieux ; souvenons-nous de la lumière ! N'écoutons ni les sens : ils sont de la terre ; ni la chair : c'est de la nuit. Conservons jusqu'au dernier souffle l'indomptable espérance ! Nous passerons dans notre espérance ! A travers une autre mort, nous nous efforcerons vers un autre soleil.

GOETZ

Voilà mon philosophe parti pour les régions sublimes !... Heureusement, nous avons la science qui est un flambeau, cher mystique ; nous analyserons ton soleil, si la planète ne fait pas explosion plus vite qu'il n'est de rigueur !

SAMUEL

La science ne suffit pas. Vous finirez tôt ou tard par vous mettre à genoux.

GOETZ

Devant qui ?

SAMUEL

Devant les Ténèbres.

Un silence.

GOETZ

Pourquoi me dis-tu tout cela justement ce soir, mon cher Samuel ?

SAMUEL

Je ne sais pas. Est-ce qu'on sait le pourquoi d'une chose ?... D'ailleurs, je parle dans le désert, tu es encore de ceux qui entendent sans entendre.

GOETZ

Non. Tu pourrais bien avoir raison. Tu es très grand, Samuel ; tu deviendras un penseur puissant, et ton nom sera l'un des points de ralliement de l'esprit humain. Cela, nous en sommes tous persuadés.

SAMUEL

Nul homme n'est nécessaire ; un autre peut venir à ma place, attirer l'attention de quelques esprits désenchantés même de l'indifférence, sur certains domaines de la pensée... Qu'importe le nom ? Je suis peut-être une parole ; je ne dois tendre qu'à me prononcer, le reste ne me regarde plus. Aussi je trouve que je n'ai pas le droit de songer à l'amour, aux dissipations et aux plaisirs. Je résiste à la tentation, et, comme le pli est pris, je n'ai pas grand'peine. Chacun sa nature, je ne me plains pas de la mienne, voilà tout.

CHŒUR DE VOIX SONORES ET JOYEUSES DANS L'AUBERGE

Fratres, gaudeamus (1)
 Juvenes dum sumus !
 Post jucundam juventutem,
 Post molestam senectutem,
 Nos habebit humus :
 Igitur gaudeamus !

GOETZ

Les entends-tu ?... Quitte-moi, pour un instant, ces idées graves : viens te distraire avec nous : l'occasion est belle ; nous avons du vin précieux ; nous avons le projet d'aller souper à la Porte-Noire, après une promenade en barque sur l'Eibe ; viens-tu ?

SAMUEL

Non : je suis fatigué. Je voulais seulement te serrer la main ce soir ; je serai mieux disposé demain. Bonne nuit.

GOETZ

Eh bien, comme tu voudras, mon bon Samuel ; repose-toi, c'est juste ! mais à demain.

Ils se serrent la main. Goetz rentre dans l'auberge.

SCÈNE SIXIÈME

• SAMUEL seul.

Quel temps de paradis !... Les belles étoiles !...
 La nuit sera tiède et charmante. O silence !...

Il redescend la scène, pensif.

(1) Chant populaire des étudiants d'Allemagne.

Mais je suis prince d'une nuit plus grande ;
j'ai le cœur plein de liberté : je puis m'endormir
dans la solitude.

Apercevant le banc de mousse.

Voilà, je trouve un lit merveilleux.

Après un coup d'œil entre les arbres.

Mon cheval est bien attaché, c'est cela.

Il défait son ceinturon.

Je regagnerais bien mon auberge, mais c'est
si loin !... Le ciel est pur, le feuillage est sombre
et tout est embaumé par l'automne.

S'asseyant.

Décidément, ce banc de mousse me paraît
plus commode que tous les lits de la terre.

Il s'étend, s'arrange et ferme les yeux.

SCÈNE SEPTIÈME

LA COMTESSE ELÈN, SAMUEL, *endormi*.

ELÈN

Elle rentre par le fond, à gauche, presque en courant, masquée,
enveloppée d'un long voile de dentelles noires, un poignard
à la main. Elle s'arrête, regarde autour d'elle et fait quelques
pas vers la charmille sans voir Samuel. Chancelante, elle
s'appuie de la main contre les branches, ôte son masque et
remet son poignard dans son corsage.

J'ai fui, cela m'étouffait !...

* Un silence.

Comme leurs paroles étaient fades et humi-

liantes ! Un tour de valse et l'on m'aime : c'est affreux. Je regrette la pauvre maison de mon père ; c'est un malheur pour moi d'être née !... Décidément, je ne veux plus de bals.

Elle fait quelques pas.

Au moins, on respire, ici.

Apercevant Samuel.

Tiens, c'est un jeune homme, un étudiant, je crois. C'est insoucieux de dormir tout seul à la belle étoile ! — Sa moustache est brune et ses cheveux sont bouclés.

S'éloignant.

Quels seigneurs ennuyeux ! Je ne veux pas retourner dans mon palais cette nuit. — Qu'ils s'en aillent !... Ils me désolent !...

Revenant près de Samuel.

S'il savait que je suis là, cependant ?

Un silence.

Hélas ! pauvre femme charmante, il m'a vue sans doute, et me voir c'est me connaître, pour ces enfants. Il me donnerait un regard d'étonnement et un doux sourire : pourrais-je lui pardonner jamais ce sourire-là ?...

Un silence encore.

Comme son front résolu et fier oublie paisiblement ! Les charmes de la nuit, la tranquillité de ce dormeur, m'oppressent malgré moi. Pourquoi

suis-je ici ? L'air est devenu d'une douceur mortelle, et ces rayons à travers le feuillage me pénètrent...

Souriante.

Il a bien raison, ce jeune homme !

S'éloignant un peu.

Peut-être il ne me connaît pas ; où m'aurait-il vue ?... Je suis folle.

Rieuse soudainement.

Qui s'imaginerait la comtesse Elën courant, à cette heure-ci, les promenades de Dresde ?...

Pensive.

Le chant du rossignol me faisait mal tout à l'heure, sur le chemin... Je voudrais bien l'éveiller, je n'ose pas. — Vous allez voir qu'il va m'embrasser si je l'éveille.

Frappant du pied légèrement.

Ah ! mais il m'impatiente, à la fin ! Est-ce que c'est l'heure de dormir ? On ne dort pas comme cela, d'ailleurs !...

Après avoir songé un instant.

Oui, c'est une idée admirable ; c'est cela même. Je vais l'aimer trois jours sans qu'il sache mon nom ; je veux l'aimer simplement, ce jeune homme, et puis je m'en irai, je le laisserai seul avec mon souvenir. Ainsi je resterai pure et respectée dans l'âme de quelqu'un sur la terre. — C'est dit, je

vais prévenir Teresa pour qu'elle renvoie tout le monde en annonçant que je suis malade.

Elle fait quelques pas et revient.

Quoi ! l'abandonner ?... S'il se réveillait ?...

Les fenêtres du palais d'Elën s'éteignent dans le lointain

Ah ! ce sont mes femmes qui m'ont devinée, ou Tannucio... Tout est redevenu silencieux ; mon palais est sombre et tout en fleurs au milieu des lampes. Quel charme de le conduire, de l'attirer !... Allons !...

Elle embrasse au front Samuel qui se réveille en sursaut.

SAMUEL

Hein ?... Qu'est-ce ?

Après un profond silence.

Oh ! comme vous êtes belle.

ELËN

Voulez-vous venir avec moi, monsieur ?

SAMUEL, debout, ébloui.

Comme vous êtes belle !...

ELËN, l'entraînant par les deux mains !..

Venez, venez.

Ils traversent la charmille ensemble

(La toile tombe.)

Fin du Premier Acte.

ACTE DEUXIÈME

Un salon dans le palais d'Elèn. — Au fond, colonnades de marbre séparées par des tentures mobiles : au milieu des colonnes, un grand velarium d'étoffes bariolées de rouge et d'or. Cette draperie, lorsqu'elle est soulevée par l'un des personnages, laisse entrevoir une enfilade de riches salons. — Porte au deuxième plan, à gauche. Porte au troisième plan, à droite. Devant les portes, tapisseries de même étoffe que celle du fond de la scène. Au premier plan, à droite, croisée à vitraux dont le balcon donne sur les promenades du palais. — Tapis, carreaux de soie. Fleurs magnifiques et lointaines, à profusion, dans de grands vases blancs. — A gauche, sur le devant de la scène, un sofa. — Près de la croisée, à droite, un guéridon en ébène, sur lequel brillent un vase d'or et une coupe d'émail. — Les rayons de la lune seuls illuminent faiblement la scène par la fenêtre ouverte. — Lampes turques suspendues au plafond, mais éteintes.

Au lever du rideau, TANNUCIO, vêtu de satin blanc broché d'or et rehaussé de perles, est assis, pâle, splendide et souriant entre CARMEN et TERESA, dans le milieu de la scène, sur un coussin, les jambes croisées à l'orientale ; les deux élégantes jeunes filles sont penchées gracieusement sur le chanteur, qui tient une mandore à la main et s'accompagne.

SCÈNE PREMIÈRE

TERESA, TANNUCIO, CARMEN

TANNUCIO, chantant.

I

Voici l'heure des sérénades,
Où brille, loin des colonnades,
Au cristal du fleuve changeant,
L'astre d'argent.
L'Espagne, dans ces nuits divines,
N'écoute plus les mandolines...
Bien de beaux yeux vont se fermer !
Il faut aimer.

II

Demain, tu pourras, jeune fille,
Danser la folle séguidille
Et mettre des fleurs, si tu veux,
Dans tes cheveux ;
Mais, ce soir, puisque la gitane
Suspend sa guitare au platane,
Laissons là nos résilles d'or :
Aimons encor.

III

Les souffles, qui sur les flots passent,
Aux ombres de ceux qui s'enlacent
Mêlent les feuillages légers
Des orangers.

Si, près du fleuve monotone,
Ils doivent faner, à l'automne,
Les orangers et les amours :
Aimons toujours.

Un silence.

CARMEN

Encore, Tannuccio !...

TANNUCIO se levant et montrant le clair de lune, avec un sourire.

Carmen, si j'improvise sur la guitare des ballades lyriques d'un goût nocturne et délicat, c'est que je suis un familier de cet astre !... Je suis de ceux qui viennent au monde avec un rayon de lune dans le cerveau.

Il va près de la croisée et se verse à boire dans la coupe d'or.

Astre aimé des golfes du Sud !... Souveraine des espaces magiques !... Je bois à tes clartés.

CARMEN, le regardant, rêveuse.

Le malicieux démon !... N'est-ce pas qu'il est bien fait, Teresa ?

TANNUCIO

Gracieuses petites fées, tout le monde n'a pas le bonheur, comme Monsieur le conseiller aulique, d'avoir l'air de sortir d'un cor de chasse... Mais, par tes yeux, Carmen, cela n'empêche pas le baron de Walhburg de prendre, avec un certain succès, le menton des jolies filles.

CARMEN

Oh ! le méchant page !...

TERESA, se levant et tenant des guirlandes de fleurs à la main.

Et le prince charmant ?... le nouveau venu ?...
le jeune vainqueur ?... avez-vous admiré sa pâleur
hier au soir, à son retour de l'ermitage de Sainte-
Luce ?...

CARMEN

La pâleur de l'amour !

TANNUCIO, pensif.

Si belle, qu'on eût dit celle de la mort.

TERESA, rieuse.

Est-ce qu'on meurt ?

TANNUCIO

C'est juste.

Un moment de silence.

La comtesse est une fée qui rend invisible !
Comment ! aucune promenade, excepté celle de
l'Ermitage, au fond du parc ?

TERESA

C'est un prisonnier sur une douce parole ; —
tu as raison : nous sommes ici au milieu des fleurs,
de l'ombre et de l'amour, — invisibles.

Frappant ses mains, joyeuse.

Alors, amusons-nous ; jouons aux dés ! tressons
des couronnes, disons des concetti !

CARMEN

Regardons le clair de lune.

TANNUCIO

Faisons le diable ; — je suis en gaieté, ce soir !...

Les draperies du fond s'entr'ouvrent.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE NÈGRE, *élevant au-dessus de sa tête un candélabre allumé ; il se tient immobile au fond de la scène.*

CARMEN, au domestique.

Qu'est-ce ?

LE LAQUAIS

Une dame voilée et qui ne veut pas dire son nom désire parler à madame la comtesse.

CARMEN

Faites attendre dans un salon.

Le laquais se retire après avoir donné le flambeau à Tannucio qui le porte silencieusement sur le guéridon.

A Teresa, qui jette une mante sur ses épaules.

Où vas-tu ?...

TERESA, souriante.

Vous ai-je adressé, hier soir, cette question, mademoiselle ?...

Elle sort à gauche.

Le laquais introduit Madame de Walhburg et se retire ; Carmen entre à droite.

SCÈNE TROISIÈME

Madame DE WALHBURG, TANNUCIO, *seuls.*

TANNUCIO, se retournant, et à voix basse.

Vous ici, madame ?...

Madame de WALHBURG, de même, vivement.

Tu n'as rien fait, n'est-ce pas ?...

TANNUCIO

Rien encore... — Mais, ce soir...

Madame DE WALHBURG

Attends!... Si résolue que je sois, je dois essayer...

Elle le regarde avec un sourire bizarre.

afin d'éviter le remords, de concilier sans un meurtre... C'est une âme vénale! — et je veux tenter... — Oh! tu n'en souffriras aucun dommage...

Elèn entre à droite; Tannucio lui montre Madame de Walhburg, avec un léger salut, puis se retire par le fond.

SCÈNE QUATRIÈME

Madame DE WALHBURG, ELÈN, puis, à la fin,
TANNUCIO

Les deux femmes échangent un froid salut; Madame DE WALHBURG s'assoit sur le sofa que lui indique ELÈN et relève son voile; la comtesse s'assoit en face d'elle.

Madame DE WALHBURG, souriante, presque affable.

Je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous, madame. Il est d'usage, dans le monde, vous le savez, de nommer avec une certaine défaveur toute personne conduisant le genre d'existence que vous paraissez avoir choisi; je regrette, en vous voyant, cette différence d'idées qui nous sépare si nécessairement.

ELÈN, un peu étonnée.

Je m'en afflige aussi.

MADAME DE WALHBURG, après un regard vers les tentures.

Ne voulez-vous pas me faire cette gracieuseté de vous rapprocher un peu, madame ?... J'ai la voix fatiguée, ayant veillé cette nuit.

Elèn se lève et prend place auprès de madame de Walhburg; celle-ci examine le collier d'Elèn.

Le beau collier !... Ces petites perles de jade retenues par un fil d'or mat et supportant ce croissant de béryls forment un bijou d'une légèreté vraiment exquise.

ELÈN

Il est d'un joaillier romain très habile, en effet.

A part.

Que signifie ceci ?...

MADAME DE WALHBURG, dénouant autour de son bras un grand collier de diamants.

Les Italiens sont de brillants artistes; mon collier vaut cinquante mille florins et n'est pas de l'élégance du vôtre.

ELÈN, préoccupée et fronçant les sourcils, après un silence.

Pardon; ces pierres sont fort belles et la monture paraît d'une distinction...

MADAME DE WALHBURG

Je suis obligée de le porter en bracelet; j'attends une occasion de le donner ou de m'en défaire.

ELÈN

Mais, madame, puis-je savoir le motif auquel je dois l'honneur d'une telle visite ?

Madame DE WALHBURG

Vous connaissez l'Italie ?... Vous y avez été fort admirée par un gentilhomme en qui j'ai de la confiance et qui me parlait même de vous, l'autre soir, dans les termes les plus enthousiastes.

ELÈN

Son nom, je vous prie !

Madame DE WALHBURG

Le chevalier de Rosenthal.

ELÈN

Ah ! j'ai le chagrin de me croire aimée de ce jeune homme, en effet.

Madame DE WALHBURG

C'est un cavalier très accompli ; cependant, vous lui tenez rigueur, paraît-il, avec un peu d'injustice.

ELÈN

Peut-être ; je donnerais tous les poètes pour une heure de silence.

Madame DE WALHBURG

J'ai beaucoup d'amitié pour une jeune dame extrêmement puissante qui s'intéresse à lui.

ELÈN

Ah !

Madame DE WALHBURG

Voyez, comtesse, à quel point je prends à cœur

d'être utile à cette personne ; je me suis décidée à venir vous prier de le revoir.

ELÈN, se levant.

De le revoir ! Andréas ?...

Madame DE WALHBURG, à part.

Oh ! ce nom sur ces lèvres...

ELÈN

Mon palais est ouvert le soir à mes anciens amis ; M. de Rosenthal n'est-il plus libre de me faire l'honneur d'une visite ou d'une soirée ?... Ne l'ai-je pas toujours accueilli suivant l'estime et la sympathie qu'il mérite, bien certainement ?

Madame DE WALHBURG, à part.

Du courage !...

Se rapprochant d'Elèn, à voix basse.

Veillez bien entendre, madame ; ce jeune homme a pour vous une passion qui le fait mourir ; vous êtes persuadée de ses souffrances ; un peu de douceur de vous adoucirait cette tristesse fiévreuse où votre indifférence l'a plongé... Vous l'avez aimé, rappelez-vous...

ELÈN

Je ne reviens jamais sur un souvenir.

Madame DE WALHBURG

Enfin, vous savez, il arrive alors, presque toujours, que ces sortes de feux s'éteignent vite ; son mal peut durer longtemps encore, si vous ne

venez à son aide ; il cesserait en huit jours si vous le vouliez.

ELÈN, se rasseyant après un instant.

Comment cette manière de guérir M. de Rosenthal est-elle agréable à cette dame dont vous parlez ?

Madame DE WALHBURG, reprenant sa place auprès d'elle.

C'est qu'il y a différentes manières d'aimer, peut-être ne les connaissez-vous pas toutes ; M. de Rosenthal peut mourir de la sienne.

ELÈN

Je n'aime pas les hommes qui meurent.

Madame DE WALHBURG

Bref, il valait mieux un sacrifice, — agréable ou pénible, — qu'une perte absolue ; on s'est résigné à la nécessité.

ELÈN

La méthode que vous proposez amènerait peut-être, avec moi, des résultats différents de ceux dont vous parlez, madame ; — d'ailleurs, je ne suis médecin que de ceux que j'aime.

Madame DE WALHBURG, jouant avec le collier.

Eh bien, madame, un autre moyen. — Dans cette ville, il n'y a qu'une ombre pour lui : c'est la vôtre. Il veut fuir à cause de votre présence !... Or, c'est un grand malheur pour une femme de ne pouvoir se faire aimer de celui qu'elle aime

avant de le suivre... Cette ville vous est indifférente ; vous êtes libre, vous !... En vous éloignant, il ne partirait pas.

ELÈN, à part.

Mais c'est un outrage continuel, que de telles paroles !...

Haut.

Ce collier relève la blancheur de votre bras et ce serait vraiment dommage que l'occasion se présentât de le donner ou de vous en défaire, comme vous le disiez tout à l'heure, madame.

Madame DE WALHBURG, sombre.

Ah ?...

Un silence.

Je dois ajouter une pensée — ce sera la dernière — qui m'est venue et que je soumets à votre jugement. Il y aurait encore un remède : cette personne ne m'en a point parlé, mais j'ai quelques raisons pour croire qu'elle y a songé profondément ; le voici : vous êtes le vivant et le seul obstacle au seul amour, — une grande passion, — qu'elle ait éprouvé jamais ; en effaçant absolument l'obstacle, M. le chevalier de Rosenthal oublierait peut-être... — Je vous l'ai dit, madame, et ma présence et mon insistance vous le prouvent, — la personne au nom de laquelle je vous parle est aussi puissante que résolue.

ELÈN, souriant et se levant.

Je regrette de n'avoir pas plus de temps à vous donner, madame.

Madame de Walhburg se lève.

Madame DE WALHBURG, glacée, souriante et regardant l'appartement.

Les délicieuses fleurs !... Comme on doit être heureuse dans cette tranquillité !

Paraît Tannucio, debout près d'un pilier ; Madame de Walhburg l'aperçoit et lui indique, avec un geste et un regard terribles, la comtesse Elèn, qui est détournée ; puis, se rapprochant d'elle.

Madame, je vous souhaite la bonne nuit.

Elle se retire par les draperies du fond.

SCÈNE CINQUIÈME

ELÈN, TANNUCIO

ELÈN, criant.

Tannucio !... Tannucio !...

Elle court à la croisée, comme étouffant.

TANNUCIO, s'approchant.

Plaît-il ?

ELÈN

Cours ! fais suivre cette dame qui sort d'ici ; je veux savoir son nom.

Tannucio quitte la scène.

SCÈNE SIXIÈME

ELÈN, seule.

Quel ennui profond !... Quelle amertume ! Ne pouvoir gagner une heure d'oubli !... Je croyais tenir un peu d'amour, enfin ! Voici le danger qui me réveille ; l'indifférence, le passé !... Quelle est cette femme qui vient, presque, de me faire frémir ?... Ah ! soulever des jalousies, toujours ; des colères !... Et ces femmes qui s'imaginent que je tiens à quelques milliers de pièces d'or ! Comme elle montrait le collier avec ostentation !... Parce que mes amants ont eu le malheur d'être plus riches que moi... quelle pitié ! quel mépris !... On n'aime pas un mendiant, parce que les mendiants ne sont pas bien élevés ! Comme si la plus misérable des femmes n'aimait pas mieux l'amour que le pain ! Si son Rosenthal avait été pauvre, elle ne l'eût pas connu !... Est-ce que l'on pense à ces calculs risibles !... Tout se tient dans le monde, voilà tout.

Un silence.

Mais je vois bien que je me suis encore trompée aujourd'hui ! Je ne l'aime pas, ce jeune homme.

Elle indique par un regard de tristesse l'appartement d'où elle est venue.

Qu'ai-je donc fait à Dieu ?... Je voudrais secouer ces heures indignes comme une toilette usée !...

Après un profond soupir.

Essayons encore une fois ! Peut-être serai-je touchée un instant ; ce serait une consolation... si cela console.

SCÈNE SEPTIÈME

ELÈN, SAMUEL

SAMUEL, entrant et s'approchant d'elle.

Maria, tu es pâle, tu souffres.

ELÈN, douce.

Rien. Ce n'est rien.

SAMUEL

Si ; tes mains sont glacées... qu'est-ce donc ?

ELÈN

Mon poète, mon rêve, ne te mets pas ainsi à genoux ; c'est passé, puisque nous sommes ensemble.

Elle s'approche de la croisée, puis s'accoude sur le balcon, blanche et languissante.

Oh ! le fleuve illuminé ! le ciel !... Regarde, mon ami : ce sont les bleus et profonds pays de l'Espérance.

SAMUEL

Maria !...

ELÈN

Quelles senteurs nocturnes dans les arbres ! Cependant, l'odeur des roses est plus douce que celle des orangers, n'est-ce pas ?... A quoi penses-tu ?

SAMUEL

Tes baisers sont plus doux que les orangers et que les roses : ne parle que de toi.

ELÈN

Vous avez paru surpris de me rencontrer l'autre soir ; pourquoi ? Ne devais-je pas venir ? Une autre fois, ayez soin de me reconnaître ; peut-être aurai-je encore cette douce fantaisie de vous soumettre à une épreuve de ce genre... Oh ! vous me pressez ma taille, vous me faites joyeuse : ne m'aimez-vous pas mieux quand je suis dans la mélancolie ?

SAMUEL, passionné.

Laisse, oh ! laisse-moi tes cheveux, et ton front et tes regards pleins de beautés et de lumières que je préfère aux astres mêmes de la triste nuit. Comme j'ai vécu dans ces trois jours ! je ne me souviens plus.

ELÈN

Espère en moi, je t'en prie, cher effrayé ! L'amour que je puis donner n'est pas de ceux qui fatiguent ni de ceux qui tuent, mais de ceux qui retrempent... Pardonne seulement, si je suis natu-

rellement triste. Je suis d'une race éteinte, et je vous ai attendu de longues années. En réfléchissant dans la solitude, j'ai perdu toute gaieté, comme j'ai perdu toute innocence avec vous. Un désir me reste : s'il fallait nous séparer pour quelque temps, promets-moi de vivre.

SAMUEL

Tu fais partie de moi-même.

ELÈN

Autrefois, j'étais rieuse et candide, ô mon Samuel ! J'ai connu les courses folles sur le gazon ; j'ai bien aimé les papillons de l'aurore divine, et les fontaines et les prés émaillés. J'étais humble et j'avais une foi toute pure ; j'étais une fille ingénue, et je m'attardais avec amour dans le silence des bois ; j'aimais bien y promener ma robe blanche à la manière des fées... Aujourd'hui... mais laissons cela, aimons-nous seulement.

SAMUEL

L'expression de ton visage ferait penser que le sentiment d'un deuil ancien et inconsolable a voilé ta destinée... Viens ! parle encore. Oh ! le son de ta voix, je t'en supplie. Ton âme est comme les fleurs qui ne s'ouvrent que le soir ; ton sourire est pareil à celui des séraphins proscrits, mais, dans leur accablement, toujours fiers de l'Éternité.

ELÈN

Aussi, quand même nous ne devrions plus nous revoir, tu m'aimerais toute ta vie, ô mon Samuel !

SAMUEL

Même si nous ne devions plus nous revoir dans ce monde ; car, dans l'autre, il faudra bien se retrouver : on n'efface pas les pensées... il est trop tard désormais !...

ELÈN

La mort a peut-être des abîmes charmants, comme la vie : c'est vrai.

SAMUEL

Rappelle-toi notre pâleur subite, hier soir, au sortir de cette chapelle, en ruine !... Nous descendions les marches couvertes de mousse ; nous allions vers une longue promenade assombrie par les marronniers. Tu t'appuyais à mon bras, défaillante et malade de vivre. Je croyais l'esprit d'une femme obscurci par les sensations, et je ne résistais pas à l'étonnement de t'entendre. Tes paroles étaient les plus élevées et les plus sereines, et ta présence me comblait d'oubli. Souviens-toi quelles impressions inconnues d'inquiétude et de stupeur vinrent nous troubler, nous opprimer lentement, par degrés invisibles. Ce fut, pour moi, je ne puis dire quel mouvement de la mémoire, nerveux et sinistre. Il y avait un secret pour nous dans l'attitude des grands arbres ; une anxiété

dans les lueurs de la rivière, dont les eaux sourdes grimaçaient sous les éclaircies. Et l'imprévu de notre rencontre, et cette promenade isolée, nous frappaient comme un rappel de certains rêves !... Tu parlais à voix basse, et c'étaient des adieux à mille projets détruits... J'écoutais fort attentivement le son de ta voix : il était d'un timbre étouffé, taciturne, — comme le bruit du fleuve Léthé coulant dans la région des ombres !... — Nous nous sentions gagner par le profond, par le mystérieux Silence ; nous nous étions déjà connus peut-être, et quelque chose se touchait au fond de nos destinées : le fluide inexplicable du Commencement enveloppait notre mémoire de ses vagues foudres ; autour de nous le vent froid se plaignait à voix basse dans les branchages desséchés.

ELÈN

Samuel !... ne me fais pas penser.

SAMUEL

Alors, dans la grande allée, comme un rayon t'illuminait à travers les feuilles, je te vis bâiller doucement, et cette tête endiamantée par les clartés et faiblement souriante vint s'appuyer sur mon épaule.

ELÈN, lui mettant les bras autour du cou.

Oh ! regarde la nuit, la nuit bleue et divine, et rêvons ensemble d'avenir !

SAMUEL, agenouillé près d'elle, en contemplation.

Je t'aime !

Au fur et à mesure que Samuel a parlé, Elën a laissé indolemment sa tête se pencher près de la sienne. Après un moment de silence et de regards ineffables, leurs lèvres se touchent.

ELËN, les yeux demi-fermés.

Je t'aime !

Les draperies s'écartent au fond de la scène ; paraît Tannucio.

SCÈNE HUITIÈME

ELËN, SAMUEL, TANNUCIO

TANNUCIO

O châtelaine ! et vous, sire cavalier, vous plaît-il que je fasse dresser une table vis-à-vis de ce balcon ? Un souper avec des lumières, de l'air et du feuillage est une chose charmante.

ELËN

Oui, Tannucio, si tu veux... Mais, Samuel, je suis un peu souffrante : votre parole est puissante, mon ami ; vous m'avez impressionnée. Voulez-vous me donner ce flacon d'essence que j'ai oublié tout à l'heure ?

SAMUEL.

Maria !...

Il sort vite.

*SCÈNE NEUVIÈME*ELËN, TANNUCIO, *seuls.*

ELËN

Eh bien ?

TANNUCIO, allant refermer la porte par où est sorti Samuel.

Je ne saurai le nom de cette dame que bien avant dans la nuit. Sa voiture l'emportait ; je suis arrivé trop tard.

Il se rapproche sur un signe d'Elën ; celle-ci, après une seconde d'hésitation, cueille une rose sur un des vases de marbre, puis revient près du jeune page.

ELËN, en respirant sa rose et d'une voix très basse.

Écoute : je ne l'aime plus, ce jeune homme... C'est une chose étrange, mais il me paraît tombé, quand il est à mes genoux. La poésie me fatigue, à la fin. Je devine, sous tous ses compliments, un caractère maussade, indécis et inquiet. Il ne sait rien de l'amour et ne fait qu'analyser, au lieu de se laisser vivre. Il n'a pour lui qu'une certaine douceur. Il ne prend aucune précaution pour se conserver le penchant qu'on a pour lui... Toujours auprès de moi !... Je ne le déteste pas encore, bien qu'il ait des côtés enthousiastes de M. de Rosenthal et qu'il me rappelle le prince Ancelli... J'ai même une certaine amitié... Je crains qu'il ne souffre beaucoup lorsqu'il m'aura perdue, comme il arrive

toujours... N'importe ! il ne m'oubliera jamais : j'ai réalisé mon rêve... C'est bien.

Mettant la main sur l'épaule de Tannucio.

Endors-le tout à l'heure en lui versant quelque drogue dans sa coupe.

TANNUCIO, à part.

Tiens, c'est bizarre ! quel rapprochement fantastique !

Haut.

Madame, il suffit... J'ai là, je crois, cette fiole d'opium dont vous aimez quelquefois le sommeil resplendissant !

A part.

C'est bien singulier.

ELÈN

Je recevrai ce soir... dans une heure.

Prenant un miroir sur la table et rejetant ses boucles en arrière d'un mouvement de tête.

Suis-je assez laide, au moins!... Préviens Carmen pour qu'elle dispose mes parures et ma toilette.

Un silence.

Fais allumer dans les salons.

TANNUCIO

A l'instant même.

Coup de timbre. Deux laquais, sur un signe de Tannucio, portent une table illuminée, pleine de fleurs et toute servie.

ELÈN, pensive et descendant la scène, à part.

Décidément, je suis celle qui n'aime pas.

Les laquais se retirent, les draperies retombent.

SCÈNE DIXIÈME

ELÈN, TANNUCIO, SAMUEL, *rentrant*.

SAMUEL

Voici le flacon dont tu parlais ; — tu ne souffres plus, dis ?... Si tu veux, nous irons voyager : je ne t'ai pas encore dit mon nom de famille : je t'ai aimée si vite que je n'y ai pas pensé. — Je suis le baron de Wissler ; mon château n'est pas éloigné de plus de trente lieues ; et si tu savais quel air pur on respire dans les forêts, là-bas.

ELÈN, prenant son bras.

Mon bel ami, je suis bien ranimée, je vous assure, et, pour ce soir, restons dans le pays des rêves.

TANNUCIO

Daignez vous asseoir, madame, et vous, beau seigneur, — à table !

On prend place : Tannucio, debout entre les deux jeunes gens, verse à boire, brillant et sinistre, avec des vases d'or ouvragés.

ELÈN, levant son hanap.

Je suis joyeuse. — Voyons !... une folie. Donne-moi du vin de Chypre.

SAMUEL

Oh ! Vous êtes la grâce elle-même.

TANNUCIO

Seigneur Samuel, pardon : voulez-vous de ces oiseaux de Corse ?

ELÈN

Connaissez-vous l'Italie, monsieur de Wissler ?
J'ai longtemps aimé la belle Florence, où je suis
née.

SAMUEL, à Tannucio.

Merci, mon jeune convive.

A Elèn.

J'ai voyagé plus au loin ; cependant, je n'ai
pas vu l'Italie.

ELÈN

Je ne me soucie pas de vous y conduire. — Flo-
rence n'a plus ses grands poètes, ses grands artistes
et sa gloire ; on ne peut s'y distraire désormais. —
Florence et l'Italie, ainsi que Rome, ne brillent
que du passé.

SAMUEL

Les ruines sont plus belles le soir au tomber du
soleil.

ELÈN

Eh bien, puisqu'il est doux de s'y promener au
bras d'un ami et de respirer ensemble, avec délices,
le parfum des fleurs oubliées et le calme des tom-
beaux, je ne refuserais pas d'y aller vivre, si cela
vous plaît.

SAMUEL

Lorsque tu voudras.

TANNUCIO

Tenez, mon gentilhomme, ces bonbons ambrés

et ces grenades. Il faut goûter en Allemagne des fruits de Syrie : j'en ai croqué bon nombre en vous écoutant.

SAMUEL

C'est vrai : vous êtes bien silencieux, monsieur le page !

TANNUCIO, lui versant à boire.

Moi ?

Levant sa coupe.

Je bois aux sombres amours.

SAMUEL

Et je te ferai raison, bizarre enfant !

Tannucio le regarde boire, après un regard d'intelligence à Elèn.

TANNUCIO

Un enfant !... Presque. Je suis un poète qui exécute ses rêves.

A part.

A l'un le sommeil splendide.

ELÈN, à part.

C'est fini.

Elle se renverse indolemment sur son fauteuil.

Cueille une ou deux roses sur ce vase, Tannucio, tu nous feras un peu de musique, n'est-ce pas ?

TANNUCIO, à part.

A l'autre un autre sommeil.

SAMUEL

O Maria !... serait-ce de bonheur et d'amour que

je me sens fatigué ?... J'ai le front cerné par un sommeil de fer...

Penchant la tête et s'accoudant.

Cependant, je suis heureux.

ELÈN

Endors-toi. Tu reposeras tout à l'heure la tête sur mes genoux.

TANNUCIO, apercevant au pourpoint de Samuel le bouquet de Madame de Walhburg.

Mais que vois-je à votre pourpoint, mon maître ? Un bouquet d'immortelles !... Vous n'y songez point. Ce n'est à vous ni de les porter ni de les offrir : — c'est la fleur des attristés.

ELÈN, souriante, à Tannucio.

Donne.

TANNUCIO, à part, après un mouvement.

Quelle idée !... Oui ; cela doit être.

Il prend les fleurs, et pendant qu'Elèn regarde pensivement Samuel qui va s'endormir, il passe derrière elle et tire avec vivacité le flacon de sa poitrine, puis il le renverse sur les fleurs, les frotte et les secoue vivement.

TANNUCIO, présentant le bouquet d'immortelles à Elèn.

Voici.

Une musique de valse étouffée et harmonieuse s'élève derrière les draperies du fond.

ELÈN, prenant les fleurs en regardant Samuel.

Regarde : il s'endort.

Elle pose un doigt sur ses lèvres.

TANNUCIO, ne quittant pas des yeux le bouquet.
C'est la magie de l'opium qui commence.

SAMUEL, à demi-voix, les yeux presque fermés.

Ah ! c'est le calme de la nuit !... Le rêve s'entr'ouvre aux enchantements triomphaux et diaprés ! Les encensoirs des génies parfument les ombres... Le son des timbales annonce de lointaines merveilles ; l'horizon se transfigure en royaumes... Salut, noir paradis.

Il s'endort.

Elën, après un moment, frappe sur un timbre ; deux valets nègres se présentent à droite ; Tannucio regarde.

ELËN, aux deux domestiques.

Vous allez prendre ce jeune homme. Il fait nuit et la promenade est suffisamment sombre pour qu'on ne vous aperçoive pas sous les arbres. Vous le porterez à la taverne des *Armes de Dresde*, sur un banc de mousse, auprès de la charmille : vous ramènerez son manteau sur son visage et vous l'y laisserez.

Elle embrasse Samuel au front.

Faites.

On emporte Samuel. Elën regarde le bouquet d'immortelles qu'elle tient encore à la main. Après un silence, elle l'approche de ses lèvres pour l'embrasser. Tout à coup elle l'éloigne de sa bouche, et, les yeux hagards, le jette par terre en portant la main à son front.

Oh ! les fleurs terribles !... leur parfum me brise le cœur ! Je me sens pâle.

Chancelante et d'une voix sourde.

Qu'ai-je donc aussi, moi ?...

Les tentures et les grands vélaria s'entr'ouvrent, et l'on voit les salons illuminés. — Des invités circulent en costumes et en parures ; des masques ; des femmes brillantes de brocart et de pierres précieuses ; des fleurs lumineuses, des jets d'eau de toutes couleurs entre des orangers et des citronniers, au fond du théâtre ; des pages portant des plateaux de liqueurs et de fruits glacés. — Elèn s'appuie sur l'épaule de Tannucio et lui dit :

J'ai failli l'aimer tout à l'heure, quand il s'endormait... Laissons cela pour toujours. Ne m'en parle plus.

Un flot de masques aux riches déguisements se précipite dans le salon et entoure la comtesse.

TANNUCIO

C'est l'odeur ténébreuse de l'opium qui vient de vous indisposer. J'ai remarqué que les plantes des morts et celles qui poussent dans les cimetières ont comme une odeur de visions.

Il rit.

SCÈNE ONZIÈME

ELÈN, TANNUCIO, LES MASQUES, *puis*
ANDRÉAS DE ROSENTHAL

ELÈN, au milieu des révérences, des sourires et de la lumière.

Beaux seigneurs et belles dames...

Elle chancelle.

Je vous salue et je vous remercie...

Elle tombe brusquement, les mains crispées sur sa poitrine.

TANNUCIO, se précipitant vers elle.

Qu'avez-vous, madame ?

ELÈN, se soulevant.

Ah ! rien. Je sais. — La dame noire...

Un des masques s'élançe à travers la foule muette et impressionnée ; il s'agenouille auprès de la comtesse.

ELÈN, à demi-voix.

Rien. — Je meurs, j'imagine.

Elle regarde le bouquet silencieusement, puis Tannucio.

Allons, je tombe en reine au milieu de mon royaume ! Je pardonne à tous ceux qui sont des traîtres au nom de cette belle nuit !... — Heureux ceux qui s'aiment !

Poussant un cri d'angoisse et de souffrance.

Ah ! mon Dieu !...

Se soulevant avec effort.

C'est dommage, la vie était belle encore, ce soir !

Elle promène autour d'elle un regard et un sourire.

Continuez la fête.

Elle retombe sans mouvement. — Le masque agenouillé près d'elle pose la main sur le cœur d'Elèn morte, puis ôte son masque : c'est Andréas de Rosenthal.

La toile tombe.

Fin du Deuxième Acte.

ACTE TROISIÈME

Le décor du premier acte. — Au lever du rideau, SAMUEL est endormi sur le banc de mousse auprès de la charmille, et enveloppé dans son manteau. GRÈTE et TERESA viennent par le fond à droite, derrière la charmille, sans voir le jeune homme.

SCÈNE PREMIÈRE

TERESA, GRÈTE

TERESA

Oh ! le beau soleil !... Il est temps de rentrer au palais. Pourvu qu'on ne m'ait pas demandée cette nuit !...

GRÈTE, tristement, à part.

Il ne reviendra plus, peut-être.

TERESA

Comme tu es pensive !... A propos, ne vois-tu pas les étudiants quelquefois ?

GRÈTE

Sans doute ; je suis même leur très humble servante depuis ma sortie du couvent... il y a huit jours.

TERESA

Sont-ils bien faits, la plupart ?

GRÈTE

Certes... Et tu les reconnaîtras à leurs longues épées, à leurs joies bizarres, à leurs phrases solennelles. Leur consul, Samuel, disposerait sur un signe des trois mille glaives de l'Université ; leurs lourdes carabines font le bruit du tonnerre aux tirs d'Allemagne, ce sont les plus adroits, comme les plus savants et les plus braves. Tiens, les chefs se réunissent tous les soirs dans ces allées ; ils devisent de Dieu, de la mort et des choses mystérieuses, au-dessous de notre enseigne des : *Armes de Dresde*, et le plus souvent vis-à-vis d'un grand nombre de bouteilles de vin français.

TERESA

Et... ces beaux yeux sont restés indifférents ?

GRÈTE

Indifférents. — Supposais-tu le contraire ?

TERESA

Je ne dis pas non.

GRÈTE

Est-il des signes par lesquels se trahit le penchant d'une jeune personne ?

TERESA

Il se pourrait.

GRÈTE

Des signes ?... Lesquels ! tu reviens d'Italie, tu dois être savante.

TERESA

Tu es trop jeune pour que je t'explique toutes ces choses, petite Gretchen.

GRÈTE

Comment avez-vous dit cela, mademoiselle ?... Voyons, enseigne-moi !... Je t'en prie.

TERESA, se refusant.

Par exemple !...

Se décidant. .

Eh bien, quand cela commence, on se plaît, d'abord, dans les promenades solitaires.

GRÈTE

Ah !

TERESA

On devient pâle, songeuse.

GRÈTE

Ah !...

TERESA

Fantasque ; — et quand on voit celui qui vous a fait ce mal, le cœur palpite, les pensées se troublent ; il semble qu'on va mourir.

GRÈTE

Mais s'il ne paraît pas s'apercevoir, lui ?

Lui ?... TERESA, à part.

Haut.

Alors on s'arme de résolution, cousine ; on va le lui dire, tout simplement.

GRÈTE, vivement.

Moi ! je n'oserai jamais.

TERESA, de même.

Ah ! tu aimes donc quelqu'un ?...

A part.

Belle ingénue !...

Haut.

Donne-moi la moitié de ton souci pour ma peine.

GRÈTE

Teresa, c'est impossible.

TERESA

Cette charmille est sombre ; l'aveu de tes chagrins en sera plus mystérieux.

Grète appuie ses deux mains croisées sur l'épaule de Teresa et elles vont ensemble vers la charmille.

GRÈTE

D'abord, je le rencontrais l'autre soir...

Apercevant Samuel.

Dieu ! lui !... Samuel !... Viens.

TERESA, à part, étonnée.

Samuel ?...

Grète l'entraîne dans la charmille et elles disparaissent sous les arbres.

SCÈNE DEUXIÈME

SAMUEL, seul, s'éveillant.

Un rêve !...

Il passe la main sur son front, se redresse et regarde avec stupeur.

Eh bien ! et Maria ! — Comment, la taverne de Gottlieb ?... Mais alors, qu'y a-t-il donc ?... Pourquoi n'est-elle pas ici ?... Seigneur Dieu, je n'ai pas rêvé Maria, je pense !

Il réfléchit et regarde sa main.

Voici l'anneau qu'elle m'a donné.

Souriant après un silence.

Ah ! c'est une fantaisie de cette enfant !... Celle dont elle me parlait l'autre soir, sans doute : — je devine !... elle va venir, voilée, adorable, souriante, à travers les arbres, et, me jetant ses bras autour du cou, me demandera si je n'ai pas eu de l'inquiétude...

Il regarde les allées, puis pensif.

Mais quel rêve, ô ciel ! je veux essayer de le reconstruire dans son immense effroi !...

Lorsque j'eus tari le hanap d'or que me présenta le page, — et pendant même qu'il parlait encore, — des sphinx aux têtes équivoques et brillantes vinrent, un doigt sur les lèvres, me fermer les yeux. — J'entendis comme un bruit de houles lointaines,

et je me trouvai, sans étonnement, en compagnie de Maria, sur une rivière sombre comme l'Erèbe, encaissée et bordée par une chaîne de collines. Le bateau, large et noir, n'avait qu'une voile : j'étais assis à la barre ; Maria reposait endormie sur ma poitrine ; et, le front dans la main, j'essayais de me rappeler... Mais, là-dessus, le flambeau de ma mémoire, obscurci par les brumes d'un grand spleen lugubre, s'éteignait vraiment tout à fait !... Ce devait être un ensemble de circonstances spéciales, — j'avais, par exemple, l'obscur idée d'un ancien naufrage, — et du semestre nocturne qui surprend dans les terres boréales ; — mais le mystère de ce passé se fondait lui-même avec le caractère impressionnant des ombres et leur solennité environnante.

Il paraissait être fort tard, — et il était tard en nous, aussi ! L'eau saumâtre du canal jetait des reflets d'étain, et des touffes de nénuphars en brillaient d'un éclat funéraire sur les rivages. Pas un souffle de vent, pas une bouffée d'air, dans l'accalmie où nous étions. Le silence ! — Les anneaux rouillés des rames ne heurtaient plus leurs crochets de fer, elles trempaient contre le bateau ; le long du mât pendait la misaine immobile. La barque glissait silencieusement et lentement, sans qu'une ride apparût sur les ondes, noires comme l'ébène ; de grands faucheux arpen-

taient ce miroir de leurs pattes grêles et poudreuses. Le paysage semblait suranné et très vieux : on eût dit qu'il n'avait jamais connu le bonheur du soleil. L'air était chargé de bleuissements violâtres ; à peine si je distinguais les limites apparentes de ce fleuve ; — elles étaient perdues dans la buée livide qui estompait les profondeurs de l'horizon.

Ces contrées semblaient oubliées de Dieu ; on eût dit les pays de la mort. Les fleurs sur les atterrages rosâtres, en recevant les rayons du falot, nous apparaissaient couleur de sang ; leurs parfums plombés donnaient sommeil !... L'une d'elles, surnageant, frappa mes regards ; je l'arrachai pour parer la chevelure de la bien-aimée ; — c'était une amiante, et ses longs fils, en se froissant, rendirent comme le son d'un instrument religieux, oublié — par exemple, un cinnor hébreu. — Ainsi, le monde minéral nous saluait avec l'aubade obscure des fossiles. L'étrange Azur ne semblait que très profond : si éloignées qu'elles fussent, j'éprouvais malgré la révolte de toute ma raison, la conviction que ses limites étaient possibles. Nous étions, nous et cette nature, comme dans une vaste salle scindée, un compartiment de l'Enfer ! Des concavités, pleines d'astres inconnus, et dont la disposition ne paraissait pas contemporaine avec notre mystérieuse espèce, se voûtaient au-dessus de nous, surplombant les sommets de

la double chaîne des collines riveraines. Et ce firmament factice éveillait en moi des souvenirs confus ; c'était comme ces dômes tortueux des souterrains de l'ancienne Mauritanie, où, sur l'ordre des cazufs enchanteurs, resplendissaient de subites et longues théories de lampes tendues par des mains invisibles. Nous ne savions pas où nous étions. — Maria se réveilla ; ses grands cheveux se dressèrent tout droits sur sa tête, et, comme affolée par le silence, elle me dit à voix basse : « Nous ne sommes plus dans la vie. » Je voulus aborder ; mais sa main arrêta la mienne comme je saisissais la barre, et le gouvernail décroché s'engouffra silencieusement dans les eaux sépulcrales.

Ce fut alors que, pâles explorateurs de ces régions, nous vîmes se dresser autour de nous des végétations polaires ; des naclés, des lotus, des lièges, cependant, mais léprosés par le lichen et par le nitre, avoisinaient les cratères éteints et les solfatares ; des branchages siliceux s'élevaient de roches en pierre à fusil ; des coraux violets, suspendus à des blocs vitrifiés, ornaient l'entrée des cavernes et coloraient l'intérieur avec la lumière changée des étoiles ; dans les crevasses de ces rives saponifiées reluisaient, par myriades, les yeux des salamandres. D'ailleurs, pas une chauve-souris dans les airs ! pas une trace humaine. Ces lieux ne semblaient même pas hantés par les Esprits.

Tout à coup je crus entendre, dans l'éloignement, le son vague et affaibli de tambours et de trompettes ; on battait la chamade ; étions-nous signalés ?... J'avais aussi la pensée d'une ville lointaine et ancienne, saccagée et en proie à l'incendie.

Comme je rêvais à ces choses, Maria se mit à chanter un chant monotone en souvenir de la terre des vivants :

« Je sais », chantait Maria, pendant que la barque glissait ténébreusement, « je sais un Esprit fatigué
« d'élévations stériles et d'espoirs fondés sur les
« Ténèbres. Longtemps son vol puissant fut l'honneur des cieux : dans ses regards dormaient
« des rêves éternels : les soirs l'adoraient comme
« leur hôte et leur génie : les couchants, lorsqu'il
« s'exaltait au sein de leurs profondeurs hantées
« par les mânes des Dieux, empourpraient le
« glorieux veilleur de flammes et de merveilles ;
« — il s'attarda, par une soirée d'orgueil, d'amour
« et de triomphe : et la nuit foudroya ce mage
« de l'Éther.

« Maintenant les cieux l'ont oublié. Sa vue ne
« peut plus en explorer les parages ennemis. Il
« est tombé à travers ses espérances perdues ;
« il ira s'ensevelir dans la dureté de son adieu. »

Je me penchai vers elle : « De qui psalmodies-tu ainsi le chant de mort ?... » lui demandai-je à voix

basse. — « De ton Esprit », me répondit-elle, « de ton Esprit, chère âme assombrie par mon amour!... » Et, indiquant les ténèbres, avec un sourire, elle ajouta : — « Je suis la fille de cet Erèbe ! — Tu cherchais l'immortalité ? Tu la demandais autrefois ?... — Regarde ! Reconnais-toi dans cette nature ! Reconnais tes pensées dans ces grandes fleurs maudites !... Ces eaux, et cette terre, et ces collines, c'est ton cœur dans l'épouvante !... Tu as douté à cause de la beauté d'une créature ?... Reconnais ton âme dans ce ciel interdit !... Nous sommes ici à jamais, sans savoir où nous sommes, sans nous aimer, sans nous souvenir !... La voilà !... la voilà, l'Immortalité ! » — Et comme je sentais couler mes larmes, je vis distinctement au loin une foule de formes humaines, rougies par les reflets d'un incendie immense. Elles descendaient, embrasées, une montagne, dans une course folle ; les doigts crispés brandissaient des torches ; les yeux étaient convulsés vers le ciel ; les bouches criaient à travers la désolation des rêves : « L'Immortalité ! L'Immortalité ! » Et les formes disparaissaient de l'autre côté de la montagne. Alors je sentis mes yeux se fermer ; les ombres devinrent plus profondes ; la barque fatale se déroba sous moi ; je crus sombrer ! Je poussai le cri le plus terrible ! Le premier sans doute dont un vivant eût osé jamais faire retentir ces régions de déses-

poir et d'horreur ; — la vision s'effaça ; et je m'éveillai pendant que les échos infinis de ce monde intérieur répétaient toujours au loin, bien loin, à travers les siècles : « L'Immortalité !... L'Immortalité !... »

Dieu soit loué !... je vis encore. — Ce n'était qu'un rêve ; — un mensonge dont la signification est nulle et absurde. Je suis bien éveillé.

Il se met à rire.

C'est la belle matinée d'amour et de joie, c'est le soleil de l'espérance.

SCÈNE TROISIÈME

SAMUEL, GOETZ, *descendant les marches de l'auberge.*

GOETZ, l'apercevant.

Samuel !... enfin, le voilà.

Il s'approche.

Que deviens-tu, grand homme... demi-dieu ?... Mais...

Le regardant.

Est-ce bien toi, d'abord ?...

SAMUEL, lui tendant la main.

Sans doute, mon cher Goetz ; ne me reconnais-tu pas ?

GOETZ

Ton regard, — c'est surprenant ! — ton visage

et ta voix sont changés ; cela ne m'a pas produit cette impression quand tu es arrivé l'autre soir.

SAMUEL

Ah ! c'est que, depuis mon retour, j'ai rencontré quelqu'un dont la vue m'a transfiguré.

GOETZ

Puis-je savoir...

SAMUEL

Une femme.

GOETZ

Comment ! toi, tu daignes parler d'une femme ?... Et cette rencontre a été d'une si saisissante nature pour toi que je l'ai deviné !... Par Eros !... ce front radieux... en effet, je ne te reconnais plus... dis-moi quelle histoire...

Il met son bras sous le sien ; les deux jeunes gens se promènent en causant.

SAMUEL

Il faudrait des siècles pour te l'apprendre ! J'aime une femme qui a des yeux chastes et graves et qui s'est donnée à moi dans le premier regard et à jamais... Oh ! si tu savais quelle pure intelligence ! et, au milieu d'enfantillages divins, quelles nobles pensées !... Il me fallait l'impossible et je l'ai trouvé ; j'ai vu dans le regard de cette enfant l'oubli de la terre et du ciel !... l'idéal.

GOETZ

Ah çà ! mais... -- c'est-à-dire enfin... où l'as-tu vue ?

SAMUEL

Ici, le soir même de mon retour ; elle passait, se promenant seule sous les arbres, comme un génie. Je dormais, elle m'a réveillé, m'a dit : « Je vous aime !... » et m'a conduit dans je ne sais quel palais enchanté.

GOETZ

C'est un conte des *Mille et une Nuits* !

SAMUEL

Juste ; mais c'est la vérité.

GOETZ

Par Astarté la Syrienne ! tu es un heureux mortel !

Des chants funèbres se font entendre dans le lointain, en grande musique.

LES VOIX

Quantus tremor est futurus
Quando judex est venturus
Cuncta stricte discussurus !

SAMUEL

Qu'est-ce que cela ?

GOETZ

Des psaumes. C'est un enterrement qui sort de l'église.

SAMUEL

Ah ! parlons de la vie ! L'univers a changé d'aspect pour moi !... Ce sont des clartés dans les fleurs, les feuillages, les montagnes, dans toute la

nature. Je n'avais rien vu... Si tu savais combien je suis heureux !... comme un enfant naïf qui s'étonne de toutes les choses qu'il voit.

GOETZ

Ah ! tu comprends la Terre, maintenant !

SAMUEL

Figure-toi, — mais en vérité, c'est impossible ! c'est plus qu'un ange, c'est une femme ! — un être accompli de beauté, de grâce et de passion ! Ayant cette force d'attendre son rêve la moitié de sa jeunesse, sans recevoir du monde une seule ombre sur son front de vierge et conservant sa blancheur de cygne et d'hermine, afin de se donner un jour avec toute son âme, tout son cœur et toute sa beauté.

GOETZ

Je ne comprends pas bien.

SAMUEL

Et quand le destin lui montre brusquement celui qu'elle a rêvé, figure-toi cette jeune femme trouvant dans son cœur une certitude d'elle-même assez puissante pour oser, sans préambule, sans souci des vaines convenances, sûre, enfin, d'être comprise dans sa candeur auguste, trouvant, dis-je, cette grandeur de l'aborder aussi brusquement que le Destin le lui montre, et de lui dire : « C'est vous ! Je vous cherchais. Voici comment je suis

et comment je vous ai attendu. Maintenant, c'est moi : nous nous aimons depuis toujours. Réunissons bien vite ce que nous avons de trésors l'un et l'autre pour aller vivre ensemble et mourir. »

GOETZ, après un instant d'ébahissement silencieux.

Ah ! les hommes de génie sont bien étonnants !... Comment ! toi... l'une des intelligences les plus sublimes dont s'honore l'espèce humaine, tu t'imagines qu'une telle femme existe et que ces choses arrivent dans la vie réelle ?... Et tu es un grand mathématicien ! un savant à trente carats ! un penseur démesuré !... Ah ! ah !

Il rit.

SAMUEL, riant et calme.

Goetz, ce que je dis est vrai.

Soulevant une bourse fort lourde qu'il a tirée de sa poitrine.

Si vrai -- que, -- tiens : voici, en or, en billets et en diamants, le prix de ma fortune vendue depuis deux jours ! — Je pars ; viens avec nous si tu veux.

GOETZ

Cher Samuel, que l'on supporte, — et cela le sourire sur les lèvres, — douze ans de dénûment, relevé des souffrances d'une maladie aiguë, et que l'on monte ensuite aux échafauds possibles d'un pied leste et joyeux, pour l'amour d'une telle femme, je l'admets !... Ce serait même un devoir, selon moi ; mais qu'une telle femme existe sous

le soleil ? non !... c'est insensé d'y croire une minute.

SAMUEL

J'aime à voir que tu comprends comme il faut cette merveille parmi les créatures ! Sur mon âme, il ne me fallait pas moins pour me ressusciter !... Mon cœur attendait sans battre, et je le croyais mort. Je ne m'étonne plus, maintenant.

LES VOIX FUNÈBRES, très rapprochées.

Tuba mirum spargens sonum,
Per sepulchra regionum
Coget omnes ante Thronum !

SAMUEL

Qu'est-ce donc que cela ?

GOETZ

Je te l'ai déjà dit : c'est un enterrement. Il s'agit de cette brillante courtisane... tiens, dont je t'ai parlé !... la comtesse Elën ; elle est morte cette nuit. On suppose même un crime, une jalousie de métier !... Circonstance bizarre : on m'a dit qu'elle est tombée, subitement, au milieu d'un bal donné en réjouissance de s'être défaite d'un amant qui l'ennuyait ; — l'un d'entre nous, à ce que l'on ajoute. Enfin, peu importe ! C'était une femme bien charmante.

SAMUEL

Comment peux-tu parler ainsi d'une effrontée de cet ordre ?... Si tu savais, Goetz ! si tu pouvais... Elle est seule au monde, Maria !... Quels songes

de gloire et d'avenir ! O mélancolie des séraphins ! O pureté de son auguste visage !... — et son front innocent !... — C'est son âme surtout, son âme élevée et douce, que j'aime !... Mais où donc est-elle, l'enfant ? Je m'attends à la voir à chaque minute... Elle est à l'église, peut-être...

GOETZ

Tiens, voici le cortège.

La tête de la sombre procession apparaît au fond, à droite : un maître de cérémonies, la chaîne d'acier au cou, la baguette d'ébène à la main ; puis des enfants de chœur portant des encensoirs d'or et des corbeilles pleines de feuilles de roses ; puis des pénitents blancs et gris, le capuchon baissé, le cierge à la main ; puis l'officiant ; puis deux religieux portant des bannières de deuil ; puis la croix ; puis le char funèbre, surmonté du dais aux panaches blancs, aux rideaux de velours noir. Dans le char, traîné par quatre chevaux caparaçonnés de draperies noires, le cercueil ouvert, suivant la coutume italienne. Elën y est couchée, la tête découverte, ses grands cheveux épars sur le linceul constellé de larmes argentées, qui est jeté sur le reste de son corps. Puis quatre hommes, vêtus de noir, officiels, tenant sur l'épaule une bêche et un paquet de cordes à la main ; puis un écuyer, vêtu de noir, tenant et contenant par la bride, à pied, le cheval blanc d'Elën ; puis Teresa et Carmen, en deuil et voilées ; puis Tannucio, en deuil ; puis des seigneurs et des dames voilées ; puis des passants ; puis des pages tenant des lévriers accouplés et le faucon sur le poing, en deuil. Au bruit des psaumes, les étudiants sont descendus de l'auberge, des torches funèbres à la main : tout le monde a la tête nue.

LES VOIX, sur la scène, éclatantes.

Mors stupebit et natura,
Cum resurget creatura
Judicanti responsura.

SAMUEL, troublé.

Ah ! qu'est-ce donc, à la fin, que cela ?...

Se rappelant.

Ah ! oui... je sais.

Se découvrant et haussant les épaules.

Tant de bruit pour une fille !

Sans se détourner et tressaillant.

Oh ! quel souvenir !... il me semble avoir entrevu le page... le sommeil m'accablait... Qu'est-ce que je fais ici ?...

GOETZ, pensif.

Elle était bien belle, en vérité.

Il tire un médaillon de sa poitrine et le présente à Samuel.

Tiens, regarde.

Samuel prend machinalement le médaillon, y jette un regard distrait ; son visage devient livide ; puis, après un terrible silence, il se détourne, aperçoit Elën sur le cercueil et s'avance au milieu du théâtre.

SAMUEL, d'une voix tonnante.

Arrêtez !

Il entr'ouvre et jette son manteau, montrant ses insignes.

TOUS LES ÉTUDIANTS, le reconnaissant.

Le Consul !

Ils tirent leurs grandes épées, se rapprochent sur un coup de sifflet, et font cercle devant la foule, autour de Samuel et du char funèbre, empêchant d'avancer.

SCÈNE QUATRIÈME

SAMUEL, GOETZ, TERESA, CARMEN
TANNUCIO, *etc.*

SAMUEL, se précipitant brusquement sur le char, l'escaladant et apparaissant au fond, debout, terrible, entre les rideaux mortuaires qu'il écarte des deux mains, et considérant Elën dans le cercueil.

Ah ! je comprends. Tu as joué avec mon âme et tu es morte au milieu de ta victoire...

Il s'arrête.

Tu es venue m'embrasser au front pendant mon sommeil ; par toi, je suis tombé jusqu'à la vie. O fiertés perdues ! je suis le fantôme de ce que j'étais.

D'une voix basse et continue, et croisant ses bras sur sa poitrine.

Ainsi, tu m'as volé mon premier amour ! Tu as souillé les premières paroles de ce cœur chaste et tu l'as prostitué de ton souffle sacrilège ! Tu m'as déshonoré aux yeux de Dieu ! Tu as raillé la dignité de ma conscience impudemment. Tu as souffleté l'idéal sacré, plus noble que le blason des rois, qui veillait dans un précurseur ! Tu m'as menti !

Tranquille.

Dors en paix, femme, je te pardonne ; c'est à moi d'expier seul un moment de faiblesse.

Se redressant et d'une voix vibrante.

Mais, comme je fus ton convive et que ton pain m'est resté amer ; comme tu aimais l'or, auquel, raisonnable et désillusionnée, tu sacrifiais la vertu ; comme je fus ton dernier amant, et que la mort, soudaine, ne m'a point permis de m'acquitter envers toi ; comme je ne puis rien accepter de toi ni rien te devoir, morte ou vivante, tiens !

Il jette l'anneau, puis sa bourse sur le cercueil.

Je t'estime la rançon d'un empereur ! je veux être quitte envers toi !

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES, ANDRÉAS DE ROSENTHAL, puis GRÈTE

ANDRÉAS, hors de lui, se précipitant l'épée à la main.

Monsieur, vous venez de prononcer des paroles et de commettre une action qui me révoltent ; je ne sais de quel nom les flétrir, car je les crois sans exemple jusqu'à vous !

En voyant Andréas l'épée nue, les seigneurs ont tiré leurs épées. Samuel étend la main, on s'arrête.

SAMUEL, descendant du char et regardant fixement le chevalier.

Monsieur, je puis estimer la démarche dange-reuse que vous venez d'accomplir. Je rends justice à l'homme du monde parlant au nom des conve-nances sacrées, mais nos vertus ne sont pas les mêmes. Si irréprochable que vous soyez, il y a

des abîmes entre nous. Dieu seul peut savoir ce qui vient de se passer ; je m'abstiens de reprendre votre conduite, n'essayez pas de juger la mienne ; les consciences sont diverses.

Grète est descendue de l'auberge pendant ces paroles, et s'approche à travers la foule.

ANDRÉAS

Toutes les consciences disent qu'il faut laisser dormir les morts.

SAMUEL

Et si la mienne m'affirme que cette femme n'a jamais fait partie des vivants, pensez-vous encore une fois que l'épée soit le juge et décide cette question ?...

Tirant sa rapière et se retournant.

Étudiants !... moi, Samuel, baron de Wissler, docteur de l'Université de Dresde, président des étudiants de Saxe, grand émissaire de la Vente-Suprême d'Allemagne, je vous rends cette épée, portée autrefois par les Francs-Juges. Elle était destinée, dans ma main peut-être, à reluire encore pour une mission de gloire et d'affranchissement. Je ne l'ai jamais tachée jusqu'à cette heure que du sang des ennemis, lorsqu'à vingt ans je la portais déjà dans les batailles ! Reprenez-la, je ne suis plus digne de la garder.

On a reculé devant lui avec effroi pendant ce discours. Au Chevalier.

Quant à vous, monsieur, si je croisais le fer avec vous, je vous tuerais peut-être. Je vous prie de ne pas ajouter un remords à mon désespoir... Adieu.

SCÈNE SIXIÈME

LES MÊMES, Madame DE WALHBURG, *voilée de noir*.

SAMUEL

Maintenant, frères, je ne suis plus rien, je rentre dans l'oubli pour jamais.

Il détache ses insignes et sa croix orientale et les remet à Goetz.
Madame DE WALHBURG, à Andréas, qui remet l'épée au fourreau.

Et vous ?

Andréas se détourne, la reconnaît, recule d'un pas et tire de sa poitrine le bouquet d'immortelles, puis le lui offre avec tristesse.

ANDRÉAS, à voix basse.

Je vous pardonne, puisqu'elle vous a pardonné.

Madame DE WALHBURG, prenant les fleurs.

Oh !

Elle cache son visage.

ANDRÉAS

Éloignez-vous de moi seulement.

Tannucio sort de dessous le char et montre la bourse jetée par Samuel.

TANNUCIO

Tout est bien qui finit bien.

Il la met dans sa poche et disparaît sans être vu.

GOETZ, à Samuel.

Mais tu es sauvé, frère, puisque tu parles si terriblement !... tu es guéri. Reste avec ceux qui t'aiment et qui t'admirent.

SAMUEL, secouant la tête.

Frère, on peut jeter une pierre dans certaines ondes : les cercles s'effaceront vite ! Mais il est des eaux profondes ; et si l'on y jette la même pierre, les cercles vont se prolongeant à l'infini et ne s'effacent jamais. Adieu !

GOETZ

Oui, je comprends : tout le crime de cette femme est que son caprice fatal soit tombé sur toi plutôt que sur un autre.

Révant.

Parce que cette enfant a voulu se distraire, à tout hasard, oui, peut-être qu'une œuvre sublime, remplie de découvertes et de transfigurations, et cela dans la science de la pensée ! sera retardée ou perdue pour l'Humanité entière. — C'est triste et mystérieux. — Que choisis-tu ?

SAMUEL

L'exil ! la prière ! la nuit !...

GRÈTE, agenouillée près de Samuel et lui prenant la main.

Vous partez, Samuel !... ô mon Dieu !...

Samuel la regarde, et, après un silence, l'embrasse au front.

Puis il se drape silencieusement dans son manteau, prend un bâton de voyage, serre la main de Goetz et monte le chemin, seul, au fond, d'où il domine toute la scène au moment où la toile tombe.

SAMUEL

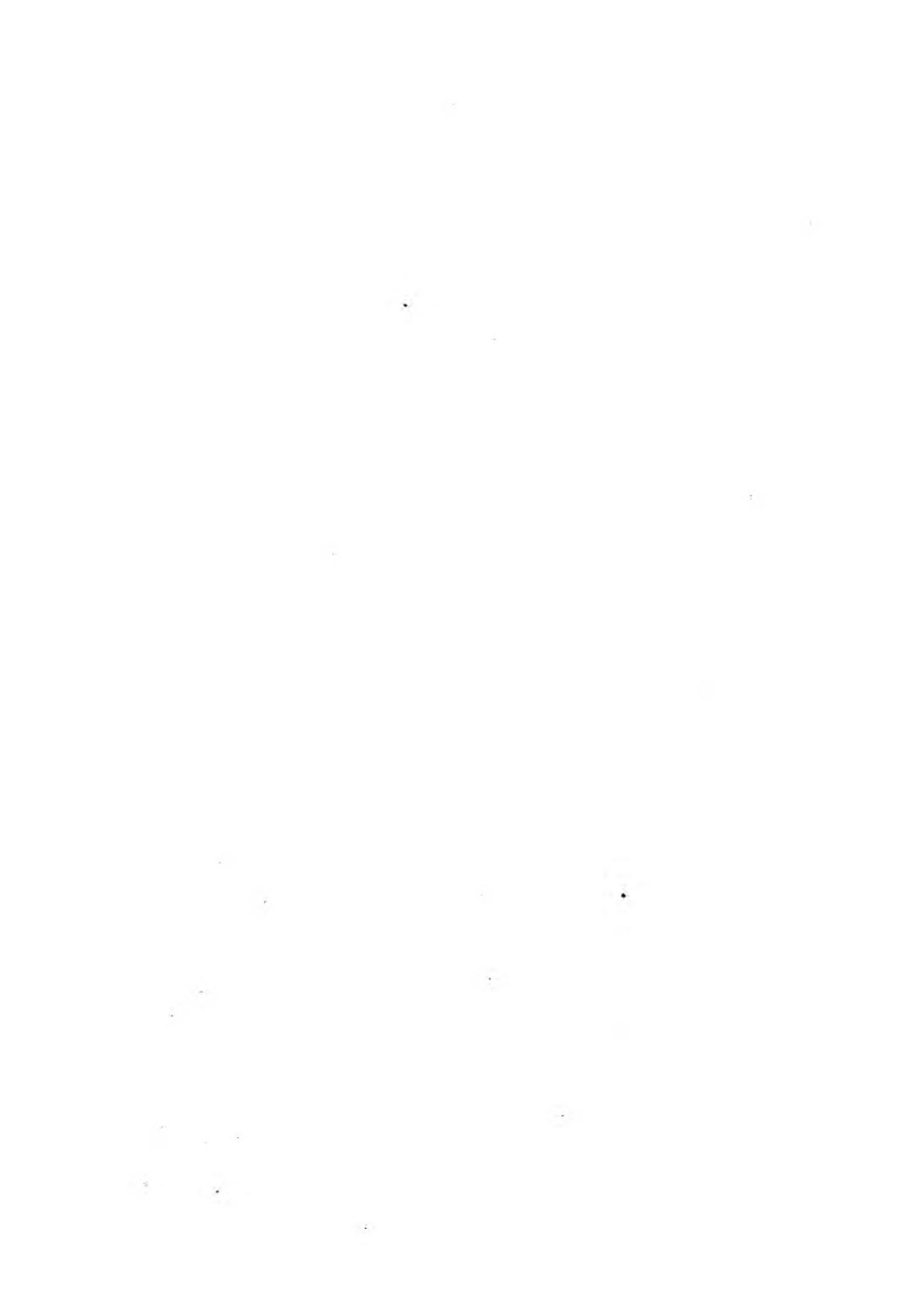
Adieu, mes frères et mes amis !... Adieu !...

GOETZ, soutenant Grète agenouillée et évanouie,
et la regardant, pensif.

Pauvre enfant !...

La toile tombe.

FIN



APPENDICE

Morgane, imprimée pour la première fois à Saint-Brieuc (in-8°, Saint-Brieuc, imprimerie-librairie Guyon, Francisque, rue Saint-Gilles, 4, 1866 ; 151 pages + titre, faux titre, Avertissement et Personnages, non paginés), fut rééditée par Chamuel en 1894 (in-8°, 232 p. ; il a été tiré de cet ouvrage cent exemplaires sur papier des manufactures du Japon, numérotés).

La première édition était précédée de l'avis suivant :

AVERTISSEMENT

Cette édition, tirée à un petit nombre d'exemplaires, ne sera pas mise en vente, et toute reproduction, même partielle, est interdite avant représentation.

Elle est chargée de détails de mise en scène, de costumes, de tenue, etc. ; — elle est ponctuée selon l'exagération de la scène, elle est donc presque illisible pour les personnes peu habituées à ces difficultés de théâtre.

Ainsi je prie de la considérer comme spécialement destinée aux comédiens, en attendant l'édition définitive.

AUGUSTE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Parmi les surcharges de ponctuation auxquelles il est fait allusion, on remarquera notamment, dans ce texte destiné aux acteurs, la page 80, dont les dispositions typographiques ont été, ici, observées.

Ont paru d'*Elën*, les éditions successives que voici : première édition, 1865 (grand in-8°, Paris, imprimerie Poupart-Davyl et C^{ie}, Librairie Louis Davyl, rue du Bac, 30 ; couverture non imprimée, texte sur deux colonnes, 24 pages) ; une seconde édition non mise dans le commerce, tirage à très petit nombre, fut publiée l'année suivante à Saint-Brieuc (deuxième édition, grand in-8°, Saint-Brieuc, 1866, imprimerie-librairie Guyon, Francisque, rue Saint-Gilles, 4 ; couverture imprimée, 75 pages + Dédicace et le poème « ELËN », non paginé).

C'est sur ce texte qu'avait été composée la réimpression de l'éditeur *Chamuel* (in-8° ; 171 p. Paris, 1896 ; il a été tiré quelques exemplaires sur japon). Le volume contient un frontispice de Franc-Lamy représentant Villiers sur son lit de mort. L'édition de 1896 reproduit, d'après le texte de la seconde édition de 1866, une pièce de vers : *Elën*, qui devait plus tard trouver place, avec variantes, dans le poème « Au bord de la mer » (« Conte d'amour », dans les *Contes cruels*). Nous avons cru devoir maintenir ces vers dans la présente édition, en suivant le texte de l'édition de Saint-Brieuc.

L'édition la plus récente d'*Elën* est celle publiée par la collection « *Le Théâtre d'art* », en 1918, à Paris.

Le volume dont la revision, ainsi qu'on le peut constater, a été parfois défectueuse, est établi avec un goût typographique parfait ; il est accompagné de bois de M. Louis Jou et reproduit un curieux médaillon anonyme de Villiers de l'Isle-Adam à l'âge de dix-huit

ans : ce portrait qui complète heureusement l'iconographie de Villiers appartenant à M. Octave Uzanne.

Villiers de l'Isle-Adam avait reproduit cette œuvre dans la *Revue des Lettres et des Arts*, dont il était, comme on sait, rédacteur en chef. *Elën* y parut dans les nos 18 (9 février 1868), 19 (16 février 1868) et 20 (23 février 1868). Ce texte a été revu attentivement par Villiers de l'Isle-Adam. On n'y relève qu'une légère coquille, en tête du n° 20, où l'acte III est indiqué acte deuxième. Cette version a été observée dans certaines parties de la réédition du « Théâtre d'art », mais pas toujours. Nous nous sommes très exactement conformés ici au texte de *La Revue des Lettres et des Arts*. Nous avons relevé les variantes de la première édition de 1865. Elles décèlent les mêmes corrections apportées en 1868 par Villiers de l'Isle-Adam, à son premier texte.

C'est ainsi qu'on peut noter, dans les éditions de Davyl et Guyon, les quelques variantes que voici et qu'on pourra comparer au texte revu, en se référant aux pages indiquées du présent volume.

Pages 199-203 — La Dédicace ne figure qu'à partir de la seconde édition de Saint-Brieuc ; de même, le poème « ELËN » inséré dans les *Contes Cruels* avec variantes sous le titre : « Au bord de la Mer ». Tome II des œuvres complètes, pages 357-360.

Page 198 — La scène est à Dresde en 18...

Page 205 — Il s'approche pensif.

Page 206 — Ils attendent ce soir même le retour de leur chef Samuel Wissler. (*Pensive*) Un beau jeune homme, pâle...

Page 208 — Grète se retire avec un sourire.

Page 209 — Je suis tranquille (*tristement*) ô mille fois

Page 212 — De la comtesse, je vous prie.

Page 220 — S'enveloppe dans son manteau.

Page 224 — En mer, me perdre au milieu des lames.

Page 226 — Reste seulement à prouver qu'elle correspond d'une manière positive à la réalité.

Page 230 — Apercevant un banc de mousse. (Légère correction ; Villiers a remplacé *un* par *le*, ce banc étant indiqué au début de la mise en scène de l'acte page 205.)

Page 235 — [La chanson de Tannucio figure dans les *Premières Poésies* de Villiers de l'Isle-Adam, sous le titre : « Guitare ».]

Page 240 — J'ai la voix fatiguée, ayant veillé toute la nuit.

Page 242 — Oh ! ce nom sur ses lèvres.

Page 245 — Je vous souhaite la bonne nuit, Madame.

Page 251 — Par le mystérieux silence.

Page 252 — De regards ineffables. Samuel la baise au front.

Page 255 — [Une ligne sautée dans l'édition du « Théâtre d'Art » : « nous irons voyager : je t'ai aimé si vite, je n'y ai pas pensé », page 99 de ladite édition, rend la phrase inintelligible. Il faut rétablir, comme dans le présent texte, qui avait été observé dans toutes les autres éditions ou reproduction d'*Elën*.]

Page 256 — O charme ! Lorsque tu voudras.

Page 258 — Ah !... cependant.

Page 259 — Leur parfum brise le cœur.

Page 268 — L'étrange azur.

Page 274 — Des psaumes de la mort.

Page 275 — Ah ! tu comprends la terre.

Page 275, *in fine*. — « Et quand le destin lui montre brusquement ce qu'elle lui a rêvé ». La coquille, qui sub-

siste dans toutes les éditions, a été corrigée dans le texte de la *Revue des Lettres et des Arts*.

Page 277 — D'un amour qui l'ennuyait. (Villiers a substitué à ce mot, dans la *Revue des Lettres et des Arts*, le mot *amant*. L'édition de 1918 (Théâtre d'Art) reproduit, par erreur, la première leçon.)

Page 279 — Ses insignes d'or brillent sur sa poitrine.

Page 280 — Plus noble que le blason des rois, qui veillait dans un précurseur. Tu as projeté ton ombre à jamais sur un génie ; tu t'es moquée de l'humanité qui t'avait donné ton sourire : tu m'as menti. Dors en paix, femme ; au nom de Celui qui mourut comme un Dieu, je te pardonne.

Morgane n'a jamais été représentée. *Elën* a été mise à la scène le 14 février 1895, par le Théâtre-Libre, que dirigeait alors l'acteur Larochelle. Le programme, dessiné par M. de Lambert, reproduit en *fac-similé* par M. Fernand Clerget (Villiers de l'Isle-Adam ; « La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains » ; L. Michaud, éd. 1913), indique la distribution suivante :

Samuel Wissler : *Larochelle* ; Andréas de Rosenthal : *Duluard* ; Goetz : *Séverin Mars* ; Tannucio : *M^{lle} Bailly* ; Elën : *M^{me} Laurent Ruault* ; Grète : *M^{me} Jane Hellen* ; Teresa : *M^{me} Brécourt* ; Carmen : *M^{me} d'Arthien*.

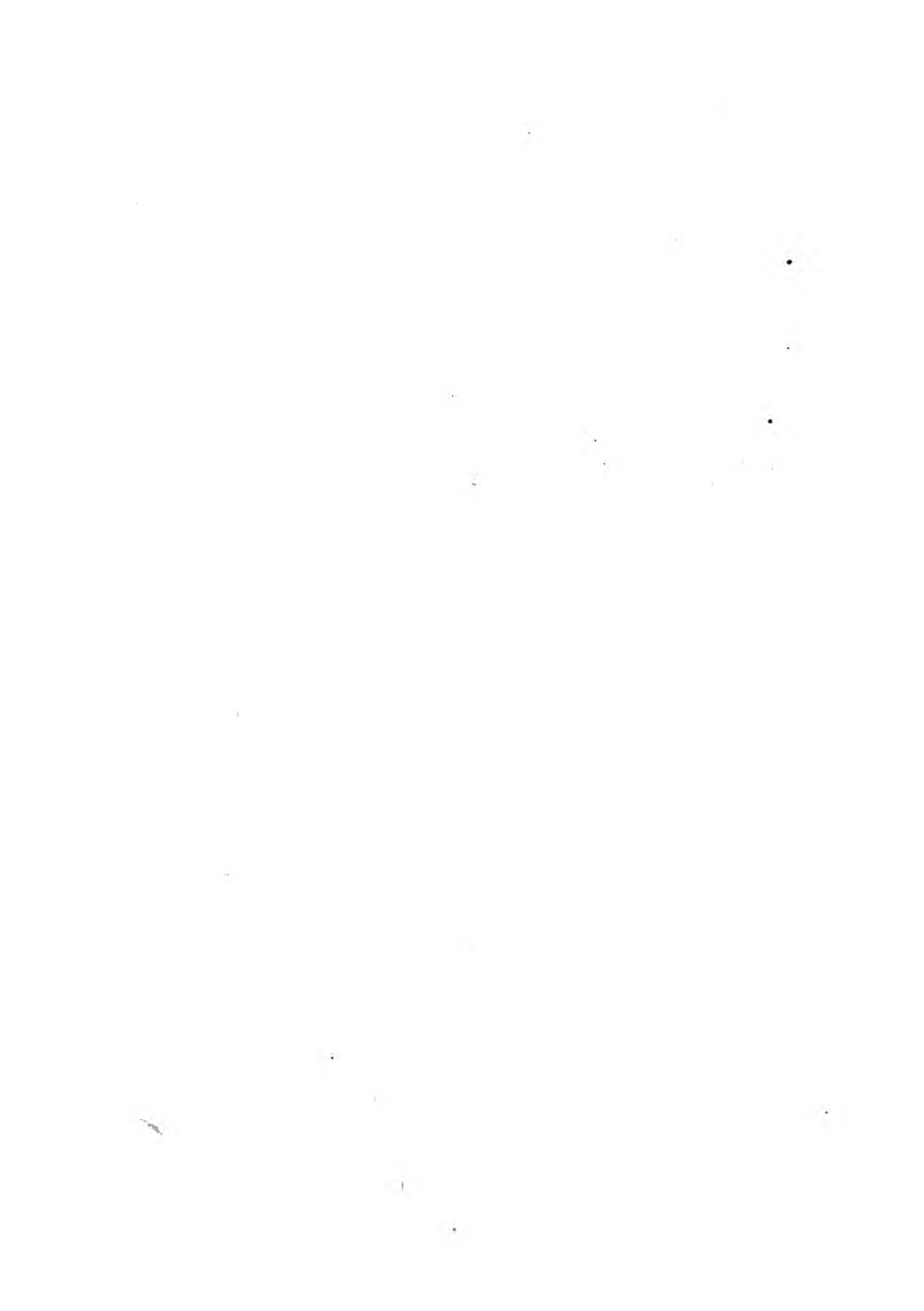


TABLE DES MATIÈRES

—

MORGANE

ACTE PREMIER	9
ACTE DEUXIÈME	48
ACTE TROISIÈME	91
ACTE QUATRIÈME	130
ACTE CINQUIÈME	176

ELËN

<i>Elën</i>	199
DÉDICACE	203
ACTE PREMIER	205
ACTE DEUXIÈME	234
ACTE TROISIÈME	262

APPENDICE

APPENDICE	287
VARIANTES D'ELËN	289

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le sept septembre mil neuf cent vingt-six

PAR

L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE

à Orléans

pour le

MERCURE

DE

FRANCE

281

OEUVRES COMPLÈTES

DE

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

VIII

MORGANE — ELÈN



PARIS
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—
MCMXXVII

MERCURE

DE

FRANCE

Paraît le 1^{er} et le 15 du mois.

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

Le Mercure de France, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce

qui se passe à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le Mercure de France paraît en copieux fascicules in-8°, formant dans l'année huit forts volumes d'un manie-ment aisé. Une Table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que *le Mercure de France* donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

**Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande
adressée 26, rue de Condé, Paris-6°**

Chartres. — Les Imprimeries LAINÉ et TANTET.



